

gee

# UNE AUBERGE DANS LA TEMPÊTE

ptilouk.net  
ÉDITIONS

Copyright 2022 : Simon « Gee » Giraudot  
*Une Auberge dans la tempête* est placé sous  
Licence Creative Commons BY SA

Voir : <https://creativecommons.org/licenses/by-sa/2.0/fr/>

Photo 4<sup>e</sup> de couverture : Gee (CC BY SA)

Sources de la couverture :

– A160529-lightning-storm.jpg, CC-BY r. nial bradshaw

<https://www.flickr.com/photos/zionfiction/27292938511/>

Mise en page avec L<sup>A</sup>T<sub>E</sub>X

<https://ptilouk.net/>

GEE

# Une Auberge dans la tempête

**ptilouk.net**  
ÉDITIONS

---

Publié sous licence CC BY SA

Du même auteur :

**Les aventures inutiles de Superflu (2021)**

Bande dessinée humoristique en couleurs, racontant les aventures d'un superhéros qui ne sert à rien.

**Grise Bouille (5 tomes – 2016, 2017, 2019, 2020, 2021)**

Recueils de bandes dessinées mêlant humour, vulgarisation scientifique et satire politique.

**Apérocalyse (roman inachevé) (2020)**

Roman inachevé racontant la vie d'un petit lotissement péri-urbain alors que la civilisation industrielle occidentale s'effondre.

**GKND, l'intégrale (2019)**

Bande dessinée humoristique « geek » racontant les péripéties de trois étudiants passionnés de sciences et d'informatique.

**Working Class Heroic Fantasy (2018)**

Roman de luttes sociales dans un monde heroic fantasy.

**L'Enfant sans bouche (et 9 autres nouvelles) (2016)**

Recueil de nouvelles diverses, de la science-fiction à la fantasy en passant par l'humoristique et l'horifique.

À ma maman et à mon ami Goofy, qui ont eu la gentillesse  
de relire et corriger jour après jour cette aventure publiée en  
direct sur Internet pendant le mois de novembre 2021...



# Partie 1





# Chapitre 1

— Plouf! fit le téléphone.

Le bruit du tonnerre couvrit le juron qui s'ensuivit. C'était sa propriétaire, Nathalie, une femme d'un peu moins de quarante ans, qui l'avait poussé. D'une main rageuse, elle extirpa le téléphone de la flaque de gadoue où il avait atterri.

Perdue au beau milieu d'une dense forêt qui essuyait un orage d'une rare intensité, elle ne laissa à son déni qu'une poignée de secondes pour s'exprimer : elle appuya sur le bouton d'allumage, tapota l'écran de l'appareil, l'essuya, le secoua, le frappa, tenta à nouveau le bouton d'allumage avec une pression longue, une double pression, une triple pression – garçon, la même chose. Puis, décidant rapidement que le temps n'était pas à la négociation avec les desseins insondables des dieux de l'électronique, elle accepta l'inévitable et pensa : *il a passé l'ARM à gauche*. Une blague d'informaticienne dont l'humour la surprit elle-même, étant donné la situation.

Elle émit un bruit à mi-chemin entre le râle et le rugissement et fourra le téléphone grillé dans la poche de son anorak. Les éléments se liguèrent contre elle : météo désastreuse, forêt trop dense, tente Quechua trop lourde dans le dos... et maintenant, électronique pas étanche. Certes, pour ce qui était de ne pas être étanche, elle était mal placée pour juger : passé un certain stade de déluge, les éléments se

brouillent, et il devient compliqué de déterminer où termine la randonnée et où commencent les trombes d'eau. Il paraît que le corps humain est composé à soixante pourcents d'eau : ce jour-là en tout cas, l'eau était composée d'une part assez négligeable de randonnée.

Rien de tel qu'une catastrophe naturelle pour calmer les excès d'ego, et en termes de remise en question existentielle, Nathalie était servie. Non pas que l'orage en question eut été une si grande catastrophe... Elle aurait presque parié que, dans le coin, la météo dansait ce genre de rock acrobatique relativement souvent, vu que les services de la région n'avaient même pas pris soin d'annoncer le boxon. Si elle avait su, elle n'aurait pas été se fourrer dans ce trou... Le pire, dans cette histoire, c'est que même au moment où les premières gouttes étaient tombées, son téléphone continuait d'indiquer que le temps serait « chaud et sec » jusqu'au soir, avec un ciel dégagé. Naïve, elle lui avait fait confiance...

*Eh bah il est noyé, maintenant, ce con, il est content ?*

Après avoir écarté quelques mèches des courts cheveux châtain qui lui collaient au visage, elle jeta un œil aux alentours pour tenter de discerner quelque chose. La forêt lui avait semblé beaucoup plus accueillante lorsqu'elle était ensoleillée, quelques minutes à peine auparavant. Cela faisait plusieurs jours qu'elle avait commencé son escapade en rase campagne, loin de l'agitation de la ville et de son boulot qu'elle avait joyeusement envoyé valser, un beau matin où l'ennui inhérent au job de bureau sans intérêt était devenu trop insupportable. Afin de se purger brutalement de cette vie confortable mais aliénante, elle s'était lancée dans un trek sans but et sans parcours défini, à travers les chemins de randonnée, les routes de campagnes, les champs, les bois et les villages. Pour elle qui avait autant d'appétence pour les activités sportives qu'un enfant pour les brocolis, le défi était

de taille, mais jusque-là, l'expérience avait été charmante. Jusqu'à la dernière nuit qu'elle avait tranquillement passée aux abords du bois, avec une vue dégagée sur une plaine garnie d'éoliennes. Pleine d'entrain, elle s'était réveillée avec l'idée de traverser le bois en question.

À présent, le ciel boursoufflé de nuages d'un gris presque noir ne cessait de se zébrer d'arcs blancs. En ajoutant à cela la pluie aussi dense que les chutes du Niagara et les grondements du tonnerre, l'ambiance était rapidement passée de « bucolique » à « cataclysmique ».

Impossible d'y voir à plus à cinq mètres. *On n'y voit goutte*, pensa-t-elle en se surprenant à nouveau de ses propres accès d'humour. C'était sans doute le désespoir qui la faisait délirer. De toute façon, elle se doutait qu'il n'y avait rien à voir : pour ce qu'elle en savait, le village le plus proche était à des kilomètres. Sa meilleure chance, dans l'immédiat, était de trouver un refuge : n'importe quoi, cabane dans les bois, maison abandonnée, abribus... au point où elle en était, même un frigo abandonné dans un dépotoir sauvage aurait fait l'affaire. Encore que c'était un coup à attirer la foudre...

Bien sûr, elle avait emporté une carte, elle n'était tout de même pas si bête... Une belle carte numérique avec guidage GPS, le tout embarqué dans un *smartphone* dernier cri dont la carcasse détremmée et sans vie gisait à présent au fond de sa poche. De là à dire qu'elle était perdue, il n'y avait qu'un pas qu'elle-même se refusait à franchir.

Elle n'était que *presque* perdue. Et donc, elle savait quasiment où elle était. Quasiment. Enfin presque. Enfin bon. Elle en savait assez sur sa situation pour savoir qu'elle n'était pas brillante, c'était un bon début.

La cerise moisie sur l'énorme gâteau d'emmerdements qu'elle dégustait depuis plusieurs heures, c'était que la nuit n'allait pas tarder à tomber. Certes, par rapport à la

luminosité ambiante offerte par l'orage, la différence ne promettait pas d'être renversante, mais ça restait une source d'inquiétude supplémentaire. À l'origine, son plan pour la journée avait été de se trouver une petite clairière pour poser sa tente et passer une nuit tranquille au milieu de nulle part. Évidemment, vu la tournure des événements, il n'y avait guère que sur le lieu qu'elle ne s'était pas trompée. . .

*Tu voulais voir du pays, tu voulais sentir l'air frais de la campagne? Eh bah voilà. T'es servie. C'est beau, hein? Ah là c'est sûr, fait frais.*

Elle accéléra l'allure en faisant son possible pour ne pas trébucher sur les racines qui se devinaient de plus en plus difficilement à travers la bouillasse de feuilles et de terre qui dévalait sur le sol. Au bout de plusieurs minutes – elle ignorait si elle prenait ses désirs pour la réalité –, il lui sembla que la forêt se faisait moins épaisse. Le vague chemin qu'elle suivait s'élargissait et se séparait un peu plus nettement de la végétation.

BBAAAOUUUUUMM!

L'atmosphère devint blanche une fraction de seconde à l'instant précis où l'explosion retentit en faisant trembler le sol. *Punaise, il est pas tombé loin, celui-là!* Nathalie serra au maximum les sangles de son sac-à-dos et se mit à courir pour de bon.

*Si tu te pètes pas une jambe, de toute façon, c'est foudroyée ou écrasée par un arbre que tu vas finir, ma grande, alors autant y aller.*

Des branches lui éraflaient le visage à chaque foulée, la sueur se mêlait à la pluie sous son anorak, les sangles de son sac-à-dos lui lacéraient les épaules, elle soufflait comme un bœuf, courrait, enjambait les buissons, sautillait sur les racines. Elle trébuchait parfois, mais tenait bon. *Fluctuat nec vianditur.* Comme un retour de karma, au moment où

cet énième trait d'esprit lui vint, son pied traversa une crevasse entre deux racines, elle agita les bras en vain, fit une embardée avec la grâce d'un pochetron en sortie de boîte de nuit et termina la figure par un atterrissage les quatre fers en l'air. Enfin, un atterrissage... « plongeon » eut été un terme plus adapté. Un plongeon dans une piscine sacrément mal entretenue, dont elle émergea en crachotant une peu de boue.

*Raffinés, les mets de ce pays.*

Un peu sonnée, elle releva la tête et constata avec une certaine fatalité qu'en termes de trempage, elle avait passé un cap : ce n'était plus l'eau qui ruisselait sur son anorak, c'était son anorak qui ruisselait dans l'eau. Dans les causes probables de décès imminent, elle ajouta « hypothermie » dans sa tête et se fit violence pour se relever.

Un cri de douleur qu'aucune âme à la ronde ne put entendre lui échappa : un élancement dans la cheville lui indiquait assez clairement qu'elle venait de se faire une belle entorse. Malgré tout, une montée d'adrénaline atténuant temporairement la douleur, elle repartit. Avec son léger boitement et son maquillage intégral à la gadoue, elle faisait peur à voir. *Si ça peut diminuer mes risques de finir bouffée par un ours, après tout...*

*BBAAAOUUUUUMM! Bis repetita.*

Celui-ci était tombé tellement près que pour un peu, elle aurait juré sentir l'odeur du bois brûlé. Néanmoins, une lueur d'espoir avait accompagné cette nouvelle explosion : l'éclair avait fait comme un coup de projecteur, bref mais suffisant, sur quatre grandes ailes noires découpées sur le ciel clignotant de blanc.

Un moulin. Elle était sauvée. Enfin, s'il était ouvert. Et à moins qu'elle ne se fit foudroyer sur les trois-cent mètres la séparant de l'édifice... *Là, ce serait vraiment pas de bol.*

Tandis qu'elle progressait vers le moulin, un chemin se révéla sous ses pieds : il était impossible de s'y tromper, la boue ne lui arrivait désormais qu'à mi-chaussure. Elle suivit tant bien que mal le tracé dont elle devinait qu'il menait au refuge inespéré. À mesure qu'elle s'en approchait, elle se rendit compte qu'il ne s'agissait pas d'un simple moulin mais d'un véritable corps de ferme. Sans prendre le temps de faire un inventaire détaillé, elle aperçut plusieurs bâtiments, granges et remises. Arrivée sur le domaine, cette maudite forêt enfin derrière elle, elle remarqua que le plus imposant de ces bâtiments – une sorte de longue maison sur deux étages, sans compter le rez-de-chaussée – était habité : de la lumière filtrait à travers plusieurs des fenêtres crasseuses.

*Alléluia.* Les derniers risques de trouver porte close se dissipèrent. L'adrénaline aussi, sous l'effet du soulagement, et la douleur de son entorse se rappela à son bon souvenir. Grognant à chaque secousse, elle sautilla pour se mettre à l'abri, jusqu'au porche qui protégeait l'entrée du bâtiment, une grande double-porte vitrée en damier façon bistrot. Derrière une plaque en verre posée sur un mur étaient listés des tarifs de consommation. Au-dessus de la porte, un panneau en bois indiquait :

*Auberge du Moulin Électrique*

Elle tourna la poignée et entra.

## Chapitre 2

Nathalie claqua la porte derrière elle pour ne pas laisser le vent froid s'engouffrer. La pièce, comme la devanture, évoquait un bistrot à l'ancienne, avec ses tables hautes cernées de tabourets, ses fenêtres teintées et son comptoir qui la traversait de part en part. Contre le mur extérieur se dressait un piano droit dont elle devinait l'accordage douteux à la couche de poussière qui le recouvrait.

Elle n'était pas seule dans la pièce, un homme était accoudé au comptoir. Plus affalé qu'accoudé, d'ailleurs, comme plié en deux. Son allure évoquait un fil de fer qu'on aurait tordu et tordu encore dans tous les sens avant de tenter maladroitement de le remettre droit. Il portait un t-shirt délavé, un jean troué et des lunettes de soleil qui masquaient un bon tiers de son visage. Qu'il fut aveugle ou non, dans la pénombre de ce bar mal éclairé, Nathalie doutait qu'il pût y voir quoi que ce soit. Il lui évoquait une sorte de mix improbable entre le Jack de l'Étrange Noël et un Snoop Dogg de quatre-vingt-dix ans. Derrière ses lunettes, sa peau noire était ridée comme un pruneau, son visage rayé de longues *dreadlocks* qui valsaient paisiblement à chacun de ses mouvements.

Il lui adressa un léger signe de tête.

— 'Soir, répondit Nathalie.

Sa voix était rauque de n'avoir discuté avec personne depuis plusieurs jours. Elle essuya ses pieds sur le paillason, ce qui était peine perdue puisqu'elle dégoulinait d'un échantillon substantiel du déluge extérieur que ses vêtements transportaient. Son sac posé contre le dépose-parapluie, elle retira son anorak et le pendit à un crochet sur le mur.

Un calme serein régnait dans la pièce. Le vacarme de l'orage était assourdi, les gouttes qui rebondissaient sur les vitres faisaient un crépitement léger. L'auberge était comme un cocon qui neutralisait la menace de la tempête. Son silence ne fut brisé que par les « floc-floc » des chaussures de Nathalie sur le carrelage lorsqu'elle traversa la pièce. Elle vint s'adosser à un radiateur en fonte qui rayonnait à quelques tabourets d'écart de l'homme fil de fer. En apercevant une bouteille de whisky au trois-quarts vide posée devant lui et le verre bien rempli qu'il porta à ses lèvres, elle comprit un peu mieux son affalement.

Semblant capter son regard – il n'était donc pas aveugle –, l'homme saisit la bouteille et la lui proposa d'un hochement de tête interrogateur.

— Merci, mais j'aurais plutôt besoin d'un café.

Il émit pour toute réponse un grognement et replongea dans son verre.

Le mur du fond derrière le comptoir était constitué de miroirs devant lesquels s'alignaient d'innombrables bouteilles d'alcool. Il y avait là de quoi tenir un siège, ce qui n'était pas une mauvaise chose vu la météo. Pas moins de cinq tireuses se dressaient fièrement sur le bar. En temps normal, Nathalie se serait payé un demi avec plaisir, mais à ce moment-là, elle aurait effectivement plutôt tué pour une tasse de café brûlant, voire pour la cafetière entière.



Elle jeta un œil par la fenêtre. Le vitrage en damier rendait le paysage flou, et l'eau qui ruisselait de l'autre côté n'aidait pas y voir quelque chose. L'obscurité se faisait plus épaisse, le soir tombait et la tempête continuait de gronder. Cette auberge était vraiment tombée à pic : elle ignorait comment elle aurait passé la nuit autrement. . .

— Dites... vous savez s'il y a des chambres disponibles ici ?

L'homme fil de fer tourna la tête lentement, comme si lui accorder de l'attention demandait tous les efforts du monde. Il leva ses lunettes d'un geste de la main et la dévisagea. Il avait le regard humide, les yeux vaseux rehaussés de cernes prononcés.

— Faut voir avec le Taulier.

Sa voix était profonde et gutturale et Nathalie crut même entendre la majuscule à « Taulier ». Jugeant qu'il l'avait assez jaugée, il laissa retomber les lunettes sur son nez et but une gorgée.

Nathalie fouilla la pièce du regard, mais il n'y avait personne d'autre. Elle en venait même à se demander si le bar était réellement ouvert ou si l'homme s'était tout simplement servi tout seul. Elle était presque tentée de faire de même.

De la pièce derrière le bar éclata soudain un brouhaha, comme si on avait renversé une armoire pleine à craquer, suivi d'une exclamation rageuse dont Nathalie ne crut deviner que le mot « chier ». L'homme fil de fer eut un rire qu'on aurait aisément pu confondre avec une quinte de toux et se tourna à nouveau vers Nathalie.

— Ça, c'est le Taulier.

La porte du fond s'ouvrit à la volée, et un second bonhomme aussi haut en couleur que le premier – quoique, dans un autre style – fit son apparition. Il avait un physique d'ancien boxeur, une sorte de mélange de corps

baraqué hérité de ses jeunes années rembourré d'un pourtour grassouillet de retraité. Le front haut, un nez et un menton volontaires, de courts cheveux noirs avec quelques poils gris et un regard impitoyable complétaient le tableau. Vêtu d'un tablier, il avait le majeur droit dans la bouche et une caisse en carton sous le bras.

Après avoir lâché sans ménagement le carton sur le comptoir, il ôta le doigt de sa bouche, laissant apparaître sur celui-ci une coupure où une goutte de sang gonflait déjà. Comme si l'homme fil de fer lui avait demandé ce qu'il s'était passé, il s'écria :

— Me suis pris les assiettes sur la carafe, chier !

L'autre agita la tête en direction de Nathalie, sans dire un mot. Le Taulier prit conscience de la présence de cette dernière, ce qui le coupa dans son élan de fureur.

— Oh.

Il se remit à suçoter son doigt en fixant l'intruse. Celle-ci risqua un sourire qui resta sans réponse. Au vu du visage du Taulier, il n'était de toute façon pas garanti que celui-ci fut équipé de zygomatiques.

— Euh, bonsoir.

Toujours pas de réaction. *Question accueil, je vais finir par regretter l'orage.*

— Je voudrais savoir si vous auriez une chambre pour la nuit. Je me suis fait surprendre par l'orage. Oh, et un café ne serait pas de refus non plus.

Le Taulier échangea un regard avec l'homme fil de fer, l'air demeuré avec son majeur dans la bouche. L'autre haussa les épaules comme pour dire « j'en sais rien, c'est pas mon problème ». Après encore quelques secondes qui parurent une éternité à Nathalie et à toutes les règles de la politesse, le Taulier se décida à adresser la parole à son hôte.

— N'a des chambres, ouais. Espresso ?

— Triple, si possible. Vous pouvez laisser le caféier sur le comptoir.

Le mystère de l'existence des zygomatiques du Taulier ne fut pas élucidé, car seul l'homme fil de fer émit un petit gloussement. Petit gloussement qui n'était d'ailleurs pas un gage de qualité quant à l'humour de Nathalie, car elle savait d'expérience que les gens avec trois grammes dans le sang ricanent pour n'importe quoi. Elle quitta son radiateur, les fesses toujours mouillées mais un peu réchauffées, et alla s'asseoir sur le tabouret à côté de lui.

Le sifflement de la cafetière italienne se mêla au bruit de fond de l'orage. La présence de Nathalie semblait mettre le Taulier aussi à l'aise qu'un éléphant devant une souris. L'autre semblait plus amical. Que cela soit dû ou non à l'ébriété, Nathalie se sentait peu encline à faire la difficile. Lorsqu'elle reçut sa tasse de café, il lui tendit son verre et elle trinqua assez maladroitement avec lui. Elle en profita pour se présenter.

— Nathalie.

Il haussa les sourcils et resta interdit un instant. Elle ne s'en formalisa pas, elle avait assez vite compris que ce n'était pas la vivacité d'esprit qui caractérisait le bonhomme. Il finit par répondre :

— Euuh... santé?

Nathalie s'apprêtait à répondre quand elle entendit le Taulier pousser un soupir fatigué. Il s'était pris l'arête du nez entre le pouce et l'index, l'air désespéré. Posant les deux mains sur le comptoir, les épaules en avant, il se pencha vers l'homme fil de fer. Son visage à quelques centimètres du sien, respirant les effluves de whisky qui en émanaient, il lui dit doucement :

— É'trinque pas... Nathalie... c'est son nom.

La réaction de l'homme fil de fer fut si lente que Nathalie aurait pu croire à un sketch. Il resta les yeux plongés dans ceux du Taulier un instant, se retourna vers elle, puis vers le Taulier, puis vers elle à nouveau. Ses *dreadlocks* dansaient la gigue autour de ses lunettes qui masquaient un regard hébété. Une inespérée connexion entre deux de ses neurones se fit enfin et un nouveau rire-quinte-de-toux émergea de son gosier.

— Heurk heurk heurk heurk heurk!

Nathalie, circonspecte, esquissa un sourire de convenance en portant le café à ses lèvres. Il s'expliqua :

— Pardon... J'me demandais dans quelle langue on trinquait en disant « Nathalie ». J'connaisais *cheers, prost, salud*, mais *Nathalie*, non...

*Mon Dieu, mais il est complètement déchiré.*

Il continuait de rire de sa propre incompréhensible incompréhension tandis que le Taulier levait les yeux au ciel en retournant ranger ses assiettes, dont quelques-unes étaient ébréchées voire brisées. Quand il eut fini de s'esclaffer, l'homme fil de fer reprit une gorgée de Whisky et se tourna vers Nathalie.

— Jérôme.

Après une seconde ou deux, il ajouta :

— Jérôme, c'est mon nom. Je trinque pas.

— Oui, j'avais compris. En général je reconnais un prénom quand je l'entends.

Elle regretta sa phrase presque immédiatement en se disant que ce n'était pas malin de se payer la tête du seul des deux types qui se montrait à peu près amical avec elle. Sauf que, alcool aidant ou pas, le nommé Jérôme ne sembla pas lui en tenir rigueur et repartit dans un nouvel éclat de rire aussi caverneux que les précédents. Nathalie en était presque inquiète qu'il finisse par s'étouffer pour de bon.

Dans un « gling » sonore, une clef métallique avec une petite étiquette tomba soudain devant la tasse de Nathalie qui en sursauta de surprise. C'était le Taulier qui lui avait passé l'objet et la dévisageait.

— Vot'chambre. Deuxième étage, fond du couloir.

Ce furent les derniers des rares mots qu'elle entendit le Taulier prononcer ce soir-là.

— Merci.

Elle termina son café en silence et fit le point sur sa situation : un ancien boxeur taciturne et un vieil alcoolique au cerveau cramé, ce n'était pas exactement la compagnie qu'elle recherchait en général. En même temps, en termes de dépaysement, ça se posait là. Et puis elle n'était pas partie à l'aventure pour la compagnie, après tout. Elle ne se risqua pas à demander s'il y avait possibilité d'avoir un repas chaud et se dit qu'elle grignoterait sur ses réserves dans la chambre qu'on avait bien voulu lui fourguer.

Jérôme s'en était retourné à son verre et semblait s'être presque assoupi. Le Taulier, quant à lui, essuyait le comptoir avec un torchon légèrement tâché de son propre sang. En reposant sa tasse vide dans la soucoupe, Nathalie décida qu'il était temps de prendre congé.



# Chapitre 3

— Aaaaaahhhh. . .

De tous les soupirs de soulagement que Nathalie avait poussés dans sa vie, celui-ci était peut-être l'un des moins surjoués. D'accord, elle avait manqué de mourir trois fois et s'était amoché la cheville; certes, elle avait atterri dans une auberge au patron aimable comme une porte de prison et au client trop beurré pour reconnaître un prénom; OK, sa chambre avait une déco de grand-mère et la salle de bain n'avait pas dû voir de travaux depuis Pompidou. N'empêche que cette douche était une bénédiction. Pression correcte, température parfaite – c'est-à-dire beaucoup trop chaude pour tout être humain normalement constitué. Elle avait passé un peu trop de temps à la régler avec ces foutus robinets à l'ancienne sans mitigeur pour prendre le risque de la changer. Tant pis si elle risquait de ressortir avec un teint de homard : pour l'heure, elle appréciait la brûlure de l'eau qui la lavait de cette journée pourrie.

Cette douche était de toute façon nécessaire dans l'éventualité où elle serait amenée à croiser d'autres personnes pendant son séjour : les deux loustics du bar n'avaient peut-être pas eu l'odorat assez fin pour s'en formaliser, mais après plusieurs jours de randonnée à dormir en tente et se débarbouiller rudimentairement à la lingette bébé, elle emboucanait à en faire piquer ses propres yeux.

Elle ouvrit le mini-tube de shampoing à usage unique qu'on avait mis à sa disposition et se le vida sur les cheveux tandis que la coulée de lave continuait de lui recouvrir les épaules. Les deux mains dans la crinière, elle se massa énergiquement jusqu'à avoir de la mousse jusqu'au bas du nez. Ce fut bien entendu le moment précis qu'un imbécile choisit pour tambouriner à la porte de sa chambre.

*Non mais c'est pas vrai...*

Elle analysa posément la situation : c'était au choix l'un des deux zinzins qui venait la voir spécifiquement, ou bien quelqu'un d'autre dans l'hôtel, auquel cas elle pouvait très bien faire la morte et prétendre que la chambre était inoccupée. Option qu'elle choisit immédiatement.

On tambourina de plus belle. *Un des deux zinzins, donc.*

— Mais sans déconner?!

Rageuse, elle écarta le rideau de douche d'un geste un peu trop vif qui eut pour effet de décrocher la barre qui lui rebondit sur un coin du front.

— AÏEUH.

Elle enjamba le bord de la baignoire en fonte à pattes de lion en faisant son possible pour ne pas se prendre en plus les pieds dans le rideau. En grommelant une série d'injures à l'encontre de l'importun qui venait l'arracher à son nirvana de magma savonneux, elle enfila un peignoir en vitesse, traversa la chambre en sautillant et ouvrit la porte à la volée.

— QUOI?!

La personne en face d'elle eut un mouvement de recul. Ce n'était ni Jérôme, ni le Taulier. Apeurée, une jeune femme la dévisageait avec de grands yeux écarquillés. Surprise, Nathalie en oublia un instant sa colère et se rappela soudain à quoi elle-même ressemblait : une furie à la peau rouge vif enveloppée à la va-vite dans un peignoir trop grand, dégoulinante, la tête pleine de mousse, une bosse sur le



front et la cheville enflée. Sans parler de la fumée qui lui sortait du museau. Il y avait de quoi filer les chocottes à un tyrannosaure.

Elle prit un instant pour mieux regarder la gêneuse. C'était une gamine qui ne devait pas avoir plus de vingt-cinq ans, le type maghrébin, les cheveux noirs au carré, avec d'épaisses lunettes rondes et une trogne de première de la classe affichée.

— Euuh, je vous prie de m'excuser, je passais dans le couloir et j'ai cru entendre que vous preniez une douche.

Les naseaux de Nathalie palpitèrent de plus belle. *Ah mais en plus tu le sais que tu viens m'emmerder au mauvais moment ?*

— Perspicace.

Son ton était glacial. Gênée, la jeune eut un petit rire nerveux et répondit en bafouillant :

— C'est-à-dire que vous ne devriez pas. C'est hyper-dangereux, vous voyez. Rapport à l'orage, tout ça.

— Hein ?

— Il n'faut *jamais* se doucher pendant un orage. On peut se faire électrocuter.

— Vous êtes sérieuse ?

— Parfaitement sérieuse.

— C'est pas une légende urbaine, ce truc ?

— Pas du tout ! Les canalisations sont en métal. Le métal est conducteur, l'eau aussi. . .

— Admettons.

— Imaginez que la foudre tombe sur quelque chose en contact avec tout ça.

— J'imagine.

— Et bzzzt ! Vous êtes grillée !

— Et quoi ?

— Et bzzzt.

— D'accord.

Elles se toisèrent un instant, Nathalie sentant doucement l’amusement remplacer la colère, l’autre se demandant si elle ne ferait pas mieux de déguerpir avant d’en prendre une. Pourtant, la volonté de sauver l’imprudente des risques électriques sembla prendre le dessus.

— Mais... ça ne vous inquiète pas ?

— Franchement, vu la déco, je me méfierais plutôt du saturnisme : ça m’étonnerait pas que les canalisations soient en plomb.

— Haha.

— Ouais.

Nouveau silence. Un éclair illumina le couloir, suivi d’un bruit de tonnerre. Comme pour habilement illustrer la démonstration de la jeune femme, les lumières déjà faiblardes de l’auberge vacillèrent un instant.

— Bon.

— Oui ?

— Bah si ça vous ennuie pas, j’vais y retourner.

— Retourner où ? Sous votre douche ?

— À votre avis ?

— Mais j’vous ai dit que...

Nathalie ne put réprimer un profond soupir qui fit vibrer ses lèvres dans une parfaite imitation de flatulence. *Mais elle ne va pas me lâcher...*

— Vous m’avez bien regardée ? J’ai un demi-litre de shampoing sur la poire. Je vous laisse deviner la quantité de gel douche sur le reste. Alors moi j’veux bien éviter la douche, mais à un moment donné il va falloir que je me rince. Je peux toujours sortir et rester deux trois minutes sur le déluge, mais je vous avoue que l’idée de départ était plutôt de me réchauffer, alors je suis pas hyper-emballée.

— Prenez au moins une bassine ! Comme ça, vous minimisez le contact avec la tuyauterie en métal et vous...

— Ouais ouais, merci Einstein, j'ai compris le principe de la conduction. Par contre j'ai pas pris tout mon matériel d'isolation électrique, alors je vais prendre le risque, au moins le temps de ne plus ressembler à une meringue. En plus...

Elle garda sa phrase en suspens. Un nouvel impact de foudre avait encore une fois illuminé le couloir, et quelque chose avait attiré son attention à travers la fenêtre en face de sa chambre. Elle s'avança sans dire un mot.

— Euh... madame ?

— Nathalie.

— Madame Nathalie ? Il y a quelque chose qui cloche ?

— Juste Nathalie. V'nez voir par là.

Instinctivement, elle s'était mise à murmurer en s'approchant de la fenêtre. Elle plissa les yeux pour essayer de mieux distinguer le paysage. Le couloir donnait sur la cour et offrait une vue sur toute la propriété. Bien sûr, il faisait nuit noire à présent, mais on pouvait malgré tout apercevoir les ailes du moulin qui tournaient à vive allure.

La jeune femme s'approcha silencieusement et, dans un réflexe de mimétisme, se mit à murmurer également.

— Moi c'est Maryam, au fait.

— Enchantée.

— De même.

— Regardez... qu'est-ce que c'est que ce *truc* ?

Maryam plissa les yeux à son tour et scruta les alentours en tentant de suivre la direction pointée par Nathalie.

— C'est un moulin. Ça sert à moudre du blé, je crois.

— Vous êtes hilarante. Vous vous entendriez bien avec le vieux moisi d'en bas.

— Le vieux moisi ?

— J'me comprends. Non mais regardez bien.

Ne sachant que faire de plus pour détendre l'atmosphère, Maryam décida de la boucler et de fixer elle aussi le moulin avec un air de conspiratrice sur le visage. Nathalie trouva que ça ne faisait que renforcer sa trogne d'intello : on aurait dit qu'elle cherchait de tête la solution à une équation aux dérivées partielles.

Un nouvel éclair illumina le paysage.

— LÀ ! REGARDEZ !

L'exclamation fit sursauter Maryam, mais elle comprit de quoi il retournait : au moment où l'éclair avait détoné, les fenêtres du moulin avaient brièvement émis une vive lueur bleutée. À y regarder de plus près, la même lueur, en moins vive, s'en échappait en permanence.

— Oh.

— Ouais, oh. C'est quoi ce truc bleu ?

— Aucune idée.

— Vous trouvez pas ça chelou ?

— Bof.

— Vous avez déjà vu un moulin qui clignote bleu ?

— Peut-être qu'ils ont installé des néons dedans ?

— Pendant que nous on se tape de la robinetterie du siècle dernier et des lampes à huile dans les chambres ? Si c'est ça, j'ai deux trois mots à leur dire sur leurs priorités d'investissement. . .

Ne sachant que répondre, la jeune Maryam haussa les épaules en souriant timidement.

— Sans blague, ça vous intrigue pas plus que ça ?

— Euh, c'est peut-être l'attraction touristique locale ? Ça s'appelle « L'Auberge du Moulin Électrique » ici, non ?

— Mouais.

Nathalie se redressa et jaugea son interlocutrice de bas en haut. Avec le recul, c'était la première personne d'apparence sensée qu'elle rencontrait dans cette baraque. Si elle mettait

de côté la fixette sur les risques d'électrocution par baignoire interposée, bien sûr.

— Maryam, hein ?

— C'est ça.

— Vous connaissez un peu ce patelin, vous ?

— Pas vraiment. Je suis arrivée dans l'après-midi. Et vous ?

— Dans la soirée.

Nathalie resta silencieuse et regarda un peu autour d'elle. Trop heureuse de trouver un refuge, elle n'avait pas prêté énormément d'attention aux lieux en y pénétrant. Maintenant qu'elle prenait cinq minutes pour les évaluer, elle se demandait un peu où elle était tombée. La chambre était vieillotte, sans parler de la salle de bain, mais ce couloir était carrément glauque, avec son papier peint à fleurs dans les tons mauves, kakis et cacas. Le plancher grinçait à en réveiller les morts et les lustres projetaient une lumière hésitante et sinistre.

Comme si elle lisait dans ses pensées, Maryam dit :

— Vous avez l'impression de vous être retrouvée dans un décor de film d'horreur, pas vrai ?

— Y'a un peu de ça, oui. Ça vous le fait aussi ?

— Oui. Mais pour ne rien vous cacher, le homard géant qui arpeute les couloirs en peignoir avec une meringue sur la tête y est pour beaucoup.

La remarque laissa Nathalie bouche bée pendant quelques secondes, puis elle éclata de rire. Maryam rit aussi, mais plus doucement, en donnant toujours cette impression qu'elle avait peur de déranger.

— Je retire ce que j'ai dit : vous êtes *vraiment* drôle ! Ceci dit, vous n'avez pas tort, je devrais peut-être aller me rincer.

— Oubliez pas !

— Oui je sais. Électricité, baignoire, bzzzt, décès. Je vais me servir de la poubelle comme bassine, promis.

— Super. Bonne nuit alors. Je vous croiserai sans doute demain ?

— Sans doute. Mais pour vous dire la vérité, outre le décor craignos, je dois dire qu'entre les deux zigotos que j'ai rencontrés en bas et le moulin qui fait des éclairs, je sens que je ne vais pas m'éterniser ici . . .

À ce moment précis, Nathalie ne pouvait pas encore imaginer à quel point elle se trompait.

# Chapitre 4

Contre toute attente, Nathalie passa une nuit des plus paisibles. Ni le grondement du tonnerre qui faisait trembler les murs, ni l'ambiance de film d'horreur ne vinrent troubler son repos. Le simple fait de dormir sur un vrai matelas, fût-il percé de ressorts en fin de vie, constituait un progrès des plus appréciables après plusieurs jours de tente. La pièce était chaude, les draps suffisamment doux. Aucun monstre ne surgit de sous le lit; aucune soucoupe volante ne décolla du moulin clignotant; aucun taulier acariâtre ni aucun fil de fer à *dreadlocks* ne s'aventurèrent à transformer ses rêves en cauchemars.

Toutes les bonnes choses ayant une fin, ses espoirs de grasse matinée furent anéantis lorsqu'un séisme la tira brutalement de son sommeil. Le sol tremblait, les murs tremblaient, le lit même tremblait à lui en faire sauter les plombages.

BROLOM-BROLOM-BROLOM!

Nathalie se redressa en sursaut. La chambre était traversée d'une lumière froide, celle du ciel gris du matin, filtrée par d'épais rideaux rouges. Le séisme cessa. Un instant de silence, puis il reprit.

BROLOM-BROLOM-BROLOM!

Le vacarme venait du couloir. Maintenant qu'elle était éveillée, Nathalie réfléchit et comprit que ce n'était pas un

séisme : cela ressemblait plutôt au bruit que ferait une équipe de rugby en traversant le couloir au pas de course.

BROLOM-BROLOM-BROLOM!

Elle attrapa machinalement son téléphone sur la table de nuit pour y regarder l'heure, avant que son écran noir ne lui rappelle la noyade de la veille.

Un lourd tic-tac – qui, en temps normal, l'aurait à coup sûr empêchée de dormir – lui indiqua la présence d'une grosse horloge en bois au-dessus de la commode. Ses aiguilles pointaient sept heures du matin.

BROLOM-BROLOM-BROLOM!

En ronchonnant, Nathalie rejeta la couette au pied du lit, enfila t-shirt et pantalon et sortit de sa chambre en trombe.

— C'est quoi ce bor...

Une collision avec ce qui semblait être un TGV lancé à vive allure coupa net l'injure qu'elle s'apprêtait à éructer. Perdant l'équilibre, elle tenta de se rattraper en prenant un appui ferme sur sa jambe... qui lui remémora bien vite son entorse. Sa cheville fit un angle qui n'était clairement pas prévu par le corps humain et elle s'écroula sur le flan en vociférant de douleur.

Le TGV qui l'avait heurtée faisait à peine plus d'un mètre de haut, portait une salopette en jean et était surmonté de couettes. Sans doute un modèle récent, pas plus de huit ans. Il courait après un autre train tout aussi véloce, un peu plus petit et qui chantonait :

— *Tu m'attrap'ras pas-euh ! Tu m'attrap'ras pas-euh !*

Nathalie se hissa sur sa jambe valide en s'accrochant à la poignée de porte. Voilà qu'elle se coltinait des sales gosses trop matinaux, maintenant. Si c'était une nouvelle itération des sept plaies d'Égypte, elle se demandait ce qu'elle avait bien pu faire de mal pour mériter ça.



Elle clopina jusqu'à son lit et s'y laissa tomber comme une pierre. Contemplant le plafond et le lustre enchevêtré de toiles d'araignées, elle massa sa cheville et maudit les hôtes de cette auberge, dont elle se demandait sérieusement s'ils n'avaient pas tous un grain. L'entorse de la veille était légère, mais ce petit incident l'avait transformée en une boule qui enflait à vue d'œil. Pour ses ambitions de randonneuse, ça sentait le sapin.

Après avoir passé de longues minutes à faire le point sur sa vie au son des « brolom-brolom » de la course-poursuite des deux monstres qui faisait encore rage dans les couloirs de l'auberge, elle finit par se lever à nouveau. Avant de quitter sa chambre, elle prit soin, cette fois, de regarder à droite et à gauche, comme si elle s'apprêtait à traverser une autoroute un week-end d'août. Expérience qui, tout bien considéré, aurait sans doute présenté moins de risques. Aucun morveux en vue, elle verrouilla la porte derrière elle et claudiqua jusqu'aux escaliers. La descente vers le rez-de-chaussée fut fastidieuse, mais aucune chute supplémentaire ne vint régler son compte à sa cheville.

À la lumière du jour, le hall ressemblait bien plus à un banal restaurant d'hôtel qu'au troquet sordide de la veille. Là où s'était tenu le Taulier, c'était à présent une dame d'une carrure à peu près aussi imposante qui s'occupait du service. Elle avait les cheveux bouclés, d'un blond hésitant à blanchir, un tablier à carreaux et un torchon posé sur l'épaule. Lorsqu'elle vit Nathalie rejoindre une table en sautillant, elle lança mécaniquement :

— Bonjour, la p'tite dame, qu'est-ce qu'il lui fallait ?

*Deux heures de sommeil de plus, une cheville neuve et une batte de baseball pour inculquer le savoir-vivre à deux petits salopiauds.*

— Un café, s'il vous plaît. Oh, et un pain au chocolat, si vous en avez...

Nathalie jeta un œil par la fenêtre. La tempête avait cessé, néanmoins le temps restait grisâtre et une pluie fine avait remplacé les trombes d'eau. Il y avait du progrès, mais on était encore loin de la météo idéale pour une promenade. *De toute façon, dans mon état, je ne risque plus d'aller bien loin.*

La grosse dame déposa quelques minutes plus tard la commande de Nathalie sur sa table.

— Dites, est-ce qu'il y aurait une pharmacie dans le coin ?

— Ah, qu'est-ce qu'il lui arrive ?

— Il lui arrive qu'elle s'est tordu la cheville et qu'il lui faudrait une attelle et des béquilles, si possible.

Elle ne savait pas pourquoi elle mimait soudain cette manie d'utiliser la troisième personne pour parler d'elle-même. C'était peut-être une façon de sympathiser avec son hôte, l'imitation montrant une certaine volonté de s'intégrer aux coutumes locales.

— Ah mince.

— Oui.

— Elle a mal ?

— Elle a mal. Et au passage, si elle met la main sur les deux morveux qui jouent à cache-cache dans les couloirs, elle peut potentiellement se passer les nerfs dessus. Rapport au fait qu'ils y soient pas pour rien dans l'état de sa guibole, si vous voyez ce que je... ce qu'elle veut dire.

— Oh ?

— Parfaitement.

Un voile d'agacement assombrit le visage de la dame. Elle saisit le torchon sur son épaule et fouetta violemment la table à laquelle Nathalie était assise, en faisant sursauter cette dernière et son bol qui éclaboussa un peu de café.

— LAURA ! LUKA ! EN BAS ! TOUT DE SUITE !

Elle avait beuglé de tout le coffre que sa poitrine lui offrait, ce qui n'était pas peu dire. *Eh béh, si je n'étais pas assez réveillée, maintenant c'est fait.*

Quelques « brolom-brolom » plus tard, les deux enfants se présentèrent devant la dame qui les attendait avec un regard sévère d'institutrice des années cinquante, les mains sur les hanches et le pied tapotant le sol comme un métronome.

Les deux terreurs ne semblèrent pas impressionnées le moins du monde. À l'unisson, elles chantonnèrent :

— *Oui oui, m'ame Jocelyne-euh ! Voilà on s'radine-euh !*

— Alors comme ça, paraît qu'on met le bronx dans les couloirs ? Et qu'on embête la gentille dame qu'a mal à sa patte ?

Quatre yeux espiègles se posèrent sur Nathalie qui les toisait du haut de son tabouret. *Vous voulez ma photo, les chiards ?*

— Eh bien ? Qu'est-ce qu'on dit à la dame ?\_

— *Madame on s'excuse-euh, on faisait qu'mumuse-euh !*

La dénommée « M'ame Jocelyne » se tourna vers Nathalie comme si elle attendait une réaction de sa part. Cette dernière, un peu surprise par la gouaille des deux marmots, finit par lâcher d'un air pincé :

— Oui oui, bon. . . ça va, c'est pas grave.

— Voilà. Alors ils sont mignons et ils jouent plus doucement, maintenant, d'accord ?

Satisfaite, la matrone fit signe aux enfants de déguerpir.

— *Merci M'ame Jocelyne-euh ! Maint'nant on s'débine-euh !*

Les deux terreurs détaillèrent aussi vite qu'elles étaient arrivées. Nathalie essaya le café qui avait giclé de son bol suite au coup de torchon de son hôte et se tourna vers elle.

— Ils parlent toujours comme ça ?

— Comment ?

— Comme ça, en chantant toutes leurs phrases sur l'air de *nananananéreuh* ?

— Ce sont des alexandrins.

— Ah.

— Oui.

— Pourtant, ils ont pas le type égyptien.

M'ame Jocelyne resta de marbre, fit une moue dubitative et regagna son comptoir sans dire un mot. *D'accord, donc je vais définitivement arrêter d'essayer de faire de l'humour dans cette bauge.* Nathalie resta donc seule à siroter tranquillement son café, pas plus avancée sur ses problèmes de santé. Enfin, au moins, avec les enfants canalisés, le calme était revenu et le petit déjeuner fut aussi agréable qu'il eut été possible de l'espérer avec une boule de bowling à la place de la cheville.

Lorsque Nathalie reposa son bol de café vide, elle aperçut la jeune Maryam qui descendait des escaliers. En remarquant sa présence, cette dernière lui fit un signe de la main et vint à sa rencontre.

— Bonjour ! Bien dormi ?

— Jusqu'au tremblement de terre de ce matin, oui, plutôt.

— Quel tremblement de terre ?

— Euh, rien, laissez tomber.

*Mais y'a que moi que ça dérange, les gamins qui courent avec une légèreté de pachyderme quand je dors ?*

— Tiens, pendant que je vous tiens, et vu que vous êtes plus loquace que la mère Tape-Dur : à tout hasard, vous ne sauriez pas où je pourrais trouver une pharmacie ?

— Attendez une seconde.

La jeune attrapa son téléphone dans la poche de son pantalon, le déverrouilla et tapota sur l'écran.

— Mmh... plus de réseau. Vous en avez, vous ?

— Mon téléphone à moi est décédé, ça règle la question.

— Mince. L'antenne-relais a peut-être pris un coup avec l'orage. Vous êtes à pied ?

— Ben oui, justement. . .

Elle lui montra son pied déchaussé et l'excroissance qui poussait autour.

— Aïe.

— Vous m'enlevez les mots de la bouche.

Maryam resta pensive un instant.

— Écoutez. . . Je suis venue ici en voiture. Si vous voulez, je peux vous conduire au village, tout à l'heure ?

— Ce serait chic de votre part.

— Pas de problème. Je vais petit-déjeuner et je vous retrouve après ? Vous comptez rester combien de temps à l'auberge ?

C'était une excellente question. Nathalie ne savait même pas combien la nuit qu'elle avait passée allait lui coûter, et elle n'avait aucune idée de la suite de son périple. Les derniers événements avaient passablement compromis ses plans. . . Elle regarda sa jambe dont la simple vue décupla sa douleur ; elle examina la cour par la fenêtre, où le temps restait des plus maussades.

— Encore un petit moment, je crois. . .

Au loin, un grondement de tonnerre, léger, mais clair et net, annonça ironiquement que les réjouissances étaient loin d'être terminées.



## Chapitre 5

— Vous êtes sûr qu'elle roule, votre voiture ?

— Bien sûr, pourquoi ?

— Parce qu'elle ressemble aux modèles qui ont besoin d'une manivelle pour démarrer. Sans vouloir être désobligeante.

À choisir, Nathalie se demandait si elle ne préférerait pas l'entorse mal soignée à l'idée de monter dans le tas de taule moisie que Maryam appelait « voiture ». Certes, c'était extrêmement aimable à elle d'offrir de la conduire au village le plus proche, mais Nathalie s'en voulait de ne pas avoir lu les petits caractères en bas du contrat avant d'avoir accepté.

— Soyez pas bête, ça ne risque rien ! Ce vieux tacot et moi, on roule ensemble depuis longtemps.

— Justement, « longtemps », ça fait trop, là. Ce tacot a l'âge d'être votre grand-père.

— Montez, j'vous dis.

— Oh, bon sang...

Lorsque Maryam mit le contact, le pot d'échappement dégueula un nuage de fumée qui anéantit probablement à lui tout seul les objectifs de la COP21. Nathalie se retint de demander si c'était un diesel, car elle imaginait plutôt cette poubelle rouler au pétrole non-raffiné. De mauvaise grâce, elle grimpa à la place du mort en priant pour que

celle-ci porte mal son nom. La voiture démarra en toussant comme si elle avait un cancer du pot d'échappement en phase terminale.

Un crachin arrosait toujours la campagne environnante. Lorsque Maryam tourna la commande correspondante, les essuie-glaces étalèrent une couche de saleté sur le parebrise en grinçant et en s'effritant.

— C'est une voiture de collection, fit-elle avec fierté.

— Les essuie-glaces aussi sont de collection? Non parce que sinon, vous savez que vous avez le droit de les changer plus d'une fois par décennie.

— Ralalah, qu'est-ce que vous faites comme chichis... Vous êtes une citadine, j'imagine?

— Oh pitié, me jouez pas le couplet sur les gens de la ville qui sont trop habitués au confort pour apprécier les joies de mourir carbonisés dans une voiture qui n'a pas passé un contrôle technique depuis la Seconde Guerre Mondiale.

La voiture roulait à une allure raisonnable sur la petite route de campagne qui menait à l'auberge. Maryam rit de bon cœur.

— Ça va, j'vous taquine. C'est quoi votre histoire?

— Je préfère pas en parler.

— Oh, allez!

— Non! Vous allez vous foutre de moi.

— Moi? Mais non! Qu'est-ce qui vous fait dire ça?

— Une intuition.

— Roh... allez, on a un peu de route, racontez-moi!

Se calant dans la mousse trop dure de son siège, Nathalie prit une grande inspiration.

— Attention, top! Je suis une femme de trente-huit ans paumée en rase campagne; enfant, je suis une élève douée, j'ai mon bac avec mention et je décroche quelques années plus tard un diplôme d'ingénieure en informatique; après



une brillante carrière et beaucoup de pognon, je réalise que mon boulot n'a aucun sens et que je participe à un système économique dégénéré qui flingue la planète et ses habitants; je fais un *burn-out* et j'envoie tout valser pour partir me mettre au vert; je me paume dans ladite rase campagne où je me pète une jambe au bout de quelques jours parce que je suis une grosse bourgeoise empotée qui s'est prise pour une aventurière; je suis? Je suis?

Maryam se tourna vers elle en souriant.

— Vous êtes Nathalie?

— Je suis un foutu gros cliché ambulante, oui. Vous pouvez le dire.

— Soyez pas trop dure avec vous-même. C'est toujours sain d'aspirer à une vie meilleure. Vous devriez peut-être y aller plus doucement et vous laisser le temps de souffler. À quoi bon se mettre la pression si c'est déjà un *burn-out* qui vous a conduit là?

Nathalie poussa un profond soupir et se prit le menton dans le creux de la main. Le paysage qui défilait derrière la vitre crasseuse du vieux tacot n'arrangeait rien à son cafard. L'atmosphère restait désespérément grise, la végétation aux couleurs délavées ruisselait d'eau de pluie, le sol était boueux. Elle en était à se demander si ce n'était pas le moment d'arrêter les frais : mettre fin à sa petite aventure et se trouver un autre job pépère. En même temps, la simple idée de retourner poser ses fesses derrière un bureau huit heures par jour lui faisait monter des bouffées d'angoisse. *Je crois que je préfère encore crever d'une entorse infectée. À supposer que ça existe.*

Au bout d'un moment, elle réengagea la conversation, à la fois par politesse et pour se changer les idées.

— Et vous alors? Vous venez d'où? Quel chemin de vie peut mener à conduire cet... engin? À atterrir dans ce bled? Et à crêcher dans cette auberge bizarre?

Maryam eut un nouveau petit rire.

— Ça va vous surprendre, mais c'est un peu la même histoire que vous. Encore que je sois trop jeune pour avoir atteint le *burn-out*, mais ça me guette peut-être, qui sait.

— Informatique aussi?

— Neurosciences.

— Ouah-ouh.

— Ça en jette, hein?

— Ouais. En même temps, c'est cohérent.

— Avec quoi?

— Avec votre tête.

— Avec ma tête de quoi?

— Avec votre tête... de *tête*, quoi. Genre surdouée. Le prenez pas mal.

— Pourquoi je le prendrais mal?

— Selon les gens, c'est pas forcément un compliment.

— Je préfère avoir une tête d'intello qu'une tête de con.

— C'est pour moi que vous dites ça?

— Mais non!

Cette fois, ce fut à Nathalie d'éclater de rire.

— Je déconnais, vous en faites pas. Donc, qu'est qu'une... *neuroscientifique* vient glander dans un endroit comme ici? Vous venez analyser les énergomènes qui y vivent? En tout cas vous devriez. Parce que j'en ai croisé deux trois, et m'est avis que ça doit être gratiné au niveau du ciboulot.

— Non. Là, je vais vous décevoir : je suis en vacances, tout bêtement. Comme vous, je suis venue me « perdre ». Sauf que je fais ça sur mes congés payés.

— Vous voyez! Quand je vous dis que vous êtes maline. Moi j'ai même pas eu la présence d'esprit de demander une

rupture conventionnelle. J'ai claqué la porte en gueulant « je suis libre », comme une idiote. Alors je dis pas, une bonne histoire de démission flamboyante, tout le monde aime ça, pi ça fait des bons souvenirs. Sauf que maintenant, de fait, je vadrouille sur le dos de mon livret A qui n'va pas tarder à toucher le fond, c'est le revers de la médaille. . .

— En attendant qu'il touche effectivement le fond, vous êtes libre, ça n'est pas rien. Tandis que moi, lundi prochain, je retourne au turbin.

Nathalie opina du chef en souriant. Mine de rien, cette conversation lui mettait un peu du baume au cœur. *Elle est chouette, cette gamine, malgré ses airs de Mme Je-sais-tout. Faudrait juste qu'elle règle le problème de la bagnole. . .*

La situation ne s'arrangeait guère de ce côté. La pluie avait de nouveau gagné en intensité et les essuie-glaces peinaient à faire mieux qu'étaler une sorte de couche de gras sur le parebrise. C'était à se demander comment Maryam arrivait à voir la route. Nathalie la soupçonnait de conduire en se laissant guider par le bruit que faisaient les roues quand elles s'approchaient trop du talus.

Pour ne rien arranger, l'habacle tremblait d'une façon de plus en plus préoccupante. La vieille carriole hoquetait avec assez d'amplitude pour donner le mal de mer à ses occupantes.

— Vous inquiétez pas, précisa Maryam, elle fait ça dès qu'il pleut.

— Ah d'accord ! En effet, ça n'a rien *du tout* d'inquiétant !

— Oh mince !

Maryam pila et Nathalie comprit que cette dernière exclamation n'avait pas pour objet les tremblements de la voiture, quand bien même cela eut été justifié. La route qui s'étendait devant elles passait sur un pont tout juste assez large pour laisser passer un véhicule. Le premier problème,

c'est que la rivière sur lequel ledit pont avait été construit... s'écoulait maintenant par-dessus le pont; le second, c'est qu'une voiture s'était retrouvée bloquée en travers.

Le cours d'eau passait en torrent sur le pont et la voiture était immergée jusqu'en haut des roues. À l'intérieur du véhicule, un homme paniqué leur faisait de grands signes de la main.

— Mince de mince!

— Je dirais plutôt : merde alors!

Maryam se rua hors du véhicule, suivie de près par Nathalie qui sautillait sur sa jambe valide. En une poignée de secondes, elles se retrouvèrent toutes deux trempées par l'averse qui s'intensifiait de minute en minute.

La rivière débordait des trombes d'eau tombées la veille et pendant la nuit. À moins d'un mètre du pont, les deux voyageuses avaient déjà de l'eau jusqu'en haut des chaussures. Le torrent filait sur le bitume en charriant de la terre et des morceaux de végétation arrachée. Nathalie se cramponnait à l'épaule de Maryam pour ne pas trébucher.

L'homme ouvrit la portière et se hissa en se tenant à elle.

— Au secours! Venez m'aider! Je n'arrive plus à avancer, les roues sont emportées par le courant!

— Sortez de là!

— Hors de question que j'abandonne ma voiture!

— Sérieusement?!

Maryam semblait scandalisée et chercha l'approbation de son outrage dans le regard de Nathalie. Celle-ci eut une moue amusée.

— Tu serais surprise de l'attachement que les gens peuvent avoir pour leur bagnole quand ce n'est pas une poubelle.

— C'est malin...

L'homme était monté sur le capot de la voiture. Lui n'avait clairement pas le physique de l'aventurier : avant que la pluie ne vienne coller ses cheveux sur son visage, Nathalie ne put s'empêcher de remarquer qu'il était remarquablement bien peigné et rasé de près; propre sur lui, pantalon de costard et chemise ajustée. Assis sur le capot de sa voiture qui tanguait au gré du courant, frissonnant sous la pluie battante, il n'aurait pu avoir l'air moins à sa place qu'à cet endroit en cet instant.

— Laissez tomber votre foutue bagnole! Venez nous rejoindre, c'est trop dangereux!

— Je vais me faire emporter si je pose un pied au sol, regardez le courant! Envoyez-moi un câble! Je l'attache, et vous me tractez!

Nathalie poussa une exclamation de surprise.

— Sans blague? Mais vous avez vu la bouse qu'on se trimballe? Vous croyez qu'elle peut tirer votre SUV sans se faire arracher le parechoc?

— Ça coûte rien d'essayer, objecta Maryam qui commençait à se vexer des remarques injurieuses sur son véhicule.

— Ben si. Ça peut coûter un parechoc.

— On n'va pas laisser ce pauvre type sur son capot, de toute façon?

Avant que Nathalie ne puisse rétorquer quoi que ce soit, Maryam avait déjà foncé vers le coffre de sa voiture, la laissant en plan sur une jambe. Elle en revint bien vite avec une petite caisse en métal qu'elle posa sans ménagement sur le capot qui tressauta dans une exclamation de taule froissée.

*Je comprends mieux l'état de son tacot si elle le traite comme ça...*

— Vous voyez Nathalie, l'avantage de conduire une « bouse », comme vous dites, c'est d'être parée à toute éventualité.

Elle tira un câble métallique enroulé sur lui-même de la caisse et s'accroupit, les genoux dans l'eau, pour l'accrocher à sa voiture.

Il y eut alors un bruit profond : d'abord, comme une sorte de bourdonnement sourd, et qui se transforma ensuite en un craquement assourdissant. Avec horreur, Maryam et Nathalie regardèrent le pont se décomposer, arraché aux rives par la puissance du torrent, et la voiture de l'homme basculer dans la rivière.

## Chapitre 6

Le temps resta comme suspendu. La voiture sembla léviter un instant, son conducteur sur le capot encore trop abasourdi pour réaliser ce qui lui arrivait. Nathalie se demandait si c'était l'espace-temps qui se distordait pour laisser le temps à l'homme de contempler sa vie défiler sous ses yeux. Le béton du pont se craquelait au ralenti, son armature rouillée et usée par les années se tordait comme de simples cordages.

Lorsque le film qui se déroulait sous les yeux de Nathalie et Maryam reprit sa vitesse normale, ce fut comme si les flots engloutissaient le sol entier. Le pont entra en fusion dans le torrent, la voiture glissa comme une vulgaire pierre en emportant avec elle son malheureux conducteur.

D'un mouvement instinctif, Maryam se précipita vers le rivage en tenant fermement le câble qu'elle n'avait pas eu le temps d'attacher à sa propre voiture. Avec le sentiment horrible d'être un poids inutile, Nathalie fit de même, avec une vitesse et une efficacité largement compromises par l'état de sa cheville.

— MONSIEUR! MONSIEUR!

La tête de l'homme avait émergé et il luttait à présent contre le courant en tentant de s'agripper à ce qui lui tombait sous la main. Hélas, ce qui lui tombait sous la main se composait principalement de morceaux de béton qui

coulaient à pic dès lors qu'ils avaient consommé leur inertie de départ.

Nathalie vit Maryam lancer le câble vers la rivière, mais il était si rigide qu'il tomba encore quasiment enroulé un mètre plus loin à peine. La jeune femme le récupéra et s'avança un peu plus près, jusqu'à avoir de l'eau jusqu'à la taille. *Elle est cinglée!*

— Maryam, attention! Le bord ne doit pas être loin!

La rivière ayant quitté son lit, il était difficile d'en distinguer les contours. Nathalie accourut – ou plutôt, boitilla – et attrapa le bras de sa camarade. Celle-ci fit un pas de plus, sentit son pied se dérober sous elle et plongea la tête la première. Heureusement pour elle, Nathalie avait anticipé cela et avait enlacé son autre bras à un arbre sur la rive. Elle se cambra sous le poids de Maryam en faisant son possible pour s'appuyer sur sa jambe valide, et réussit à la tirer hors de l'eau.

— Je vous avais prévenue!

— Aidez-moi à atteindre ce pauvre type, au lieu de me faire la leçon!

— Si vous vous noyez aussi, ça nous avancera à quoi? Je ne pourrais pas repêcher deux personnes avec une cheville en moins!

— Tenez!

Maryam lui lança le câble. Nathalie en ceint l'arbre auquel elle s'était accrochée et lui repassa l'amarre. En prenant soin de rester agrippées à leur ligne de vie, elles s'avancèrent prudemment vers la rivière. Maryam descendit le long de la berge où elle avait manqué de se noyer quelques secondes plus tôt. À présent, seule sa tête dépassait de l'eau, et son visage était régulièrement fouetté par les remous.

Un des plus gros morceaux du pont s'était embourbé au fond du lit de la rivière et s'était immobilisé au milieu du



torrent. L'homme avait réussi à s'y agripper et Maryam n'en était plus très loin. Nathalie faisait son possible pour l'aider en tirant le câble vers le haut, pour l'empêcher de couler.

Maryam lança le câble. Cette fois, la force du courant fut suffisante pour le dérouler. Il zigzaguait au gré des vagues, comme une sorte de serpent très long et très fin à la fois. Il fallut plusieurs tentatives à l'homme pour réussir à s'en saisir. Lorsqu'il se fut fermement accroché, Maryam commença à reculer, luttant pour garder la tête hors de l'eau. Nathalie était cambrée au maximum et tirait de toutes ses forces sur le câble, en essayant d'ignorer la brûlure sur ses mains, la douleur dans sa cheville et le froid glacial des vagues qui venaient s'écraser sur elle.

Au bout de quelques secondes, ce fut d'abord Maryam qui émergea et se joignit aux efforts de Nathalie; puis l'homme, qui continua à se cramponner au câble même une fois hors de danger.

Le rescapé et ses deux sauveteuses s'éloignèrent du péril et s'écroulèrent sur un sol vaseux en laissant s'évaporer toute l'adrénaline que cette aventure avait libérée. *Est-ce que ce serait possible de passer une journée sans me retrouver couverte de boue ?*

L'homme crachait de l'eau et respirait rapidement, encore sous le choc. Le laissant reprendre ses esprits, Maryam se tourna vers Nathalie :

— Vous allez bien? Et votre cheville?

Nathalie souffla un rire nerveux.

— Pour être honnête... là, pendant un moment, je crois qu'elle m'était sortie de la tête. J'imagine que ça a ce genre d'effet, quand on manque de clamser dans une coulée de boue.

Elle s'essuya le visage et rejeta en arrière les cheveux qui s'y étaient collés. Avec ses brindilles sur la tête et sa peau

maculée de terre et de boue, Maryam avait elle aussi l'air de revenir de la guerre.

— Au passage, on pourrait peut-être se tutoyer... je crois qu'on a passé un stade, en termes de familiarité.

— Ça marche. Alors aide-moi à le relever.

Elles se mirent debout et attrapèrent l'homme chacune par une épaule. Remis sur pieds, celui-ci les examina tour à tour. Il semblait sortir lentement de sa torpeur.

— Euh...

— Je crois que le mot que vous cherchez, c'est : merci.

— Euh...

— Sinon c'est pas grave.

— Euh... merci.

— Ah bah quand même.

L'air ébahi qui ne quittait pas son visage avait presque quelque chose de comique. D'un ton ironique, Nathalie ajouta :

— Désolée, mais on n'a pas réussi à repêcher votre bagnole.

— Ah.

— Sinon, vous êtes du genre démonstratif, niveau émotions ?

— Euh...

*Eh béh... le sauvetage était plus palpitant que la conversation...*

Elles le conduisirent vers la voiture de Maryam en le tenant fermement. Nathalie se reposait autant sur lui que lui sur elle, étant donné son boitement qui n'allait pas en s'arrangeant. Elle se demandait combien de nouvelles tuiles sa pauvre cheville allait encore se ramasser avant d'être soignée. *Sinon, vous avez qu'à m'amputer, ça règlera la question.*

Elles installèrent l'homme à l'arrière, s'assirent à l'avant et claquèrent les portières. Le trio dégoulinait et grelotait de froid.

— Désolée pour tes sièges, je crois qu'on est en train de pourrir le revêtement.

— T'inquiète pas, elle en a vu d'autres.

Nathalie ravala une remarque narquoise et se retourna vers l'homme.

— Ça va derrière ?

— Euh...

— Toujours pas déridé, hein ?

— Euh... pardon, je suis un peu secoué.

— On peut difficilement vous en vouloir. C'est quoi votre nom ?

— Champenois. Euh... Augustin. Augustin Champenois.

— Enchantée. Moi c'est Nathalie. Et la foldingue qui a fait le grand plongeon pour vous sauver la vie, c'est Maryam.

L'homme fit un signe de tête reconnaissant mais ne répondit rien de plus.

— Je propose qu'on retourne à l'auberge, fit Maryam en mettant la clef sur le contact. De toute façon, le chemin est coupé maintenant...

Nathalie acquiesça et la voiture fit un lent demi-tour, Maryam prenant soin de ne pas laisser les roues s'embourber dans les torrents de boue qui longeaient la route depuis la rivière.

Le trajet retour vers l'auberge débuta dans le silence. Sur la banquette arrière, Augustin reprenait doucement ses esprits. L'averse persistait et les nuages s'assombrissaient, faisant craindre une réplique de l'orage.

— Tu sais s'il y a une autre voie d'accès vers le village ? s'enquit Nathalie.

— Non... la route sur laquelle on roule s'arrête au niveau de l'auberge. Je vois bien quelques chemins de randonnée, mais rien qui ne puisse accueillir une voiture...

— Eh merde.

— À ta place, je ne m'en ferais pas trop : je suis sûre qu'ils doivent avoir au moins un kit de premiers secours à l'auberge.

— En toute franchise, entorse mise à part, l'idée de me retrouver coincée dans ce bouiboui ne m'enchanté pas des masses non plus.

— C'est sans doute préférable à être à la rue...

— Excusez-moi...

C'était Augustin qui s'était manifesté. Nathalie et Maryam interrompirent leur conversation en le regardant dans le rétroviseur.

— Excusez-moi mais... vous m'emmenez où ?

— À l'auberge où on dort, toutes les deux. Vous en faites pas, on va s'occuper de vous.

— Une auberge... mais y'a pas d'auberge, ici.

Les deux femmes échangèrent un regard dubitatif.

— Bien sûr que si ! *L'Auberge du Moulin Électrique*, qu'elle s'appelle. On n'est plus très loin maintenant.

— Pourtant, je suis certain que...

Il regardait autour de lui, désorienté.

— Écoutez, j'étais en train de rouler dans le coin pour faire des repérages. Un projet d'aménagement du territoire, je bosse pour le département... Eh bien j'ai vu les plans cadastraux. Y'a rien du tout, dans cette forêt. La route est un chemin communal qui mène à une impasse au milieu de nulle part.

— Vos plans doivent être obsolètes alors, parce qu'à moins qu'on ait fait un rêve éveillé collectif, on a toutes les

deux dormi là la nuit dernière. D'ailleurs, pourquoi on aurait construit une route ne menant à rien ?

Il balaya la remarque d'un geste de la main.

— Ce serait pas la première fois que je vois ça. J'ai supposé que c'était un ancien projet de lotissement avorté. Non non, et puis je suis sûr que les plans sont à jour, vous pensez bien, un projet comme... mais alors comment expliquer que... c'est à n'y rien...

S'il était sorti de la torpeur dans laquelle l'avait plongé l'accident, ça n'était que pour tomber dans une consternation encore plus grande.

— Vous les avez encore, ces plans ?

— Non, ils étaient dans ma mallette... dans le coffre ma voiture... Mais cela fait des semaines que je suis sur le projet, je suis catégorique : il n'y a officiellement *rien* dans cette forêt.

Les deux femmes échangèrent un nouveau regard éloquent mais ne dirent rien. Nathalie devina que Maryam pensait à la même chose qu'elle : une auberge avec des airs de film d'horreur ; un moulin qui faisait une lumière surnaturelle ; et maintenant elles apprenaient que cette auberge n'avait apparemment pas d'existence légale. Si Nathalie n'avait pas eu un esprit féroce cartésien, elle aurait pu imaginer qu'elles avaient dormi dans une auberge fantôme.

Elle vit, dans le rétroviseur, qu'Augustin avait dégainé son smartphone et qu'il pianotait dessus dans l'espoir de retrouver les informations dont il avait besoin pour leur prouver ses dires.

— Votre téléphone marche encore ?

— Il est étanche. J'ai toujours trouvé ça gadget... jusqu'à aujourd'hui. Ceci étant dit... pas de réseau.

*C'était trop beau, se dit Nathalie.*

La voiture finit par atteindre enfin sa destination et Maryam la gara sur une des places qui jouxtaient la réception. En sortant, Augustin passa un long moment à contempler le bâtiment avec effarement. Rarement Nathalie n'avait vu quelqu'un aussi sûr de lui se voir contredit d'aussi parfaite manière.

Sous les nuages qui noircissaient, l'auberge semblait les toiser avec malice.

## Chapitre 7

— M’a jamais inspiré confiance, moi, ce pont.

— Écoutez-le, l’expert en génie civil ! Il va nous expliquer qu’il avait tout vu v’nir !

Le Taulier et M’ame Jocelyne s’engueulaient comme un vieux couple. Dans le hall de l’auberge, Nathalie et Augustin buvaient un chocolat chaud offert par la maison.

Nathalie devait bien admettre que malgré ses réticences de départ, on les avait accueillis avec beaucoup de soin lorsqu’elle et ses deux acolytes avaient pénétré dans l’auberge trempés et transis de froid. Une chambre avait été attribuée à Augustin et on avait même offert de passer leurs affaires à la machine et au sèche-linge. La chaleur de la salle de restauration était réconfortante malgré l’atmosphère toujours aussi insolite.

Tandis qu’Augustin et Nathalie continuaient de se réchauffer après s’être débarbouillés et avoir enfilé des vêtements secs – prêtés également par la maison, dans le cas d’Augustin – les discussions au sujet de leurs mésaventures allaient bon train.

— C’est quand même pas croyable, s’exclama Jocelyne. Jusqu’à maint’nant, il avait toujours bien tenu, ce pont.

— L’est stupide, c’t’argument.

— De quoi de quoi ?

— Évidemment qu’il avait toujours bien tenu. L’est bien là le principe : avant de s’écrouler, l’était toujours debout ; avant de crever, le pneu l’a toujours bien roulé ; avant de mourir, n’a toujours bien vécu. . .

Nathalie se demandait si le Taulier avait loupé le cours sur les pronoms. Cela avait tendance, sur les phrases longues, à rendre la compréhension difficile.

— C’est toujours comme ça, ici ? murmura Augustin à son égard.

— Je ne suis là que depuis hier, alors je ne peux pas vraiment juger. Mais oui, c’est toujours comme ça.

Jérôme, le vieil alcoolique à *dreadlocks*, avait repris sa place de pilier au comptoir. Maryam était encore dans sa chambre, profitant probablement de l’absence d’orange pour s’éterniser sereinement sous une douche bien chaude. *Profites-en bien, ça va pas tarder à se remettre à péter dehors. . . et dedans, ça pète déjà.*

— Non mais c’est qu’il me prendrait pour une truffe ! J’dis juste que le pont, il avait pas une fissure, pas un joint qui branlait, rien ! Et paf ! Un beau jour, il s’barre d’un coup. Emporté par deux pauvres gouttelettes.

L’euphémisme faillit provoquer un étouffement à Nathalie qui recracha un peu de chocolat. M’ame Jocelyne était trop occupée par son débat stérile avec le Taulier pour s’en apercevoir.

Avec étonnement, Augustin et Nathalie virent Jérôme se lever, une chope de bière à la main, et venir s’asseoir à leur table. Il leva son verre dans leur direction, et Nathalie conclut que trinquer était une activité qui devait remplir une bonne partie de ses journées. Augustin et elle s’exécutèrent avec leurs bols de chocolat, ce qui était un peu étrange, mais l’ambiance n’était plus à ça près.

— Vous êtes pas au whisky, aujourd’hui ?

— Jamais avant midi.



*Oui, alors que la bière, c'est le petit déj' des champions...*

Jérôme poursuivit :

— J'sais pas combien de temps ils vont mettre avant de réparer le pont, mais on dirait qu'vous êtes là pour un moment, les amis...

Il avait toujours sa voix traînante qui donnait l'impression qu'il lui fallait deux fois plus de temps que la normale pour prononcer une phrase. Néanmoins, Nathalie devait bien reconnaître qu'avec une alcoolémie réduite, il avait l'air légèrement moins à l'ouest et plus à même de suivre une conversation. Elle se dit que c'était une bonne occasion d'en savoir plus.

— Oui, on risque de s'éterniser un peu. Et vous, ça fait longtemps que vous êtes là ?

Jérôme poussa son rire rocailleux de rigueur.

— Heurk, heurk ! Moi, je suis toujours plus ou moins là.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Disons que j'suis en quelque sorte résident permanent. C'est une longue histoire.

Le silence qui s'ensuivit indiquait clairement que Jérôme n'avait pas la moindre intention de raconter cette longue histoire.

— Longue comment ?

C'était Augustin qui avait mis les pieds dans le plat. Avec une lenteur presque théâtrale, Jérôme se pencha dans sa direction. Même s'il ne distinguait pas les pupilles de Jérôme à travers ses épaisses lunettes noires, Augustin pouvait sentir les yeux perçants de son interlocuteur plongés dans les siens.

Il y eut un nouveau silence, uniquement ponctué par la querelle du Taulier et de M'ame Jocelyne qui continuaient à se meugler dessus derrière le comptoir. Jérôme poussa un grognement rauque, but une gorgée de bière, posa sa chope sur la table et remarqua :

— On n’a pas été présentés, non ?

— Non, en effet. Pourquoi ?

— J’aime bien savoir à qui je parle.

— Vous parlez au type qui a manqué de se noyer, je pensais que la nouvelle vous était parvenue.

— Et il a un nom ce type ?

— Il en a un, oui.

— C’est cool.

— Plutôt, oui.

En quelques instants, l’ambiance s’était alourdie de manière incompréhensible. Nathalie avait l’impression d’avoir raté un épisode. La raison de cette joute verbale lui était inconnue, et elle décida qu’il était plus raisonnable d’interrompre le combat de coqs le plus tôt possible :

— Lui c’est Jérôme, lui c’est Augustin. Voilà, c’était pas si dur, non ? Et si vous pouviez remettre les concours de testostérone à plus tard, ça serait chouette. D’autant que vous avez l’un comme l’autre des dégaines de crevette, et que personne ne veut voir de bataille de mollusques, je crois.

Jérôme toussa d’un rire qui aurait pu faire trembler les murs si ceux-ci ne vibraient pas déjà des engueulades du Taulier et de Jocelyne. Augustin rit aussi, mais de manière moins franche, et Nathalie sentit qu’il se forçait pour faire bonne figure. Jérôme essuya une larme et s’écria :

— Heurk heurk ! Madame a du répondant... alors enchanté, *Monsieur* Augustin.

Il avait prononcé « Augustin » de façon maniérée, comme pour souligner tout l’imaginaire que ce prénom lui évoquait : un nom de petit bourgeois, du genre péteux parisien stéréotypé. Augustin ne releva pas la provocation, même s’il l’avait sans aucun doute perçue.

— Enchanté, enchanté... N’empêche, vous n’avez toujours pas répondu à la question.

— Qui était ?

— Depuis combien de temps vous fréquentez l'auberge ?

— Pourquoi, vous êtes de la police ?

Il sourit de toutes ses dents, dont plusieurs étaient fausses, en métal brillant. Augustin sourit à son tour, se pencha en avant et répondit à voix basse, avec un air facétieux :

— J'aime bien savoir à qui je parle.

Le sourire de Jérôme s'agrandit. Il retira un instant ses lunettes. Son regard, moins vaseux que la veille, était presque pétillant et passa alternativement de Nathalie à Augustin. Il se leva, leva sa bière bien haut – *on va encore trinquer ? !* – et dit simplement :

— *If only you knew...*

Il remit ses lunettes en place, leur tourna le dos et s'éloigna d'un pas lent et mal assuré. Quelques secondes plus tard, il était de nouveau affalé sur son tabouret fétiche, devant le comptoir.

Une sensation étrange s'était emparée de Nathalie : les derniers mots de Jérôme, prononcés sans le moindre accent et dans un anglais parfait, remuèrent quelque chose dans sa mémoire. Le visage du vieil homme lui parut soudain familier, comme si elle l'avait toujours connu, d'une manière ou d'une autre. Un souvenir fugitif lui traversa l'esprit. Quelque chose de lointain et de flou, si flou. Elle se concentra de toutes ses forces pour tenter de s'y accrocher, de raviver ce souvenir, de poursuivre le fil de ses pensées, mais un murmure d'Augustin l'interrompit :

— Ce type ne me dit rien qui vaille...

Le souvenir était parti. Comme un rêve qu'elle aurait tenté de se rappeler au réveil et qui lui aurait filé entre les doigts. Elle était de retour dans la réalité, au beau milieu de ce singulier bar d'hôtel, avec ses hôtes qui se chamaillaient et son pilier de comptoir au look improbable.

— Mouais... je ne comprends quand même pas pourquoi vous vous êtes embrouillé avec lui.

— Ce type nous cache quelque chose, c'est évident. Écoutez, il y a un truc pas clair avec cette auberge.

Nathalie leva les yeux au ciel et poussa un soupir.

— Oh là là, encore vos histoires de cadastre? Non mais franchement, passez à autre chose. L'auberge n'est pas sur vos plans, là. Ouah, quel mystère! Allons, ça arrive, ce genre de chose! Un papier qui se sera perdu, voilà tout. C'est toujours un tel merdier, dans l'administration... Vous y bossez, vous devriez quand même le savoir.

Elle capta une lueur dans le regard d'Augustin, quelque chose de furtif mais d'intense.

— Quoi?

— Rien, rien.

— Sérieusement, quoi?

— Rien, je vous dis!

Nathalie tentait de déchiffrer son expression. Il avait le regard fuyant, à présent. Elle en était tout à coup persuadée : il ne lui disait pas tout.

— J'ai l'impression que Jérôme n'est pas le seul à cacher des choses, ici...

— Écoutez... je suis désolé, mais je ne sais pas si je peux vous faire confiance.

Nathalie poussa une exclamation scandalisée.

— Sans blague? Je suis juste une des deux nanas qui ont failli crever pour sauver vos miches de petit ingrat!

— Et je vous en remercie mille fois. Toujours est-il que j'ai mes raisons de vouloir rester prudent.

*Punaise, mais y'a vraiment que Maryam qui ait un comportement un tant soit peu normal, dans cette foutue auberge?*

Augustin avait terminé son chocolat chaud et s'apprêtait à prendre congé.

— En attendant, tout ce que je peux vous dire, c'est : faites gaffe à vous, et surtout restez sur vos gardes. Il se trame des trucs pas nets ici.

Sur ces mots, il s'éloigna vers les escaliers pour rejoindre sa chambre. Nathalie se sentit fulminer intérieurement. Elle se leva d'un bond et lui lança à travers la pièce :

— Non mais sans déconner, Augustin! Là, vous en avez trop dit ou pas assez!

Un véritable silence s'installa cette fois dans le hall. Son exclamation avait résonné dans toute la pièce. L'engueulade entre le Taulier et M'ame Jocelyne s'était brutalement interrompue, et eux deux s'étaient retournés et fixaient maintenant Nathalie et Augustin. Jérôme, sa chope de bière toujours à la main, avait fait de même.

Un ange passa. Augustin se figea face aux trois personnes qui le dévisageaient avec suspicion. Puis il jeta un dernier coup d'œil éloquent à Nathalie et quitta la pièce. Cette dernière se rassit et se remit à boire son chocolat chaud comme si de rien n'était, en évitant de croiser les regards pointés sur elle. Un instant plus tard, les deux logeurs avaient repris leur discussion et Jérôme s'en était retourné à son houblon.

En reposant son bol vide, Nathalie pensa qu'elle aurait donné cher pour que le pont soit rapidement réparé.



## Chapitre 8

— « Si seulement tu savais » ? Et c'est tout ce qu'il a dit ?

— Comme je te dis. Dans un anglais irréprochable. Je n'sais pas pourquoi, mais ça me dit quelque chose. Ça t'évoque quoi, toi ?

Nathalie avait rejoint Maryam dans sa chambre, chambre qui jouxtait la sienne, au deuxième étage. Maryam était assise en tailleur sur son lit. Nathalie, quant à elle, s'était installée dans le fauteuil en cuir bordeaux sur lequel Maryam posait habituellement ses vêtements.

— Franchement, c'est une phrase assez banale. Selon toi, ça ressemblait à des menaces ?

— Non, pas des menaces. Enfin pas vraiment. Je ne sais pas si tu l'as croisé, le loustic... c'est pas le genre effrayant. Il doit faire quarante kilos tout mouillé et il est assez ivre en permanence pour tituber à la moindre brise. Non, ce Jérôme n'a pas la carrure pour être menaçant.

— Mais ?

— Mais j'en sais rien. Il est spé, c'est tout ce que je peux en dire.

— Il n'y a rien de « spé » à vouloir rester discret sur son passé. Il a sans doute de bonnes raisons le faire.

— J'sais bien. Sauf qu'il y a pas que ça. Augustin pense qu'il cache quelque chose.

— Comme quoi ?

— Comme depuis combien de temps il loge ici... et, par ricochet, depuis combien de temps l'auberge existe. J'ai cru comprendre que ça l'obsédait, l'Augustin. Il a l'air persuadé qu'un truc cloche avec cet établissement. C'est peut-être juste lui qui est parano.

— L'un n'empêche pas l'autre...

— Il est en boucle sur son histoire de cadastre. Je reconnais que c'est bizarre, sauf que lui en parle comme s'il avait découvert une civilisation disparue. Alors que c'est juste une auberge bien paumée et peut-être un peu oubliée, pas l'Atlantide...

— Après, un petit gars en costume ajusté et qui s'appelle Augustin, je veux bien croire que le côté rustique le dépayse un peu...

— Oh non, tu vas pas recommencer à faire ta rurale qui déblatère sur les citadins ?

Maryam poussa un petit ricanement.

— Tu dois bien admettre qu'il détone pas mal dans le paysage...

— Moi aussi, si tu vas par là. C'est pas parce que j'ai enfilé un pantalon de rando que j'ai chopé une ascendance paysanne pour autant... En plus t'es mauvaise langue : il a dit qu'il bossait pour le département, il doit donc être du coin.

— Ce serait pas le premier parisien parachuté en province...

C'était une réflexion qui rappela à Nathalie le ton que Jérôme avait employé lorsqu'il avait prononcé le prénom « Augustin ». Décidément, il y avait quelque chose dans la manière d'être du jeune homme qui crispait les sensibilités de certaines personnes...

Maryam enfonça le clou :



— Franchement, autant de cinéma pour un plan pas à jour... ça te semble pas exagéré ?

Nathalie ne répondit pas. Elle repensait à ce qu'Augustin lui avait dit avant de quitter précipitamment sa table. Son avertissement s'insinuait dans son esprit comme un poison. *Restez sur vos gardes*. Curieusement, elle eut le sentiment qu'il valait mieux ne rien dire à Maryam. *Eh merde, voilà que je deviens parano aussi...*

Après tout, la situation était déjà assez complexe à dénouer comme cela. Elle ne voyait pas l'intérêt d'évoquer le fait qu'Augustin gardait certaines informations pour lui : après tout, elle-même n'avait rien appris de plus.

La journée s'était poursuivie sans nouvelle catastrophe ni altercation. Nathalie l'avait principalement passée dans sa chambre où elle en avait profité pour faire une longue sieste : les événements de la matinée l'avaient épuisée. Sans parler du fait qu'une bande de sales gamins l'avaient tirée du lit aux aurores.

Comme s'ils avaient senti que Nathalie pensait à eux, les jeunes Luka et Laura choisirent ce moment pour débouler dans le couloir du deuxième étage avec la même délicatesse que le matin même.

BROLOM-BROLOM-BROLOM!

Maryam sursauta et ouvrit de grands yeux d'un air alarmé.

— C'était quoi ça ?

— Tic et Tac.

— Pardon ?

— Ou Ben et Nuts, selon le surnom que tu préfères. Les deux p'tits merdeux qui m'ont tirée de mon lit pour me déboiter la cheville ce matin. J'arrive toujours pas à croire que t'aies pu ne pas les entendre.

— J'ai le sommeil lourd.

— T'as bien de la veine.

À leur grande surprise, les petits se mirent à tambouriner à la porte. Nathalie lança sarcastiquement :

— T'avais commandé un *room service* en couches-culottes ?

L'autre haussa les épaules et se leva pour aller ouvrir. Les deux enfants étaient plantés comme des piquets devant la porte de la chambre.

— *On chercheuh ton amie ! Une certaine Nathalie !*

Maryam ouvrit la bouche pour répondre mais était trop surprise par la chansonnette des enfants pour trouver quoi dire. Nathalie, qui avait entendu, la rejoignit sur le pas de la porte.

— Tiens tiens, qu'est-ce qu'ils me veulent, les deux comiques ?

— *Tenez mad'moiselleuh, voici une attelleuh !*

La petite fille lui tendit en effet une attelle en très bon état, avec deux petits élastiques pour la maintenir attachée. Nathalie n'aurait pu espérer mieux dans l'hypothèse où elle eût atteint la pharmacie plus tôt dans la journée. Elle en fut tellement stupéfaite qu'elle en oublia tous les surnoms désobligeants dont elle avait prévu d'affubler les gamins. Maryam et elle ressemblaient à deux gros poissons idiots, côte à côte avec la même bouche ouverte et le même air ébahi sur la face.

Comme s'ils avaient deviné la question que les deux femmes se posaient sans arriver à émettre de son, les enfants poursuivirent :

— *C'est d'la part du Taulier, qui conseille d'la porter !*

Nathalie attrapa l'attelle et finit enfin par retrouver sa voix :

— Euh... bah vous lui direz merci, c'est chic de sa part.

— *Dites-lui donc de vive voix ! Il vous attend en bas ! Venez vous j'ter un pot, c'est l'heure de l'apéro !*

— Mais il est seize heures trente ! s'exclama Maryam d'un ton scandalisé.

— Cherche pas, quand t'as rien d'autre à glander, l'apéro ça commence tôt. Pi comme ça t'es cuite quand la nuit tombe et tu te réveilles avec les poules. C'est un rythme de vieux, tu peux pas comprendre. On a même six bonnes heures de retard sur Jérôme, point de vue bibine.

Les marmots avaient déjà détalé et Maryam referma la porte.

— Marrants, ces mômes. Ils font toujours... ?

— *Nananananéreuuh ?* Ouais, visiblement. C'est assez impressionnant, cette capacité à faire des rimes et à garder le bon nombre de pieds en permanence... passé le côté horripilant, je veux dire.

Nathalie se rassit. Après avoir enlevé le bandage de fortune qu'elle s'était bricolé avec une écharpe, elle attacha l'attelle à sa cheville. C'était beaucoup mieux. Elle était encore loin de pouvoir marcher normalement, mais au moins elle avait moins la sensation que sa jambe faisait ses valises dès qu'elle posait le pied au sol.

— Manque plus que des béquilles et ce sera presque supportable.

— S'ils ont trouvé une attelle dans leurs réserves, m'étonnerait pas qu'ils aient aussi ça en stock...

— Ouais, ça ou un bâton de berger. Je vais pas chipoter sur la marchandise, de toute façon.

**BROLOM-BROLOM-BROLOM !**

Les vibrations du plancher indiquaient que les gamins étaient repartis au pas de course dans les couloirs. Une question vint soudain à l'esprit de Nathalie.

— Ils ont pas de parents, ces mômes ?

— J’imagine que si.

— J’ai vu personne dans c’t’auberge. À part toi...

— C’est pas les miens.

— Et Jérôme. Sauf qu’il a deux cents ans.

— C’est peut-être leur grand-père.

— Ils sont blancs comme des culs. Jérôme a la peau noire, et plutôt vachement foncée.

— En deux générations, ça peut changer... Sinon, ils sont peut-être de la famille des proprios.

L’idée avait traversé la tête de Nathalie, mais elle se souvenait assez précisément avoir entendu les enfants dire « M’ame Jocelyne », pas mamie ou tata. C’était même comme cela qu’elle avait appris le nom de son hôtesse...

Maryam renchérit :

— T’as sans doute pas croisé tout le monde non plus...

— Sans doute pas, non...

Maintenant qu’elle y pensait, Nathalie se rendit compte qu’elle ignorait combien de personnes séjournait à l’auberge. Elle essaya d’estimer le nombre de chambres. Quatre porte étaient desservies par le couloir du deuxième étage. Si elle supposait que le premier étage était similaire et que le Taulier et M’ame Jocelyne logeaient au rez-de-chaussée, ça faisait moins d’une dizaine de chambres en tout. Par conséquent, en supposant aussi qu’elles ne fussent pas toutes vides, il était fort possible que d’autres gens logeassent là. Dont les parents des petits monstres, à n’en pas douter.

— En tout cas, si les parents sont dans le coin, ils se foutent pas la rate sur la supervision...

— Eh bien si jamais tu les croises, tu pourras toujours leur faire part de ton avis sur l’éducation de leur progéniture. En parlant de ça... on retourne au bar?

— Pour quoi faire?

— Paraît que c'est l'heure de l'apéro pour les viocs, je pensais que t'étais intéressée.

Nathalie protesta en riant.

— Non mais dis donc, la pisseuse, un peu de respect pour tes aînés!

— Hé! Je ne fais que te citer!

— J'ai juste dit que c'était l'heure des vieux, pas que j'en faisais partie...

Elle ne put s'empêcher de se joindre aux rires de Maryam.

Malgré ses protestations amusées, elle finit par se lever et sa camarade fit de même. Après tout, les enfants avaient bien sous-entendu qu'elles étaient conviées à boire un verre. C'était le genre de chose qui ne se refusait pas.

Nathalie n'arrivait pas à savoir sur quel pied danser, dans cette auberge, et pas seulement parce que l'un des deux était blessé. Un instant elle nageait en plein malaise, l'instant suivant elle s'y sentait bien; un instant ses hôtes étaient froids et cachottiers, l'instant d'après ils étaient aimables et prévenants.

*Si seulement tu savais...* Les mots de Jérôme tournaient et retournaient encore dans sa tête lorsqu'elle quitta la chambre.



## Chapitre 9

Quatre pintes de bière plus tard, Nathalie fut bien forcée de reconnaître que sous ses dehors malaisants, Jérôme était finalement un très bon camarade. La petite altercation avec Augustin lui en était sortie de l'esprit. D'ailleurs, en ce qui concernait Augustin, on ne l'avait pas revu pointer son nez au bar. *Franchement, il manque à personne, le freluquet.*

C'était un apéro comme elle ne s'en était plus collé depuis un bout de temps. La trappiste qui coulait à flot des tireuses avait des arômes fabuleux, une sorte de mélange harmonieux entre un goût de revenez-y et un subtil fumet de future-gueule-de-bois-du-diable.

D'un mouvement qui devait presque être devenu un réflexe, Jérôme leva son verre de whisky.

— Trinquons... à la santé des deux... *burp*... à la santé des deux né... des deux nénétes!

Puis il descendit son verre, un cul sec dont la simple vue donna un haut-le-cœur à Nathalie.

— Cékikil appelle nénéte, lui? Hé, l'ancêtre, tu veux te manger un marron? J'ai pas l'habitude de tabasser des fossiles, mais je peux faire une exception.

Le rire rocailleux et toussotant de rigueur jaillit de la cage thoracique saillante de Jérôme. M'ame Jocelyne, attablée face à lui, renchérit par une sorte de hurlement strident d'hilarité. *Elle est pas fraîche non plus, elle...*

L'apéro durait depuis quelques heures déjà et la matrone y avait pris une part active en tant que consommatrice, ce qui avait surpris Nathalie et Maryam. C'était le Taulier qui assurait le service, et quand bien même la clientèle comptait en tout et pour tout quatre personnes, il ne chômait pas. Il faisait toujours sa gueule de boxeur, mais en considération du divin breuvage qu'il lui servait, Nathalie lui pardonnait sa mauvaise tête.

Laura et Luka, les deux mêmes amateurs de *nananananéreuh* jouaient à un jeu de société sur une table basse à côté du comptoir. Comme par effet miroir, c'était au moment où les adultes faisaient un boucan d'enfer qu'elle et lui se tenaient sages comme des images. Nathalie se promit d'aller les réveiller au milieu de la nuit à coup de tatane dans la porte de leur piaule, histoire de leur rendre la monnaie de leur pièce. Puis elle se rappela qu'avec le débit qu'elle tenait depuis la fin de l'après-midi, elle serait déjà bien heureuse de ne pas finir la tête dans l'abreuvoir à chevaux avant la fin de la soirée.

Jérôme se leva soudain et regarda toute la tablée d'un air grave. Le grand échalas tanguait comme un voilier par grand vent. M'ame Jocelyne cessa soudain de rire, et un silence attentif saisit l'assemblée, ce qui attira même la curiosité des deux gamins.

De sa voix profonde et glaireuse, Jérôme se mit alors à chanter :

— LA PLACE ROUGE ÉTAIT VIDE! NAAAATH...

— Oh non, pitié! Boucle-la! On m'a emmerdée toute ma vie avec cette saloperie de chanson!

Jérôme retomba le cul sur son tabouret qui faillit basculer en arrière, et une nouvelle crise d'hilarité s'éleva de la table. Les enfants se regardèrent d'un air affligé et dirigèrent à nouveau leur attention sur leur jeu de société.



Nathalie faisait mine de coller des baffes à Jérôme. À un moment dans l'après-midi, elle ne se souvenait plus exactement de quand, elle s'était mise à le tutoyer. C'était peut-être après son premier litre de bière... ou bien au moment où Jérôme avait tenu à lui faire goûter son whisky, elle ne savait plus très bien.

Elle se tourna vers Maryam qui la regardait avec amusement.

— Keskyà ?

— Tu passes une bonne soirée ?

— D'enfer. Et toi ?

— Ça va.

Même entourée de grandes gueules, Maryam restait invariablement calme et polie. *C'en est presque crispant.* Nathalie allait lui suggérer de reprendre un verre quand son œil fut attiré par le breuvage de sa camarade.

— C'est quoi ce truc ?

— Du jus d'orange.

— Vodka ?

— Euh, non.

— Pitié, dis-moi que le Taulier s'est gouré et t'a apporté la commande des piots.

— Je ne bois pas d'alcool, Nathalie.

— Jamais ?

— Jamais.

— Bah merde alors.

— Ça va aller quand même ou tu vas nous faire une syncope ? On peut passer une bonne soirée sans picoler, tu sais.

— Nan mais c'est pas ça... le truc, c'est que j'aime pas être raide devant des gens sobres. J'ai ma pudeur.

— Je le vis bien, ça va.

— Pas moi. Dans c't'état, je risque de dire des conneries...  
et toi tu vas t'en souvenir.

Maryam rigola un peu en buvant son jus d'orange.

— Quoi... j'en ai déjà dit, c'est ça ?

— Mais non, t'en as pas dit. Enfin pas trop.

Elle rigola de plus belle en voyant l'air mortifié de Nathalie.

Jocelyne s'exclama tout à coup :

— Où qu'c'est qu'il va ?

Maryam et Nathalie émergèrent de leur conversation et se retournèrent vers les autres. Emmitoufflé dans un ciré jaune ridicule, le Taulier poussait un plateau avec plusieurs grosses marmites posées dessus. Il regarda l'assemblée alcoolisée – ainsi que Maryam – de son air renfrogné habituel.

— À ton avis ? M'en vais nourrir les bêtes. À moins qu'vouliez le faire à ma place ?

Les quatre convives échangèrent des regards mous et ne pipèrent mot. Le Taulier grommela :

— M'aurait étonné...

Il ajusta la capuche de son ciré et tira fortement sur les deux élastiques qui en pendouillaient jusqu'à ce que seul son très gros museau dépasse du tout. Puis il disparut par la porte d'entrée. Dehors, la nuit était tombée et la cour n'était éclairée que par quelques luminaires. L'averse avait repris son intensité de la nuit précédente, et Nathalie se dit que le bonhomme avait bien du courage de braver une telle météo.

M'ame Jocelyne s'écria en direction de la porte :

— Il voudrait pas nous nourrir aussi ? Ça creuse, un apéro de cette... qualité.

Jérôme lui tendit machinalement le bol qui était posé au milieu de la table.

— Prends donc des cajous, *darling*.

Le mot, prononcé à nouveau sans le moindre accent français, rappela à Nathalie qu'elle avait eu dans l'idée, en s'installant à sa table, d'en apprendre plus sur Jérôme. Idée qui s'était depuis quelque peu diluée dans la mousse, mais elle se dit qu'elle s'en voudrait plus tard.

— Au fait, Jérôme, t'as un sacré bel accent. Américain?

Il la toisa de toute la hauteur dont il était capable en étant avachi sur la table – c'est-à-dire pas grand-chose. La remarque semblait l'avoir quelque peu froissé.

— Américain? Moi? Ça va pas la tête?

— C'était pas une insulte.

— Pas une insulte? T'as vu le pays de tarés? Qui se nourrissent que de gras et de sucre? Ah ça, ils sont forts, ces cons. Leurs usines à bouffe, c'est facile, t'as du gras, du sucre, et des moules en plastoc. Un croissant? Tu mélanges du gras et du sucre dans un moule en forme de croissant. Un steak? Tu mélanges du gras et du...

— Oui, je crois que j'ai pigé le principe.

— Nan, t'as pas pigé! Parce que c'est pas tout! Après, quand au bout de cinquante piges, toute la population a développé toutes les maladies du monde et qu'ils commencent à bitter le problème, ils développent du similisucré et du gras dégrasifié et paf! Nouvelle recette dans les moules. Vient alors toute une tripotée d'abrutis qui s'intronisent experts de la vie saine parce qu'ils boivent plus que du soda avec du faux sucre. Et puis ça s'extasie devant le *French paradox*, parce que soi-disant qu'avec nos plats riches et notre vinasse, c'est dingue qu'on soit pas aussi désaxés. Mais nous on fout pas du sucre dans la moutarde, *for fuck's sake!*

Nathalie se dit qu'avec son hygiène de vie, Jérôme était quand même assez mal placé pour donner un cours sur la nutrition, mais elle ne fit pas part de sa réflexion à la tablée.

Le vieux prenait déjà des plombs pour énoncer sa diatribe avec son débit de tortue, inutile de le ralentir.

— C'est pas fini! Quand après, leurs mêmes deviennent timbrés à force d'absorber leur poids en sucre à chaque repas, ils te les diagnostiquent tous en troubles de l'attention,  *fucking ADHD*, et paf! Tournée générale de Ritaline pour calmer toute cette marmaille surexcitée. Du sucre et de la Ritaline, du sucre et de la Ritaline. Une industrie pour le problème, une autre pour la solution, c'est ça les ricains. Et voilà une nouvelle génération d'empaffés zombifiés prête à prendre la relève. Oh, et me lancez même pas sur leur. . .

Bien que le pamphlet fût des plus distrayants, Jérôme fut interrompu par la coupure soudaine de tout l'éclairage. Le bar se retrouva brutalement plongé dans le noir, et le ronronnement des frigos de la cuisine s'évanouit d'un coup.

Il y eut un concert de protestations, puis on entendit une petite chansonnette résonner :

— *C'est la foudre qu'est tombée! C'est les plombs qu'ont sauté!*

Nathalie murmura vers Maryam :

— Y'avait de l'orage?

— Y'en a toujours. Je reconnais que le volume de la conversation le masquait pas mal.

Nathalie se dit qu'elle devait être sacrément ronde pour ne pas avoir entendu le tonnerre.

Le panneau verdâtre « sortie de secours » peinait à percer l'obscurité qui avait envahi la pièce. Néanmoins, elle devina du coin de l'œil M'ame Jocelyne qui se levait.

— Le disjoncteur est à la cave, j'y vais. Luka, Laura!

— *Oui oui m'ame, que s'passe-t-il? Peut-on se rendre utiles?*

— Ils vont être bien mignons et m'accompagner, d'accord?

La matrone se dirigea vers les escaliers et Nathalie entendit à ses pas qu'elle titubait. Nul doute que les enfants

étaient réquisitionnés pour l'empêcher de se vautrer. *J'sais toujours pas où sont les parents, mais s'ils voyaient à quoi on emploie leurs mômes...*

M'ame Jocelyne avaient disparu avec les deux enfants quand tout à coup, un cri perçant déchira le silence dans lequel la panne de courant avait plongé le bar. C'était un hurlement à glacer le sang, une voix d'homme où s'exprimait une détresse mêlée d'horreur.

— C'était quoi, ça ? s'exclama Nathalie.

La soudaine montée de panique fut comme une douche froide pour son alcoolémie. Maryam lui attrapa le bras.

— Le Taulier ? Il a dû lui arriver un truc ! Le pauvre, il est dans le noir complet !

Nathalie sentit sa camarade se lever.

— Qu'est-ce que tu fous ?

— J'y vais !

— Mais ça va pas la tête ?

Cette manie qu'avait Maryam de vouloir sauver tout le monde ! Nathalie se leva à son tour et attrapa la canne en bois que lui avait prêtée M'ame Jocelyne. Maryam était déjà à la porte.

— Je vais le chercher.

— Attends !

Elle ne savait pas pourquoi, mais les poussées d'héroïsme de Maryam avaient quelque chose de contagieux. L'altruisme n'avait pourtant jamais été la qualité principale de Nathalie. Peut-être que la désinhibition de l'alcool aidait aussi. Quoi qu'il en fût, en se retenant de se filer des baffes, Nathalie se lança sur ses talons en s'appuyant sur la canne. *Je vais le regretter, bon sang, je vais le regretter...*

— Je viens avec toi !

En un clin d'œil, les deux femmes se retrouvèrent dans le froid de l'orage nocturne. Derrière elles, alors que la

porte battante de l'auberge se refermait, elles entendirent vaguement Jérôme leur signaler :

— Euh, moi, vaut mieux que je reste ici pour tenir le fort!

Nathalie regrettait déjà. Elle trouvait que son flirt avec les intempéries n'avait que trop duré. Maryam alluma le flash de son téléphone et le dirigea vers le sol. Un nouveau hurlement retentit. Elles en suivirent la direction, Nathalie maudissant intérieurement son acolyte en boitant derrière elle.

L'averse, dense et glaciale, atténua encore un peu plus les effets de l'alcool. Surtout, ce qui acheva de dessaouler Nathalie une fois pour toutes, ce fut de réaliser que les hurlements provenaient du moulin. À chacun des éclairs qui zébraient le ciel, sa lumière bleue irrédelle semblait irradier la cour du corps de ferme. Un frisson parcourut l'échine de Nathalie.

Tout se passa alors en un instant : des bruits de pas précipités retentirent et Maryam leva son téléphone. Une voix paniquée et implorante retentit :

— Aidez-moi! Aidez-moi! Je veux rentrer chez moi! Pitié!

La lumière de la lampe-torche de fortune se posa alors sur le visage d'un homme. Ce n'était pas le Taulier. L'individu avait un masque en plastique noir à la place des yeux, la bouche béante lui déformant le reste du visage. Il était coiffé d'une sorte de spaghetti de fils électriques qui évoquaient des *dreadlocks* radicalement différentes de celles de Jérôme.

Toute la force du tonnerre ne put couvrir le hurlement de terreur que poussèrent Maryam et Nathalie.

## Chapitre 10

Dans la pénombre de la cour de *l'Auberge du Moulin Électrique*, le sentiment de terreur était partagé entre les deux femmes et l'étrange individu au look d'alien. Rendu encore plus paniqué par le cri de Nathalie et Maryam, ce dernier fila au pas de course en les bousculant au passage.

La canne ne fut pas suffisante pour maintenir l'équilibre de Nathalie qui se cassa la figure en manquant d'emporter Maryam dans sa chute. En se redressant, elle bénit silencieusement l'attelle qui avait empêché sa cheville d'encaisser un troisième round de KO.

- Ça va ? s'enquit Maryam en l'aidant.
- Bon Dieu mais c'était qui ce mec ? !
- Je dirais : c'était *quoi* ?
- Le laissons pas filer, viens !

Cette fois, ce fut Maryam qui fut surprise de la témérité de sa camarade. Elle sentit que sa peur était contrebalancée par une furieuse volonté de percer le mystère de cette auberge. S'il était une pièce du puzzle qui pouvait s'avérer déterminante, c'était bien ce type bizarre sorti de nulle part qui détalait dans la propriété en hurlant. . .

Les deux femmes rebroussèrent chemin vers la direction qu'elles estimaient prise par le type en question. Maryam balayait le paysage du faisceau de son téléphone, mais la nuit

était épaisse et les rideaux de pluie omniprésents n'aidaient pas. D'autant plus qu'elle devait faire son possible pour protéger l'appareil de son autre main.

La cour était assez large pour que les bruits de pas éclaboussés par les flaques d'eau résonnent en écho. Ce qui ne rendait pas la localisation de ces bruits plus aisée... On aurait pu croire qu'une dizaine de personnes déambulaient dans tous les sens, tant les échos se mélangaient en se balançant sur les murs.

Tout à coup, Nathalie fut aveuglée par une vive lumière. Un point blanc incandescent dansait dans l'obscurité et vint à leur rencontre. Lorsqu'il fut assez proche, le faisceau du téléphone de Maryam leur permit d'en reconnaître le propriétaire :

— Augustin!

Le jeune homme pointait lui aussi son *smartphone* en guise de lampe-torche.

— C'est vous? Y'a eu une panne de courant, j'ai entendu des cris, je suis descendu et le vieux m'a dit que vous étiez sorties!

— Tu n'as croisé personne d'autre?

— Non, pourquoi?

Nathalie lui raconta leur rencontre avec la... créature humanoïde. Le teint d'Augustin prit successivement plusieurs couleurs. Étrangement, Nathalie le sentit moins étonné qu'elle ne s'y serait attendue. En plissant les yeux, il agita son téléphone de gauche à droite. L'incessante purée de pois tamisait le faisceau après quelques mètres.

— Il faut qu'on le retrouve!

*Décidément, il n'y a pas qu'à moi que ça provoque des poussées de courage, les rencontres du troisième type...*

Comme s'il avait souhaité être retrouvé, l'individu en fuite poussa un nouveau cri qui vibra dans l'atmosphère



orageuse. Nathalie, Augustin et Maryam se mirent à sonder les environs, et cette dernière s'écria :

— Là-bas !

Sans laisser le temps à ses deux acolytes de réagir, elle se mit à courir. Augustin se lança sur ses talons, suivi de Nathalie qui, ralentie par son handicap momentané, luttait pour ne pas se laisser distancer. Les deux rayons de lumière tressautaient dans la pénombre en projetant des ombres fantomatiques sur les murs des bâtiments de l'auberge.

Maryam avait contourné une sorte de large remise en planches de bois. Nathalie vit le faisceau de la lampe d'Augustin disparaître à son tour derrière et elle accéléra l'allure, les poumons et la jambe en feu.

— Attention !

Elle n'avait pas remarqué qu'Augustin s'était arrêté net et elle le percuta de toute son inertie. Tous deux furent projetés en avant d'un même mouvement et s'écroulèrent sur l'objet qui avait interrompu la course d'Augustin : l'entrée d'une cave au sol, fermée par un double-volet en bois vermoulu qui explosa en morceaux sous l'effet de l'impact.

Ce fut la plus longue de toutes les nombreuses chutes dont Nathalie avait fait l'expérience ces derniers jours. L'odeur de renfermé lui assaillit les narines peu avant que sa chute ne fût amortie par une pile d'objets mous. Elle sentit Augustin atterrir au même instant à côté d'elle, et vit son téléphone faire un saut périlleux. Une lumière stroboscopique stria la pièce quelques instants avant que l'appareil ne retombe face contre terre.

Nathalie était sonnée. Même si elle avait atterri sur quelque chose de *relativement* mou, elle avait tout de même chuté de plusieurs mètres et l'ensemble de son corps lui semblait endolori. Une épaisse poussière s'engouffra dans

ses narines et sa bouche, ce qui lui occasionna une violente toux.

*De la farine!*

Elle et Augustin étaient tombés sur des sacs de farine. C'était cela qui avait amorti leur chute. Plusieurs de ces sacs avaient été éventrés par le choc.

La voix de Maryam retentit au-dessus :

— Nathalie? Augustin?

— On est en bas!

— Rien de cassé?

— Rien de cassé *de plus...*

Augustin grogna :

— J'ai mal partout mais je crois que ça ira.

— Je vais chercher de l'aide!

Les bruits de pas indiquèrent que Maryam s'éloignaient. Nathalie descendit de la pile de sacs, récupéra sa canne et se saisit du téléphone d'Augustin. Il fonctionnait encore et elle s'en servit pour éclairer la pièce.

C'était une cave de taille modeste. Outre les sacs de farine, il s'y alignait plusieurs étagères où s'entassaient pêle-mêle des boîtes de conserve et des confitures. Un peu de pluie tombait par la trappe par laquelle Augustin et elle étaient tombés, trappe qui était accessible par une échelle probablement tout aussi vermoulue que le volet, et dont plusieurs barreaux étaient cassés. Nathalie trouva préférable de ne pas s'y aventurer.

De l'autre côté de la pièce se trouvait un second accès : une porte en métal rouillé que Nathalie tenta d'ouvrir. Bien entendu, l'issue était verrouillée. Elle poussa l'interrupteur à côté de la porte. En temps normal, l'ampoule nue qui pendait du plafond au centre de la pièce se serait sans doute allumée, mais le courant était toujours coupé.

Augustin rejoignit Nathalie.

— Verrouillée? Attendez, poussez-vous.

Avant que Nathalie ne comprenne ce qu'il avait derrière la tête, Augustin se jeta de toutes ses forces contre la porte, épaula en avant. Celle-ci trembla à peine.

— AÏEUEH!

— Non mais vraiment. . .

— Dites, j'essaie de nous sortir de là!

— En vous fracassant sur une porte en métal avec votre force de gringalet? Si vous tenez à vous péter un bras, je vous signale qu'ils m'ont déjà filé l'attelle de secours, et ça m'étonnerait qu'ils en fassent collection.

Nathalie se laissa tomber au sol et s'assit contre le mur.

— On n'a qu'à attendre qu'ils viennent nous chercher.

— Ah, parce que vous y croyez, vous?

Elle le fixa dans la pénombre avec incompréhension.

— Mais de quoi vous parlez? Maryam est partie chercher de l'aide. Un peu de patience et on sera sortis.

Augustin eut l'air plongé dans un débat intérieur pendant un instant, comme s'il se demandait s'il pouvait expliquer à Nathalie ce qu'il avait derrière la tête. Après avoir visiblement pesé le pour et le contre, il s'assit à côté d'elle contre le mur froid, près de la porte.

— Très bien, je vais vous confier ce que je sais. . . Je ne vous ai pas tout dit, ce matin.

— Sans blague. . .

— Si j'ai été si suspicieux vis-à-vis de cette auberge, c'est que. . . eh bien, plusieurs personnes ont disparu dans les environs, ces dernières années.

Nathalie ouvrit de larges yeux qu'Augustin ne vit pas dans l'obscurité ambiante de la cave.

— Vous êtes sérieux?

— Des gens qui se perdent dans la forêt, ça arrive, n'est-ce pas? À chaque fois, des équipes de recherche ont été

envoyées. À chaque fois, elles sont revenues bredouilles. On a toujours supposé que les disparus étaient morts de faim après avoir tourné en rond dans les bois... ou noyés dans la rivière que vous et moi avons eu la joie de visiter ce matin... Pourtant, aucun corps n'a été trouvé. Jamais. Mystère complet.

— De combien de personnes on parle? Sur quelle période?

— Pas tant que ça. Moins d'une dizaine. Pour ce que j'en sais, la plus ancienne disparition remonte à huit ans. Un couple avec un bébé. Bien sûr, aucun n'a été retrouvé.

— Attendez une minute... s'il y a eu des recherches, quelqu'un a bien dû tomber sur l'auberge, non?

Augustin observa un silence éloquent. Les pièces du puzzle se mettaient maladroitement en place dans la tête de Nathalie. Elle était encore loin de se faire une image complète de la situation, et pourtant...

— Vous ne pensez tout de même pas que...

— Si je le pense? Attendez... je pars en reconnaissance dans une forêt où je sais que plusieurs personnes ont disparu sans laisser de traces; là-dessus, je manque de me noyer et on m'emmène dans une auberge qui n'existe sur aucune carte et n'est référencée nulle part; sur place, impossible d'en savoir plus, dès que j'évoque le sujet, j'ai l'impression de déranger et je sens qu'on me regarde de travers; maintenant vous me dites que vous et votre copine êtes tombées sur un type paniqué, manifestement en fuite... Vous en tirez quelles conclusions, exactement?

— Vous pensez que les personnes disparues sont *détenues* ici?

— Dans le meilleur des cas... Je ne serais pas non plus surpris de trouver une fosse commune dans le coin.

— Mais pourquoi? Pourquoi est-ce qu'ils captureraient des voyageurs égarés? Ou pire? Et par quel moyen détourneraient-ils les équipes de recherche?

— Aucune idée.

Le silence retomba dans la cave. Le cerveau de Nathalie tournait à cent à l'heure. Pourtant, elle sentait l'alcool qui obscurcissait ses pensées et l'empêchait de réfléchir correctement. La fatigue commençait à prendre le dessus sur l'excitation de la course-poursuite.

C'était donc pour cela qu'Augustin l'avait prévenue de « rester sur ses gardes ». Elle avait du mal à assimiler les révélations qu'il venait de lui faire. L'accoutrement de l'individu en fuite qu'elle avait croisé avec Nathalie lui revenait sans cesse en tête. Un masque sur les yeux... et ces fils qui lui cernaient la tête... De quelles sinistres geôles s'était-il évadé?

— Vous comprenez maintenant pourquoi je doute qu'on vienne nous chercher?

— Oui... enfin non, pas vraiment.

Il allait protester mais Nathalie ne lui laissa pas le temps de répondre.

— En admettant que votre théorie soit juste... Il y aurait plus simple pour se débarrasser de nous que d'attendre que nous tombions nous-même dans une trappe. J'ai déjà passé une nuit ici, et personne n'a tenté de me kidnapper.

— Peut-être qu'ils attendaient juste la bonne opportunité...

— Et Maryam dans tout ça? Elle n'est pas tombée dans ce trou. Pourquoi ne reviendrait-elle pas nous chercher? Vous pensez qu'elle est dans le coup aussi?

— J'en sais foutre rien! Mince, pour ce que j'en sais, vous êtes peut-être dans le coup, vous aussi!

C'était la même suspicion qui l'avait mise en rogne le matin même. Cette fois, Nathalie se mit vraiment à fulminer.

— On vous a *sauvé* de la noyade, triple-connard! En manquant de caner nous aussi dans le processus! Vous croyez qu'on se serait donné la peine, si le but c'était de vous zigouiller dans la foulée?!

Avant qu'Augustin n'ait eu le temps de répliquer, un bruit de clef qu'on tourne dans une serrure rouillée retentit. Nathalie et lui se relevèrent d'un bon. La porte en métal s'ouvrit dans un grincement. Derrière elle, M'ame Jocelyne se tenait là, une lampe-torche à la main et un grand sourire sur le visage.

— Alors alors, on s'enguirlande, les tourtereaux?

Puis elle se retourna vers le couloir derrière elle et s'exclama avec bonne humeur :

— C'est bon! J'les ai trouvés!

# Partie 2





# Chapitre 11

Autant la soirée avait été riche en rebondissements, autant le matin suivant se déroula de façon si prévisible qu'il en fut presque barbant.

Tout d'abord, Laura et Luka offrirent à Nathalie un de ces réveils tonitruants dont ils avaient le secret. Elle fut forcée de reconnaître qu'ils mettaient du cœur à l'ouvrage : elle aurait juré qu'ils s'entraînaient pour le cent-dix mètres haies juste devant la porte de sa chambre. Une fois tirée de son coma par ce concerto en « brolom » majeur exécuté avec virtuosité, ce qui la frappa, ce fut la sécheresse extrême de l'intérieur de sa bouche. En se redressant, elle eut le plaisir de constater que cette sécheresse était immanquablement due au fait qu'elle avait bavé l'intégralité de sa salive sur l'oreiller qui, en retour, lui avait trempé la joue gauche. Enfin, un mal de crâne qui partait de la racine de ses cheveux jusqu'au nerf optique lui remémora avec espièglerie la quantité déraisonnable de bière qu'elle avait ingurgitée la veille. *Ma pauvre, t'as plus vingt ans. Quelle idée de picoler comme ça ?*

Puis elle se rappela que Jérôme, qui était probablement né sous Napoléon III, buvait du whisky comme du petit lait sans broncher. *Et en même temps, est-ce que j'ai vraiment envie de ressembler à ce pochtron ?*

Lorsqu'elle tenta de se mettre assise dans son lit, la chambre lui donna l'impression de valser autour d'elle.

Elle réprima une soudaine envie de dégobiller, se prit la tête entre les mains et ferma les yeux. Son alcoolémie était redescendue à un niveau convenable, peu à peu remplacée par une bonne vieille gueule de bois. Elle tentait malgré tout de mettre de l'ordre dans ses idées. Les événements de la veille ressemblaient à un cauchemar, et pourtant elle s'en souvenait avec trop de précision pour qu'ils ne soient réels.

Avec une prudente lenteur, elle s'extirpa du lit et marcha jusqu'au lavabo de la salle de bain. Là, elle se passa de l'eau sur le visage. La fraîcheur lui picota la peau et fit tambouriner son mal de crâne. Les enfants continuaient leur raffut matinal. Cette fois, elle décida ne pas s'en préoccuper, trop perturbée par les dernières évolutions de sa situation. Elle farfouilla dans sa trousse de toilette et en tira une plaquette de paracétamol. Un cachet d'un gramme englouti avec un bon demi-litre d'eau plus tard, elle regagna son lit et essaya de faire le point.

Après leur libération de la cave par M'ame Jocelyne, Augustin et elle avaient rejoint les autres dans le hall de l'auberge. Lui s'était au moins trompé là-dessus : on ne les avait pas laissés moisir, on n'avait pas saisi l'occasion de les capturer. Comme prévu, Maryam avait averti les propriétaires qui avaient assez rapidement localisé la cave, accessible par un couloir souterrain non loin de là où M'ame Jocelyne s'était rendue pour réactiver le disjoncteur.

La coupure de courant était extérieure au bâtiment et l'électricité n'était pas revenue. Le reste de la soirée s'était déroulée à la lumière des bougies. La conversation que Nathalie avait eu avec Augustin ne fut pas évoquée. Quand bien même s'était-il trompé sur leur propre destin à court terme, Nathalie avait jugé que le reste de sa théorie ne s'en trouvait pas pour autant invalidée. En tout état de cause, il valait mieux ne rien laisser paraître devant le Taulier,

M'ame Jocelyne et Jérôme. Pour ce qui était de Maryam, elle attendrait d'être seule avec elle pour lui exposer les dernières révélations.

L'étrange individu en fuite s'était volatilisé. Maryam avait perdu sa trace en allant prévenir les aubergistes de la chute de Nathalie et Augustin. Depuis, on n'avait plus entendu de cris et plus aperçu d'intrus dans les environs. De retour au bar, le sujet fut bien sûr mis sur la table. Comme Nathalie s'y était attendue, les habitants de l'auberge avaient de bonnes explications. Vraisemblablement *trop* bonnes.

C'était le Taulier qui avait ouvert les hostilités :

— 'Core ces foutus hippies... Sont toujours dans le coin, font du camping sauvage, fument des joints avec leurs guitares autour du feu et viennent claquer leurs *bad trips* dans notre cour...

M'ame Jocelyne avait enfoncé le clou :

— C'est pas la première fois qu'on en voit un... ils sont pas méchants, hein, mais quand ils se paument, complètement stones, c'est jamais joli-joli.

Et évidemment, ce fut Jérôme qui porta le coup de grâce :

— J'les aime bien moi... sûr, c'est des petits branleurs... mais généreux... et leur beuh est mortelle.

La tablée avait ri à cette remarque, tant le vieux était crédible en fumeur invétéré. Nathalie avait croisé le regard d'Augustin qui lui confirma, sans surprise, qu'il ne croyait pas un mot de ce qui venait de se dire. Elle nota un scepticisme similaire dans les yeux de Maryam. Scepticisme qu'elle comprenait... et partageait.

La mélodie que leurs hôtes chantaient donnait une impression de naturel, les voix étaient harmonieuses et cohérentes entre elles. Pourtant, plusieurs fausses notes venaient troubler la musique.

Tout d'abord, l'individu ressemblait à *tout* sauf à un hippie. Il ne faisait aucun doute que pour un australopithèque comme le Taulier, le mot « hippie » désignait n'importe quel zigoto un peu dépeigné, mais l'homme-mystère évoquait plutôt un voyageur spatial ou un visiteur du futur.

Ensuite, il semblait difficile de croire qu'un groupe de campeurs eût planté sa tente dans les environs, étant donné la météo cataclysmique des derniers jours. Certes, Nathalie avait elle-même manqué d'être réduite à passer une nuit de bivouac dans la tempête. Sauf que, quand bien même des campeurs imprudents se seraient retrouvés piégés là, il était peu crédible qu'ils en eurent alors profité pour faire tourner un pétard au coin du feu en pleine averse. Surtout si, comme le prétendait le Taulier, ces campeurs étaient des habitués du coin et connaissaient donc l'auberge où ils auraient pu facilement venir s'abriter.

Enfin, le point qui clochait le plus était le comportement de l'individu : Nathalie avait déjà vu des gens en plein *bad trip*, et aucun ne s'était comporté comme lui. Derrière son expression de pure terreur et sa panique apparente, il semblait désespérément lucide sur sa situation. C'était bien cela qui était inquiétant. « Je veux rentrer chez moi », gémissait-il...

Non, les explications des aubergistes et de Jérôme semblaient avoir été soigneusement élaborées pour correspondre à la mésaventure que leur avait rapportée Maryam lorsqu'elle était venue les appeler à l'aide. Nathalie tenta bien timidement d'exposer quelques-unes de ses objections, mais de nouvelles explications tout aussi bien ficelées vinrent systématiquement les étouffer dans l'œuf. Augustin et Maryam ne semblaient pas pressés d'exprimer

leurs propres questionnements, aussi Nathalie décida de faire mine d'accepter, pour l'heure, la version de ses hôtes.

Éreintée et passablement éméchée, elle avait fini par regagner sa chambre sans avoir trouvé l'occasion de parler à Maryam de l'affaire des personnes disparues. Le sommeil s'était quasiment immédiatement emparé d'elle, et elle n'en avait été tirée que par les déambulations de Luka et Laura dans le couloir.

En poussant un grognement et en maudissant sa faiblesse face à l'appel des apéros bien arrosés, elle tendit le bras pour appuyer sur l'interrupteur de sa lampe de chevet. La pièce resta plongée dans l'obscurité : le courant n'avait toujours pas été rétabli.

Elle se leva de son lit une bonne fois pour toutes et commença à s'habiller. Il fallait qu'elle parle à Maryam. Quel que fût le niveau d'exactitude des hypothèses d'Augustin, il était maintenant clair pour elle que quelque chose de malsain se tramait dans cette auberge. Faute de pouvoir s'en échapper, elle avait bien l'intention de tirer cela au clair... ne serait-ce que pour savoir à quoi s'en tenir quant à sa propre sécurité.

En écartant les épais rideaux rouges qui masquaient la fenêtre, elle fut assaillie par l'éclat du jour qui raviva le mal de tête que le paracétamol avait à peine commencé à atténuer. Les précipitations ne faiblissaient toujours pas, même si une nouvelle accalmie avait temporairement interrompu les éclairs.

Pendant quelques minutes, elle resta plantée là à observer l'environnement. Si le couloir donnait sur la cour du corps de ferme, sa chambre offrait en revanche une vue sur la bordure de la propriété, délimitée au bout d'une centaine de mètres par la forêt où elle s'était perdue l'avant-veille. Sans se l'avouer totalement à elle-même, elle cherchait du regard

quelque chose qui aurait pu ressembler à un cimetière de fortune. . . « Une fosse commune », avait imaginé Augustin.

Rien, dans ce qu'elle voyait, ne semblait correspondre à cette description. L'herbe s'élevait à près d'un demi-mètre de hauteur, la végétation était dense et la terre ne donnait pas l'impression d'avoir été retournée. *Aucun camping de fumeurs de joint en vue non plus*, pensa-t-elle sarcastiquement. Même si, bien entendu, elle n'avait qu'une vue très partielle des environs.

Quelque chose, néanmoins, finit par attirer son attention. Un mouvement dans la forêt. Elle ouvrit la fenêtre pour mieux voir et un courant d'air frais vint caresser sa gueule de bois. Sous le doux bruit de la pluie qui clapotait sur le sol en contrebas, il était impossible de s'y tromper : c'était le murmure d'un moteur qu'elle entendait.

Elle vit alors un véhicule surgir d'entre les arbres. C'était un petit fourgon tout terrain, une sorte de jeep ou de 4x4, qui roulait en cahotant sur le chemin de randonnée qu'elle avait elle-même emprunté lorsqu'elle était tombée sur l'auberge. À son bord, elle aperçut un conducteur et une passagère.

Le véhicule disparut de l'autre côté de l'auberge. Nathalie se dépêcha d'achever de s'habiller. L'arrivée de ces voyageurs impliquait deux bonnes nouvelles : premièrement, si le Taulier, M'ame Jocelyne et Jérôme fomentaient un complot, ils allaient se retrouver en infériorité numérique, ce qui avait quelque chose de rassurant; deuxièmement, si la jeep avait réussi à atteindre l'auberge par les bois, cela voulait dire qu'elle pourrait également en repartir. Une potentielle porte de sortie venait de s'ouvrir pour Nathalie.

# Chapitre 12

Les deux nouveaux arrivants étaient la définition même d'un couple mal assorti. Le conducteur de la jeep avait la quarantaine mais ses traits tirés le vieillissaient substantiellement; c'était l'exact inverse en ce qui concernait la passagère, qui avait dix ans de plus mais en paraissait cinq de moins. L'homme avait le crâne dégarni et des yeux de chien battu; la femme avait le regard pétillant à moitié dissimulé par une chevelure rousse volumineuse qui lui tombait gracieusement sur les épaules. Lui se tenait courbé, les épaules en avant, les bras frêles dans une chemise trop petite; elle semblait flotter dans l'espace, rayonnante dans sa tenue de baba cool avec son ample veste à fleurs et son pantalon en chanvre.

Lorsque Nathalie avait rejoint la salle de restauration, ces deux curieux personnages s'y étaient déjà installés. Le Taulier était en train de prendre leurs commandes, avec son ton sec d'usage qui s'accordait fort bien avec l'air taciturne du conducteur de la jeep.

Après une courte hésitation, Nathalie décida d'y aller au culot et vint se pointer directement sous le nez des nouveaux venus.

- Bonjour! Vous permettez que je m'assoie à votre table?
- Euh...
- Mais bien sûr! Bonjour, mademoiselle!

La dame, avenante, lui tendit la main en se présentant :

— Babette Fleury, enchantée!

— Euh, moi c'est Nathalie.

Tout le monde était tellement secret et peu loquace dans cette auberge que l'exubérance de cette Babette la prit au dépourvu. Son compagnon se fondait beaucoup plus dans le paysage... Il prit un air pincé et ajouta d'une voix monocorde :

— Emmanuel.

Sans lui prêter la moindre attention et sans même que Nathalie n'eût besoin de la relancer, l'autre poursuivit :

— J'étais sur la route quand je suis tombée sur ce pont effondré. C'est terrible non? Je pensais que c'était l'unique voie d'accès mais fort heureusement, M. Travers – Emmanuel – est arrivé avec son 4x4 et m'a aimablement emmenée avec lui! On a contourné par les bois, ça secouait un peu mais nous voilà!

Le Taulier apporta deux cafés et Nathalie lui en commanda un troisième. Elle vit, du coin de l'œil, que cet Emmanuel se demandait s'il avait vraiment bien fait de prendre Babette avec lui.

Nathalie demanda, sur le ton de la conversation :

— Cette auberge était donc votre destination à tous les deux?

— Oh, mais bien sûr! Monsieur est électricien, il m'a dit qu'il devait se rendre ici pour s'occuper d'une grosse panne dans le secteur. D'ailleurs, jamais je n'aurais imaginé qu'on nous accueille avec un café bien chaud sans électricité! C'est dingue!

Emmanuel leva les yeux au ciel et grommela :

— C'est juste une gazinière...

— Une gazinière, comme c'est pittoresque!



Nathalie réprima un rire. Elle avait hâte de voir la tête que Maryam ferait en découvrant cette nouvelle arrivante. Si Augustin lui avait donné l'impression d'être un petit bourgeois, elle n'allait pas être déçue par le caractère joyeusement incongru de cette Babette.

Visiblement incapable de rester silencieuse plus de cinq secondes, celle-ci ajouta :

— Je m'étais attendue à trouver l'endroit exotique, mais ça dépasse mon imagination! Des infrastructures vétustes, plus d'électricité, un mobilier du siècle dernier... Une vraie aventure!

— Haha, oui c'est fou, hein?

Nathalie voyait le Taulier se renfrogner derrière son comptoir... enfin, se renfrogner *encore plus* que d'habitude. Elle ne pouvait pas contredire Babette sur le fait que son séjour à l'auberge tenait de l'aventure, à ceci près qu'elle-même n'en tirait pas franchement une joie intense...

Histoire d'offrir à l'homme l'occasion d'en placer une, Nathalie s'adressa à lui :

— Vous connaissez bien l'endroit?

— Mmh non, du tout. Normalement, c'est un collègue qui s'occupe de la zone. Il est en arrêt maladie, alors je remplace. J'ai eu du mal à trouver.

— Mais oui! reprit Babette en lui coupant presque la parole. C'est dingue c'que c'est reculé, ici! Même *Waze* ne connaît pas l'adresse!

— Vous vous rendez compte? renchérit Emmanuel en imitant la pétulance de Babette. Même *Waze*!

Celle-ci ne sembla pas percevoir la moquerie. Nathalie ne pouvait s'empêcher de sourire. Certes, contrairement à sa première impression, ce n'était pas un couple mal assorti, les deux ne se connaissant que depuis le jour même. Cependant, elle trouvait qu'ils formaient un duo comique des plus

réussis, et était presque tentée d'aller réveiller Maryam pour qu'elle profite du spectacle.

M'ame Jocelyne fit son entrée dans la salle par la porte de la cuisine. Elle fut immédiatement accueillie par un rayonnant « bonjour! » de la part de Babette, auquel elle répondit par un vague hochement de tête irrité. Jocelyne prit la place du Taulier derrière le comptoir, et celui-ci s'approcha de la tablée. Après avoir déposé un café devant Nathalie, il s'adressa à l'homme :

— Monsieur...

— Travers. Emmanuel Travers.

— V'nez avec moi? Vais vous montrer où qu'ça coince.

Emmanuel termina son café en une gorgée et suivit le Taulier vers la cour, apparemment pas fâché de fausser compagnie à Babette. Considérant le comportement peu engageant – voire carrément hostile – du Taulier, son ras-le-bol devait avoir atteint des sommets.

Lorsqu'il passa devant Babette, celle-ci lui adressa un grand sourire et un petit signe de la main. *Comment peut-elle être aussi inconsciente de l'animosité des autres à son égard?*

— Pas très causant, cet Emmanuel, mais charmant! Je lui ai raconté toute mon histoire dans la voiture, et il a écouté sagement sans dire un mot! C'est devenu si rare, les gens qui savent écouter...

— Comme vous dites... et votre histoire, c'est...

— Oh! Suis-je bête! Je cause, je cause, et j'vous ai même pas raconté...

Elle fit une petite pause pour ménager ses effets, ce qui amusa un peu plus Nathalie tant elle sentait que toute pause dans la conversation lui demandait un effort considérable. Babette se pencha en avant avec un faux air de conspiratrice sur le visage.

— Je suis journaliste.

Le cœur de Nathalie fit un bond dans sa poitrine. Elle avait d'abord pris son interlocutrice pour une gentille baba cool un peu allumée. Par contre, si c'était une journaliste, sa présence pourrait devenir un précieux atout pour percer les mystères de l'auberge...

— Journaliste, hein? Vous enquêtez sur la région? Des choses intéressantes?

— Eh bien oui! Vous n'imaginez pas!

— Enquête criminelle? Faits divers?

— De quoi? Oh non, non, rien de tout ça! Haha, vous n'y êtes pas du tout! Je bosse comme journaliste culturelle chez *On the Rocks!*

— Oh.

L'excitation de Nathalie était retombée comme un soufflet. *On the Rocks* était un magazine musical axé sur les musiques rock, folk et pop. Babette n'était donc pas une journaliste d'investigation... Pour ce qui était de percer les mystères de l'auberge, c'était râpé.

— Qu'est-ce qu'une journaliste *culturelle* vient faire dans ce trou? Je ne sais pas si vous avez remarqué, mais c'est pas vraiment l'ambiance *Wembley Stadium*, ici...

Babette éclata de rire en rejetant son épaisse crinière rousse en arrière.

— Effectivement, on ne peut pas dire que je sois une habituée des guinguettes au fin fond de la Province.

*Argh, encore une péteuse pour qui la France se divise entre Paris et non-Paris...*

— En fait, je suis à la recherche de... Jimmie Leaf.

Le petit temps qu'elle avait marqué avant de prononcer ce nom indiqua à Nathalie qu'il aurait sans doute dû lui évoquer quelque chose. Elle fouilla autant que possible dans sa mémoire mais rien ne vint. Son indifférence dut être perceptible, car Babette s'écria avec consternation :

— Ne me dites pas que vous n’avez jamais entendu parler de Jimmie Leaf?

— J’ai bien peur que non. . .

— Jimmie Leaf, voyons!

Elle semblait croire que répéter le nom en boucle allait, comme une formule magique, provoquer une soudaine illumination dans la tête de Nathalie.

— Un guitariste fabuleux! Chanteur de talent avec ça! Une des plus grandes rockstars américaines des années soixante-dix!

— Je ne vois pas.

— Sans blague? L’un des trois grands Jim!

— Les trois quoi?

— Les. Trois. Grands. Jim! Jimi Hendrix, Jimmy Page et Jimmie Leaf, voyons! Oh ma pauvre, je sais bien que vous êtes sans doute trop jeune pour avoir connu leurs heures de gloire, mais tout de même!

Nathalie hocha la tête en souriant. À part Hendrix, aucun nom ne lui parlait, mais elle n’osait pas assumer son inculture face à une dame qui considérait apparemment toute lacune dans ce domaine comme une insulte à sa profession.

— Vous pensez sérieusement trouver une star du rock ici? Vous avez vu la tronche des lieux?

— Eh bien justement : Jimmie Leaf s’est retiré de la scène depuis plus de vingt ans, et il a pour ainsi dire disparu des radars. Personne ne l’a vu depuis des années, et personne ne sait vraiment où il se cache. Une rumeur court qu’il serait allé s’installer au fin fond de la campagne française, dans un corps de ferme au milieu de nulle part.

— Sérieusement? Vous y croyez, vous?

— Vous seriez surprise des lubies que peuvent avoir des artistes comme lui, riches comme Crésus et idéalistes. La rumeur *est* crédible. Jimmie a vécu une longue passion avec

une Française, c'est bien connu. Il a passé beaucoup de temps en France, déjà lorsqu'il était au sommet de sa carrière. Ce ne serait pas étonnant qu'il choisisse d'aller s'y retirer, loin des feux des projecteurs.

— Loin des journalistes, aussi ?

Babette gardait son sourire et son air satisfait, toujours aussi peu sensible aux sarcasmes.

— J'ai fait mes recherches, et j'ai identifié un réseau d'établissements ruraux qui pourraient correspondre. Reculés, très peu identifiés ni cartographiés... Et surtout, financés et possédés par un mystérieux propriétaire américain.

Nathalie était perplexe. De toutes les histoires rocambolesques qu'elle avait entendues ces derniers jours, celle-ci était à coup sûr la plus invraisemblable. Pourtant, la compétition était rude...

— J'ai déjà visité deux de ces établissements sans succès, mais je ne désespère pas. Dans ces deux endroits, j'ai eu la sensation assez nette qu'on me cachait des choses, les gens étaient si... distants.

Que des personnes aspirant à la tranquillité en milieu rural se montrent froids avec quelqu'un comme Babette, Nathalie était tout à fait disposée à le croire. En même temps, cette description collait aussi parfaitement à ce dont elle avait elle-même fait l'expérience dans cette auberge-là...

— Bref, même en considérant ces expéditions comme des échecs, je sens que je suis sur une bonne piste et...

Soudain, ses yeux s'illuminèrent. Elle se leva d'un bond, son tabouret valsa derrière elle et rebondit avec fracas sur le sol en carrelage. En sautillant comme une adolescente, elle s'écria :

— Le voilà! Jimmie! Jimmie Leaf! Oh mon Dieu, mais c'est bien lui!

Nathalie se retourna. Au bas des escaliers se tenait Jérôme, stupéfait. Il s'était arrêté net et, avec résignation, marmonna :

— *Aw fuck...*

## Chapitre 13

Le vieil homme parut hésiter à s'enfuir en courant. Nathalie aurait payé cher pour voir cela, elle qui n'avait jamais vu Jérôme accomplir la moindre action avec une célérité supérieure à celle d'un escargot en fin de vie. Babette, elle, se dirigeait vers lui à toute vitesse, à tel point qu'on aurait pu jurer qu'elle s'apprêtait à lui sauter dans les bras. *Vaut mieux pas, ce serait un coup à le casser en deux...*

Ainsi, le vieux bonhomme rachitique qui occupait ses journées comme pilier de comptoir en se faisant appeler « Jérôme » était une star du rock ! Pour une surprise, c'en était une de taille. Voilà qui expliquait l'accent anglais parfait...

*Quand je pense au cinoche qu'il m'a joué quand je l'ai soupçonné d'être ricain... il cachait bien son jeu, le petit saligaud.*

Babette était aux anges. Il était évident que sa quête du grand Jimmie Leaf dépassait le simple cadre professionnel : cela crevait les yeux qu'elle était une fan, une pure et dure. Nathalie l'observait avec amusement harceler Jérôme – ou Jimmie, donc – de questions et se faire violence pour ne pas l'embrasser.

— Je le savais ! Je le savais que j'étais au bon endroit ! Oh si vous saviez ce que j'ai pu écouter vos albums ! *New Dawn ! A Leaf on the Ground*, votre meilleur ! Je vous ai vu en concert en quatre-vingt-cinq à Wembley, sur la tournée *Black Flag* ! J'étais

qu'une gamine, mais ça a changé ma vie! C'est là que j'ai su que je voulais faire ce métier! Et puis, et puis...

— D'accord, d'accord... *Calm the fuck down*. Écoutez, soyez mignonne, allez me chercher un whisky, et on va s'asseoir ensemble pour parler, okay?

— Hiiiiii! D'accord!

En sautillant à nouveau, Babette se dirigea vers le comptoir. Nathalie pouffa de rire en observant la cinquantenaire jouer la partition de la parfaite groupie. Jérôme-Jimmie vint s'affaler sur le tabouret à côté de Nathalie.

— « Jamais de whisky le matin », c'est pas ce que t'avais dit?

— Cas de force majeure. De toute façon, là, c'est ça ou de l'arsenic.

— Alors comme ça, monsieur est une vedette? En provenance directe des États-Unis en plus! Tu détestes vraiment tes compatriotes ou c'était juste une couverture, ton délire de l'autre soir?

— À ton avis, si je fais mon trou dans ce coin, c'est pour quelle raison? Non, non... Les Amériques, c'est chouette pour se faire de l'oseille. On peut parfois y laisser ses os, à la rigueur. Mais pour ce qui est de vivre, et de vivre bien, hein, y'a que la France!

La tirade flingueuse rappela quelque chose à Nathalie, mais elle ne put mettre le doigt dessus. Babette avait accouru avec le verre de Jérôme à la main.

— Vooilàà! Alors, alors, dites-moi tout! Qu'est-ce que Jimmie Leaf est venu faire dans un endroit comme celui-là?

— Devinez.

— Pour vous mettre au vert? L'appel de la nature? L'envie de fuir les projecteurs? Les paillettes? Le showbiz?

— Les journalistes... les groupies...



La seule façon dont Jérôme aurait pu exprimer plus clairement son sentiment aurait été de coller une mandale à Babette. Pourtant, celle-ci éclata d'un rire ingénu comme s'il lui avait raconté une bonne blague.

— Non mais sérieusement? Oh là là, quand je vais raconter ça aux collègues... le scoop de l'année, je suis presque sûre de faire la couverture!

— Oh... oh... doucement, ma petite... l'idée était de me *retirer* de la vie publique. Si c'est pour retrouver ma bobine sur les kiosques à journaux, c'est pas la peine. Personne veut voir débarquer deux mille fans en pèlerinage par ici...

— Jimmie, voyons! Ne soyez pas bougon! On ne donnera pas le nom de l'endroit ou les données GPS dans l'article!

— Et pas de photo!

— Pas de photo de vous?

— Mais non! Pas de photo *d'ici*! Je. Ne. Veux. Pas. Être. Retrouvé!

Il était presque amusant de voir Jérôme s'agacer, son débit de parole en devenait presque... normal. Néanmoins, Nathalie ressentait un peu de peine pour lui, même si la situation avait un côté vaudevillesque des plus divertissants.

— Une photo de vous alors? Devant un mur neutre? Ou dans la forêt?

— Grrmphhff... mouais, pourquoi pas.

— Et une interview.

— Une interview?!

— Une *petite* interview.

— Oh...

— Trois quatre questions.

— Mmh...

— Peut-être cinq.

— Pfff...

— Pas plus de six, en tout cas.

Jérôme ferma les yeux et se posa le front sur le poing. La scène ressemblait à une réinterprétation moderne du Penseur de Rodin. Enfin, plutôt à une variation qu'on aurait pu appeler « Le Dépité ». Au bout d'un moment, il céda :

— Très bien. Va pour une interview.

— Hiiii, super ! Merci merci merci !

— Je vais avoir besoin d'un deuxième whisky.

Babette se tourna vers Nathalie et lui demanda :

— Ça vous ennuerait d'aller le lui chercher ? Si je dois poser des questions à M. Leaf, j'aimerais autant que notre discussion soit confidentielle... le scoop, l'article, tout ça, je voudrais éviter des fuites, vous comprenez ?

— Pas de problème. Je vous laisse bavarder... votre exclu sera bien gardée.

En rigolant, Nathalie quitta la table et se rendit au comptoir. Elle avait bien l'intention, elle aussi, de poser quelques questions à Jérôme un peu plus tard, dans un cadre moins strict que celui de l'interview...

Babette avait prétendu que l'auberge était financée et possédée par un investisseur américain dont tout portait à croire qu'il s'agissait de Jérôme. Était-il possible qu'il fût le véritable propriétaire ? Dans ce cas, était-il le « cerveau » de l'opération ? Celui derrière les mystères, les disparitions, le moulin rayonnant et l'individu en fuite ? Il était difficile de le croire. Le vieil homme ne donnait pas l'impression d'être capable d'aligner deux pensées qui ne concernent pas avant tout la boisson. Alors pour se le représenter en compteur en chef, il fallait une sacrée imagination.

En même temps, Nathalie devait bien avouer qu'il avait fichtrement bien caché son jeu jusqu'à maintenant... son français était impeccable jusqu'au plus obscur des argots ; il ressemblait à tout sauf à une diva ; enfin, s'il était richissime,

ce n'était pas son accoutrement de clodo qui risquait de le trahir.

Après avoir commandé un whisky à M<sup>me</sup> Jocelyne, elle le lui apporta et se dirigea vers la cage d'escalier. Les révélations s'accumulant, il était grand temps qu'elle parle à Maryam, quitte à la réveiller.

En chemin, elle tomba sur Augustin, qui descendait sans doute prendre son petit déjeuner.

— Tiens, vous voilà, vous. Toujours vivant? Personne n'est venu vous capturer pendant la nuit?

— Haha. Très drôle. Foutez-vous de moi, traitez-moi de parano, mais je pense toujours qu'on n'est pas en sécurité ici. Qu'on soit venu nous secourir hier soir ne prouve rien.

— Ça va, je vous charrie. D'ailleurs, je suis d'accord avec vous, et je ne crois pas que la *totalité* de votre théorie soit stupide.

— Merci, répondit-il sarcastiquement.

— Un nouvel élément à ajouter à votre investigation : Jérôme, le vieil ivrogne... Figurez-vous que c'est une ancienne rockstar du nom de Jimmie Leaf. Vous voyez la nana à l'air niais, à sa table? Elle bosse pour un magazine de musique et elle le cherchait. Apparemment, il serait possible que ce soit lui, le proprio de l'auberge. Le genre de type richissime qui peut se payer une ferme complète pour s'y retirer... avec les majordomes qui vont avec. Genre le Taulier.

Augustin observa Babette, interloqué. Il lui fallut quelques secondes pour assimiler l'information qui était à la fois inattendue, cocasse et un peu hors-sujet.

— D'accord? Et qu'est-ce que ça change?

— Deux choses : le motif et les moyens. Pour ce qui est du motif, Jérôme – ou Jimmie – a l'air de tenir à son anonymat et à ce que personne ne le retrouve. Ça expliquerait tout le secret qui entoure cette auberge, l'absence sur les cartes...

Quant aux moyens, Jérôme a peut-être utilisé sa fortune pour soudoyer les bonnes personnes, histoire qu'on ne vienne pas poser de questions indiscrètes dans cette forêt.

— Admettons. Qu'en est-il des personnes disparues ?

— Il les a peut-être aussi arrosées pour qu'elles ne compromettent pas le secret de l'auberge. Un gros paquet de fric avec la promesse, en échange, qu'elles disparaissent sans laisser de trace. Façon protection de témoin.

Augustin haussa les sourcils.

— Ça me semble tiré par les cheveux... il aurait juste pu leur filer des biftons pour qu'elles la bouclent. Inutile de leur demander de « disparaître ». Par contre, je suis d'accord sur les moyens... il aurait les moyens de faire *disparaître* des gens. En embauchant un tueur à gage, par exemple.

Ce fut au tour de Nathalie de hausser les sourcils.

— Toujours les grands mots... je ne vois pas une ancienne rockstar, qui a probablement participé au délire *flower power*, Woodstock et compagnie, se transformer en meurtrier de masse.

— Pourquoi pas ? Vous avez déjà entendu parler de Charles Manson ? Il était le chef d'une communauté hippie, le gugus. Ça ne l'a pas empêché de commanditer l'assassinat de cinq personnes. Et puis reste ce type en fuite que vous avez croisé hier soir. Il vous a donné l'impression d'un bonhomme qui venait de recevoir un gros paquet de pognon pour quitter les lieux sans faire d'histoire ? Ou plutôt d'une victime d'un tortionnaire sadique ?

Nathalie croisa les bras en se pinçant ses lèvres. *Il marque un point, là...*

— Très bien, j'admets que mon explication ne tient pas la route jusqu'au bout... Enfin admettez, vous aussi, que vous avez tendance à noircir le tableau. Encore une fois, à part de vagues impressions de malaise, ni vous ni moi n'avons reçu

la moindre menace ni la moindre raison de penser qu'on en voudrait à nos vies.

— Certes, mais personnellement, j'aimerais éviter d'attendre que ça se produise pour réagir. . .

Comme si elle avait entendu cette dernière remarque et qu'elle tenait à lui rendre justice, M'ame Jocelyne choisit ce moment pour surgir de la cuisine.

— MONSIEUR AUGUSTIN!

Elle avait vociféré ce nom et fulminait, les yeux exorbités et les nasaux palpitants. Babette et Jérôme avaient cessé de discuter et observaient la scène, tendus. Jocelyne traversa la pièce d'un pas décidé. Elle avait un morceau de papier détrempé à la main, et elle le colla sous le nez d'Augustin qui eut un mouvement de recul.

— Alors comme ça on veut raser la forêt pour y construire une saloperie de centre commercial, c'est ça? Il a intérêt à s'expliquer ou j'le déglingue, moi!

Le regard de Nathalie passa alternativement de la matrone à Augustin, qui était devenu blême. Il ne protestait pas. Son mutisme sonnait comme un aveu. Nathalie se prit le visage dans la main et murmura :

— Oh, Augustin, c'est pas vrai. . .



## Chapitre 14

De toute évidence, Augustin ne s'était pas trompé : il y avait de fortes chances pour qu'il finisse assassiné. Heureusement pour lui, M'ame Jocelyne n'était pas armée. Ceci dit, le tuer à mains nues était une option qu'elle ne semblait pas prête à exclure dans l'immédiat.

Toute la pièce était tournée vers Augustin, attendant avec appréhension qu'un mot d'apaisement de sa part désamorce la situation. Lui n'aurait pu paraître plus mal à l'aise. Il déglutit avec difficulté.

— Il n'est pas encore question de construire... ce n'est encore qu'un projet... il n'y a pas de quoi...

Pour ce qui était d'obtenir des informations compréhensibles de sa part, c'était peine perdue. Rendue prudente par la rage de M'ame Jocelyne, Nathalie lui demanda timidement :

— C'est quoi, ce papier ?

— Une saleté de papelard qui signe notre arrêt de mort ! « Projet de valorisation territoriale », qu'ça s'appelle ! J'l'ai trouvé dans le fond de la machine après avoir lavé son froc, à celui-là !

Elle lança le papier à Nathalie qui l'attrapa au vol. Elle avait presque oublié que M'ame Jocelyne avait aimablement offert de laver et sécher leurs affaires après la mésaventure du

pont. Le papier était plastifié, ce qui avait limité les dégâts de la machine à laver. Sur l'entête, on y lisait « Pro Lander », le nom d'une grande entreprise de BTP.

— J'comprends pas Augustin, je croyais que vous bossiez pour le département. . .

— Eh bien, oui. . . enfin, en quelque sorte. En fait, je suis mandaté sur le département comme agent de conseil par Pro Lander dans le cadre d'un éventuel partenariat public-privé de revalorisa. . .

*CLAC!*

Le coup était parti sans prévenir. M'ame Jocelyne avait envoyé une mandale monumentale au jeune homme qui en tomba lourdement sur les fesses. *Ah ça, y'a un certain langage, ça a tendance à agacer. . .*

— Mais ça va pas la tête?!

— J'vais lui revaloriser la caboche, on va voir si ça lui passe l'envie de donner des conseils! Vendu! Traître! Crapule! Raclure!

M'ame Jocelyne s'avança comme si elle comptait achever Augustin à coup de pompes. Nathalie s'interposa.

— Du calme! Du calme! Je vous en prie!

Augustin se releva. Il avait la joue rouge et un mélange de colère et de peur sur le visage. Malgré le danger apparent, il ne désarma pas.

— Vous êtes tous dingues, dans cette auberge! Ce serait faire œuvre de bienfaisance que de la raser!

— SALOPARD!

Nathalie dut redoubler d'efforts pour contrer le nouvel assaut de Jocelyne. Elle se retourna avec fureur vers le jeune idiot qu'elle hésitait de plus en plus à protéger.

— Bouclez-la, espèce d'abruti! Vous croyez que vous êtes en position de faire de la provoc?

Puis elle se retourna vers M'ame Jocelyne :



— Quant à vous, calmez-vous, je vous en prie. Ça ne vous avancera à rien de lui casser la gueule, même si je conçois que ça puisse vous soulager momentanément. De toute façon, ce n'est qu'un projet. Soyons réalistes, ils ne vont certainement pas raser une forêt avec une auberge à l'intérieur!

— Ah! s'exclama Augustin. Encore faudrait-il que cette auberge ait la moindre existence légale! Y'a rien sur les cartes, officiellement les bulldozers n'auront que de la terre à retourner! Pour sauver votre petite organisation criminelle, il va falloir la dévoiler au grand jour! Chiche?

Tout le monde se figea et un silence de mort s'abattit sur la pièce. Cette fois, Augustin avait lâché une bombe. *Foutu pour foutu, après tout...*

M'ame Jocelyne se redressa lentement. Ses yeux lançaient toujours des éclairs mais elle avait l'air de s'être provisoirement calmée. Elle fit quelques pas en arrière. Au moment où Nathalie allait baisser la garde, Jocelyne attrapa soudain un tabouret et le leva haut au-dessus de sa tête en se jetant sur Augustin.

Ce fut à cet instant précis que deux petites voix s'écrièrent :

— *Dites donc on n's'entend plus! Qu'est-ce que c'est qu'ce raffut?*

Luka et Laura avaient investi la pièce et s'étaient arrêtés au bas des escaliers. La matrone resta figée dans son mouvement, un lourd tabouret de bois brandi à bout de bras.

— *Que s'passe-t-il maintenant? C'est le déménagement?*

M'ame Jocelyne reposa le tabouret sur le sol. L'arrivée des enfants avait sauvé Augustin. Celui-ci en profita pour s'éclipser par la cage d'escalier. Jocelyne fit une moue écœurée et retourna derrière son comptoir, suivie par les enfants qui gambadaient. Babette et Jérôme, qui n'avaient pipé mot en suivant la scène, s'en retournèrent à leur

interview. Après quelques hésitations, Nathalie se jeta à la poursuite d'Augustin. Elle le rattrapa sur le palier du premier étage. Au même moment, Maryam, qui descendait, vint à leur rencontre.

— Hé! C'est quoi ce bazar? On vous entend jusqu'au deuxième!

— Figure-toi que Monsieur Augustin ici présent ne nous a pas tout dit. Apparemment, il bosse pour une entreprise de BTP qui a dans l'idée de faire pousser un centre commercial à la place de l'auberge.

— Oh?

— Du coup, je commence à me demander si ses griefs contre l'auberge ne sont pas *un peu* biaisés par ses intérêts professionnels...

Augustin vociféra, scandalisé.

— Bien sûr! Comme j'ai très envie de raser l'auberge, j'ai organisé la disparition de dix personnes! Tout à fait!

— Quelles disparitions? s'enquit Maryam.

*Mince, c'est vrai qu'elle n'est au courant de rien.*

— *Prétendues* disparitions, fit Nathalie. En fait, c'est vous, Augustin, qui m'avez parlé de ça. Qu'est-ce qui me dit que vous ne m'avez pas raconté des mythos pour que je prenne parti pour vous? Si ça se trouve, personne n'a jamais disparu. Vous cherchez juste à accabler cet établissement pour mieux le faire détruire. Ce ne serait pas votre premier mensonge.

— Oh, non mais franchement... croyez ce que vous voulez. Quand vous aurez rejoint le type masqué qui vous est tombé dessus hier, vous serez contentes!

— Arrêtez de parler de ça, *vous n'étiez même pas là!* Vous ne l'avez pas vu, ce type, ne faites pas comme si vous saviez de quoi vous parlez!

— Alors quoi? Vous adhérez à la version officielle? C'était juste un randonneur en *bad trip*, c'est ça? Et c'est

moi qui suis biaisé? Vous *voulez* que cette auberge ne soit pas un piège parce que vous avez besoin que votre monde soit gentiment séparé entre les méchants et les gentils. Vous voyez d'un côté un jeune cadre qui veut – quelle horreur! – raser une forêt dont tout le monde se fout, pour créer des dizaines d'emplois, au passage; de l'autre, une vieille rockstar *has-been* qui s'est payé une auberge et avec qui vous picolez joyeusement. C'est facile de comprendre le choix que vous avez fait.

— Quelle rockstar? demanda Maryam avec de grands yeux, l'air de plus en plus perdue.

— La rockstar, c'est Jérôme, fit Nathalie avec impatience. Enfin Jimmie. Enfin, j't'expliquerai... Augustin!

Il avait déjà filé vers la porte de sa chambre.

— Qu'est-ce que vous allez faire?

— Me tirer d'ici dès que possible! siffla-t-il. À la nage, s'il le faut!

La porte de sa chambre claqua et Maryam et Nathalie restèrent seules dans le couloir. Le calme était revenu à tous les étages. Quelques secondes passèrent pendant lesquelles Nathalie gambergea sur ce dont Augustin l'avait accusée. Oui, il y avait du vrai dans ce qu'il avait dit. Nathalie ne pouvait se résoudre à imaginer le pire parce qu'elle ne *voulait* pas imaginer le pire. Jérôme lui avait toujours été relativement sympathique, même avant qu'elle ne fût au courant de son identité secrète. Quant au Taulier et à M'ame Jocelyne, même s'ils avaient un côté rustre assez prononcé, elle n'arrivait pas à les imaginer en tortionnaires.

Augustin, en revanche, lui apparaissait maintenant comme un petit trou-du-cul aux dents longues. Ce qui ne signifiait pas pour autant qu'il se trompât ou affabulât au sujet de l'auberge, elle devait bien le reconnaître...

Ce fut la voix de Maryam qui la tira de ses réflexions :

— Euh... des disparitions? Jérôme rockstar? Tu penses que tu pourrais prendre deux minutes pour m'expliquer tout ça?

Nathalie soupira et invita Maryam dans sa chambre. Là, elle lui fit le récit des événements depuis les confidences d'Augustin dans la cave jusqu'à cette confrontation avec M'ame Jocelyne. Le nombre élevé de révélations demanda un certain temps pour être assimilé. Après plusieurs minutes de réflexion silencieuse, Maryam finit par demander :

— Tu en penses quoi, de tout ce sac de nœuds?

— Je ne sais pas quoi en penser, justement. J'aimerais beaucoup avoir une discussion sérieuse avec Jérôme. Le problème, c'est qu'au train où va son interview avec Babette, il va finir rond comme un cochon avant le déjeuner.

— Oui, et puis ça reste compliqué de lui demander de but en blanc : « pardon Jérôme, mais est-ce qu'entre deux concerts de rock, vous avez zigouillé des voyageurs égarés dans la région? »

— Pas faux. Honnêtement, une partie de moi a bien envie de faire comme Augustin, de foutre le camp d'ici et d'oublier tout ça. Emmanuel, le type de l'électricité, est venu en 4x4, je pense profiter du voyage lorsqu'il s'en ira.

— Tout de même, s'il y a *effectivement* eu des disparitions inexpliquées et si les gens de l'auberge sont responsables, il faudrait faire quelque chose...

— Oui. En plus, quand bien même ces histoires de disparition seraient du flan, il reste...

Nathalie ne termina pas sa phrase. Maryam et elle pensaient à la même chose : au visage terrifié de l'homme en fuite et à ses gémissements.

« Je veux rentrer chez moi, pitié! »

Ce souvenir n'était pas près de s'atténuer... De fait, Nathalie ne pouvait pas simplement détourner les yeux. Elle

se dit qu'elle devait en avoir le cœur net. En prenant une grande inspiration, elle se leva. Elle regarda Maryam et dit d'un ton décidé :

— Je crois qu'il est grand temps qu'on aille voir ce qui se cache dans ce moulin.



# Chapitre 15

Approcher du moulin sans éveiller de soupçons s'avéra plus difficile qu'il n'y aurait paru au premier abord. Il faisait toujours un temps de chien, et Jocelyne montait la garde dans le hall avec une humeur à l'avenant. Lorsqu'elles avaient tenté une sortie, Maryam et Nathalie avaient été interrogées avec suspicion par la matrone et avaient prétendu vouloir simplement prendre l'air. Après quelques minutes sous la pluie à sentir son regard peser sur leurs épaules à travers les fenêtres crasseuses du bar, elles étaient rentrées, comme si de rien n'était.

À midi, prenant leur déjeuner ensemble, elles décidèrent qu'il valait mieux attendre le bon moment pour tenter de s'introduire dans le mystérieux bâtiment. L'ambiance s'était passablement dégradée dans l'auberge depuis l'altercation entre M<sup>me</sup> Jocelyne et Augustin, aussi leur semblait-il préférable de ne pas attirer l'attention. Et, surtout, de ne pas s'attirer les foudres de Jocelyne dont elles avaient pu constater qu'elles n'avaient rien à envier à celles, littérales, de l'orage.

Emmanuel, l'électricien taciturne, avait passé la matinée à faire le tour de la propriété, guidé par le Taulier. Il avait rapidement réussi à rétablir le courant, mais à chaque fois qu'il repassait devant elle, Nathalie remarquait qu'il semblait un peu plus dépité. De toute évidence, la qualité de

l'installation électrique de l'auberge était à l'image du reste des infrastructures locales. On appelait cet endroit *L'Auberge du Moulin Électrique*. On aurait dû ajouter : *Pas Aux Normes*.

Lorsqu'arriva l'après-midi, Jérôme était parvenu à s'éclipser pour échapper à Babette et resta terré dans sa chambre. La journaliste, jugeant sans doute que la courte interview qu'elle avait réussi bon gré mal gré à arracher dans la matinée n'était qu'un début prometteur, réserva une chambre auprès de Jocelyne et fila défaire la petite valise qu'elle avait emportée « au cas où ».

Sur les coups de quinze heures, tout était calme dans l'établissement. Après le café du repas de midi qui avait trainé en longueur, même M'ame Jocelyne avait fini par rejoindre ses quartiers, jugeant sans doute que Maryam et Nathalie, les seules « clientes », n'avaient pas l'intention de consommer avant l'heure de l'apéro. Il était temps de passer à l'action.

— Tu veux vraiment faire ça ? demanda anxieusement Maryam.

— Écoute... je veux bien reconnaître qu'Augustin est un sale con et qu'il a clairement une dent contre cette auberge ; je suis prête à imaginer qu'il ait pu inventer cette histoire de disparitions pour attiser mes soupçons ; par contre, je ne peux pas faire comme si nous n'avions pas croisé ce type hier soir. Tant qu'on n'aura pas élucidé ce mystère, je ne dormirai pas sur mes deux oreilles.

— Je comprends.

— On l'a croisé devant le moulin, je pense que c'est de là qu'il arrivait. De toute façon, il y a quelque chose de bizarre avec ce moulin, on l'a remarqué dès notre rencontre dans le couloir avant-hier, tu te souviens ?

— Oui. Pour tout te dire, j'ai un peu peur de ce que nous risquons d'y trouver.



— Moi aussi. C'est bien pour ça qu'il faut qu'on sache.

La décision était prise. À pas feutrés, les deux amies quittèrent le bar en manipulant la porte d'entrée avec précaution. Le grincement se prolongea longtemps mais son volume en fut réduit au minimum. Aucun mouvement dans le hall ne vint troubler leur escapade : on ne les avait pas entendues.

Elles traversèrent rapidement la cour, toujours arrosée par une pluie fine. Le sol en terre battue était devenu une véritable flaque de boue de la taille d'un terrain de basket. Devant elles, le moulin cisailait le ciel blanc de ses quatre ailes qui tournaient en produisant un crissement continu. Elles vinrent s'abriter sous l'auvent qui protégeait la porte d'entrée du bâtiment.

Après avoir jeté un coup d'œil aux alentours pour s'assurer que personne ne les avait repérées, Nathalie posa la main sur la poignée. À sa grande surprise, la porte tourna immédiatement sur ses gonds : elle n'était pas verrouillée et n'avait même pas été claquée. Maryam et elles échangèrent un regard : cela allait-il être si facile ?

Nathalie poussa la porte et l'ouvrit en grand. La lumière du jour pénétra dans la pièce borgne et leur permit d'en distinguer l'intérieur. Le rez-de-chaussée ne comportait aucun mécanisme et Nathalie en conclut que le système d'engrenages, de meules et de presses se situait à l'étage. Le bâtiment était de taille imposante, les fondations devaient dépasser les dix mètres de diamètre. Un véritable capharnaüm s'entassait là : des étagères remplies d'appareils désuets dont Nathalie ne put identifier qu'une petite partie – de vieux postes à transistor, notamment. Des câbles pendaient le long des murs, et un double-escalier au fond de la pièce permettait de descendre au sous-sol et de monter à l'étage.

Les bruits de la rotation des ailes et des engrenages faisaient un vrombissement profond. Nathalie aurait juré entendre également le bruit d'appareils électriques sous tension, en fond, comme assourdis. *Le Moulin Électrique...*

Maryam et elles s'avancèrent avec prudence dans l'édifice. Elles avaient la sensation de profaner un ancien sanctuaire, tant l'endroit donnait l'impression d'être resté inviolé pendant des années. Pourtant, il était clair que le moulin était encore actif et bel et bien utilisé... mais dans quel but ? Nathalie avait la ferme intention de le découvrir.

En silence, les deux femmes parcoururent le rez-de-chaussée, balayant du regard les étagères, les armoires poussiéreuses... et prenant soin de ne pas trébucher sur les câbles qui traversaient parfois le sol. Nathalie, toujours appuyée sur sa canne, voulait éviter d'esquinter sa cheville qui avait à peine commencé à désenfler.

La lumière bleutée qui était visible de l'extérieur et qui scintillait lors des impacts de foudre semblait provenir de l'étage : le haut du colimaçon en était faiblement éclairé. Nathalie lança un regard à Maryam. Celle-ci ne semblait pas rassurée le moins du monde mais se dirigea à contre-cœur vers l'escalier.

À ce moment, des voix étouffées leur parvinrent. Alarmée, Nathalie chercha du regard un endroit où se cacher. Elle sautilla vers une armoire en faisant de grands signes à Maryam. Cette dernière hésita un instant, regarda la porte d'entrée où deux silhouettes apparaissaient déjà, et se décida à filer à l'étage d'un pas aussi léger que possible.

Nathalie tenta d'ouvrir l'armoire mais elle était verrouillée. Elle reconnut les voix du Taulier et d'Emmanuel.

— ... comprends que vous ne soyez pas très fier de votre bricolage, mais je vous assure que je ne vous jugerai

pas. Je voudrais simplement avoir une vue d'ensemble de l'installation électrique, pour me rendre compte.

— Pas nécessaire, vraiment. Z'embêtez pas avec ça.

— Ça m'embête pas du tout. Écoutez, je vois bien que ce moulin a été raccordé de manière hasardeuse au réseau, et si vous voulez éviter de futures pannes, il faudrait vraiment. . .

Les deux hommes étaient entrés dans le hall, et Nathalie était à découvert, sans la moindre possibilité de se cacher. *Bon, bah c'est mort, autant y aller carrément. . .*

— Eh, salut les gars!

Ils sursautèrent d'un même mouvement et s'arrêtèrent net. Emmanuel afficha juste un air surpris. Le Taulier, en revanche, fit une grimace qui donnait l'impression qu'il s'appêtait à joindre son physique de boxeur à la pratique.

— Euh, bonjour, fit Emmanuel avec une petite voix.

— Qu'est-ce 'foutez là? demanda abruptement le Taulier.

— Je me baladais, et j'ai vu que la porte était ouverte. Je suis désolée, je sais que la curiosité est un vilain défaut. . . enfin, je n'avais jamais visité un moulin de ma vie et c'était trop tentant. . .

— V'vous baladiez, hein?

Les clapotis de la pluie dans la boue, à l'extérieur, étaient clairement audibles malgré le bruit du moulin. Les gouttes tombaient sur le sol comme des poignards sur son mensonge. Nathalie voyait bien que le Taulier n'en croyait pas un mot. *Ouais, bah avec tes salades sur les hippies qui s'égarerent ici, ça fait un partout sur les histoires à dormir debout, mon pote.*

— Je voulais prendre l'air. La tête en vrac. On a bien bu hier, haha!

— Haha.

— Voilà voilà. Sinon, vous? Quoi de neuf? Ça se répare, cette électricité?

Heureux de pouvoir s'exprimer sur un sujet qu'il maîtrisait, Emmanuel répondit :

— Oh oui, l'installation est vétuste, mais en fait, c'était simplement le compteur qui avait grillé. Je l'ai *by-passé* et tout fonctionne à nouveau, mais bien sûr il va falloir le faire remplacer rapidement. Je voulais moi aussi jeter un œil à ce moulin, même si je sens que ça gêne Monsieur Taulier. Le raccordement fait un peu peur à voir !

Emmanuel eut un petit rire que Nathalie imita en forçant le trait. Le Taulier la fixait toujours de son regard de braise. Sentant qu'elle pouvait difficilement justifier sa présence plus longtemps, elle décida de tirer sa révérence.

— Bon, eh bien écoutez, je vous laisse. Travaillez bien.

— À plus tard, mademoiselle.

Emmanuel lui fit un sourire amical et, bien entendu, le Taulier resta de marbre. En priant pour que les deux hommes ne montent pas à l'étage où Maryam était cachée, Nathalie sortit du bâtiment et retrouva la fraîcheur de la pluie. En se retournant, elle fut rassurée de les voir se diriger vers le sous-sol. Ils étaient repartis dans leur discussion sur le réseau bricolé – par le Taulier lui-même, semblait-il – et pas aux normes.

Lorsqu'ils eurent disparu au fond du moulin et que leurs voix devinrent presque inaudibles, Nathalie vit Maryam descendre les marches de l'escalier quatre à quatre et traverser la pièce pour sortir du moulin aussi vite que possible.

Une fois dehors, elle poussa un soupir de soulagement.

— Je crois qu'ils ne m'ont pas vue...

— Moi je suis grillée, je pense que le Taulier a bien compris que j'étais venue fouiner. Enfin peu importe : toi, tu as visité l'étage ! Dis-moi, qu'est-ce qu'il y avait, là-haut ? Allez, raconte !

L'excitation était à son comble pour Nathalie. Bien sûr, elle s'était préparée au pire. Elle avait imaginé des geôles, un laboratoire de savant fou, des prisonniers ligotés, des expériences de Frankenstein... Dans tous les scénarios qu'elle avait conjecturés, jamais elle ne s'était attendue à ce que Maryam porte lentement la main à la poche intérieure de sa veste... et en extirpe une petite plante verte.

— Est-ce que c'est...

— Oui.

Tout à coup, elle comprit les mystères que faisaient ses hôtes; elle comprit la gêne du Taulier devant l'insistance d'Emmanuel; elle comprit la lumière bleue, vive et constante; d'une certaine manière, elle comprit aussi mieux les yeux défoncés de Jérôme. Ce que Maryam avait trouvé dans cet étrange moulin, c'était une gigantesque plantation de cannabis.



# Chapitre 16

Nathalie avait envie de rire. Après tant d'inquiétudes, tant d'hypothèses plus horribles les unes que les autres... c'était une explication si bête et si terre à terre qu'elle en était presque déçue. Pas de grand complot; pas de société secrète; pas de geôle ou de fosse commune. Juste une culture de stupéfiants à une échelle conséquente.

Oh, bien sûr, c'était une entreprise tout à fait illégale, elle en avait parfaitement conscience. D'après la description donnée par Maryam, le nombre de plants dépassait largement le volume d'une consommation personnelle. Même celle d'un type aussi porté sur les produits psychotropes que Jérôme. Néanmoins, comparé à des meurtres, tortures ou séquestrations, ce manquement à la loi semblait bien léger.

Après leur escapade au moulin, les deux femmes étaient retournées s'asseoir au bar. M'ame Jocelyne n'y était toujours pas revenue, et il était fort probable qu'elle n'eût même pas remarqué leur absence. Toute la tension accumulée se relâchait à présent. Les mystères de l'auberge s'éclaircissaient les uns après les autres, et aucun ne se concluait par une ignominie. Il ne faisait plus aucun doute pour Nathalie qu'Augustin avait inventé cette histoire de disparitions. Ou, tout du moins, qu'il avait exagéré la réalité : si des randonneurs s'étaient effectivement perdus, c'était peut-être

ailleurs. Après tout, la forêt était vaste, il n’y avait aucune raison pour que l’auberge fût nécessairement impliquée.

Le point épineux restait l’étrange homme en fuite de la veille. Les plans de cannabis n’expliquaient pas cela. Pourtant, Nathalie commençait même à envisager la possibilité qu’elle ait surinterprété cette mésaventure. Tout bien considéré : il faisait nuit, la pluie était dense, l’orage tonnait... il y avait de quoi être angoissée et exagérément surprise de tomber sur cet homme. Ajoutons à cela qu’elle était alors passablement éméchée... Sa mémoire, peu fiable, en avait-elle rajouté sur l’étrangeté de l’événement ?

Lorsque le Taulier avait raconté cette histoire de jeune fêtard en *bad trip*, elle avait pensé flairer le bobard à des kilomètres. À la lumière de la découverte de Maryam à l’étage du moulin, l’explication ne paraissait plus si farfelue que ça. Il restait vraisemblable que le Taulier ne lui eût pas tout dit... mais pour d’autres raisons.

*C’est sûr que si les « hippies » viennent chouraver de l’herbe dans sa plantation et font des crises hallucinatoires à cause de ça, il ne va pas aller s’en vanter...*

Avec le recul, elle trouvait d’ailleurs ironique que lui et M’ame Jocelyne eussent évoqué avec autant de mépris les « jeunes drogués ». C’était le *coffee shop* qui se moquait du petit dealer.

Malgré tout, un bourdonnement persistait au fond de sa conscience. Une voix discordante qui lui murmurait que quelque chose clochait, que cette explication était trop facile, qu’elle n’avait pas tout résolu. Un reste d’inquiétude, un soupçon d’incrédulité. Seulement, elle était fatiguée de se tourmenter. Elle fit donc taire la voix dans sa tête.

Maryam, quant à elle, affichait une mine sereine. Nathalie se demanda si elle conservait également une part de doute enfouie. Si c’était le cas, elle n’en laissait rien paraître.



— Tout de même, fit Nathalie. Pourquoi un moulin? Je n'ai pas une immense expérience en la matière, mais à moins que je ne me trompe, le cannabis, ça ne se moude pas. . .

— D'après ce que j'ai vu, je dirais que le moulin a été reconverti en générateur d'électricité. Une sorte d'éolienne un peu rétro, si tu préfères. . . Il y a une sacrée installation, là-bas. D'où le nom de *Moulin Électrique*, j'imagine. . .

— Ça ne doit pas produire grand-chose, un vieux machin comme ça, non?

— Aucune idée. Je suis experte en neurosciences, pas en énergie. Je dirais que ça peut peut-être servir de générateur de secours en cas de panne.

— Si c'est le cas, ça n'a pas super bien marché. . . quand tu vois combien de temps a duré la coupure de cette nuit!

— Faut admettre. . .

— Mais je reconnais que vu la météo locale, ça a plus de sens que des panneaux solaires.

Elles rigolèrent doucement. Dehors, le climat restait effectivement pluvieux et ne semblait pas pressé de cesser son oscillation entre pluie et orage. Une fois les inquiétudes levées, Nathalie ne put s'empêcher de penser qu'elle se sentait finalement bien, au chaud et au sec, dans cette auberge. Elle n'était plus si pressée de la quitter, quand bien même l'option de profiter de l'utilitaire d'Emmanuel restait tentante.

— C'est marrant, remarqua Maryam, j'ai beau l'avoir vu descendre plusieurs bouteilles d'alcool fort depuis que je suis arrivée ici, j'ai du mal à me représenter Jérôme en fumeur de joints.

— Sérieusement? Moi, pas du tout!

Avec un regard amusé, Maryam lui lança :

— Oh tiens? Pourquoi donc? Parce qu'il est noir et qu'il a des *dreadlocks*, c'est ça?

— Pfff, mais n'importe quoi! Parce que c'est une ex-rockstar, c'est tout! Au sommet de sa gloire dans les années soixante-dix, avec ça! Mince, avec ce qu'il a dû s'enfiler dans le pif, depuis le temps, un petit pétard de rien du tout, ça doit lui faire l'effet d'une cigarette mentholée...

Maryam éclata de rire.

— D'accord, je reconnais que c'est crédible. Enfin, s'il a atteint son âge – il a quoi, dans les quatre-vingt balais? – j'imagine qu'il a été raisonnable sur sa consommation...

— « Raisonnable »? On parle bien du même Jérôme?

Elles rirent de plus belle. En réalité, Nathalie avait hâte d'en toucher deux trois mots à l'ex-rockstar. À condition que Babette la laisse en placer une, bien sûr. *Tiens, d'ailleurs, Jérôme est tellement peu communicatif sur son passé, j'aurais peut-être plus de chances d'avoir des infos en parlant directement avec Babette... après tout, c'est une fan, elle doit bien connaître la vie de notre star locale.*

Les deux amies continuèrent à plaisanter un moment sur la supposée vie *sex, drugs and rock'n'roll* de ce bon vieux Jimmie Leaf. L'après-midi était parti pour s'écouler sans incident, dans la bonne humeur, quand Nathalie déclara subitement :

— Bon, je serais d'avis que nous allions parler avec Augustin.

— Pourquoi? fit Maryam en levant un sourcil.

— Eh bien, ne serait-ce que pour le tenir au courant de nos dernières découvertes.

— Tu veux lui donner une raison supplémentaire de raser l'auberge? Les hôtes pourraient avoir quelques menus problèmes, si on venait à apprendre qu'il ne se cultive pas que des laitues par ici... On rigole, on rigole, mais les autorités ne plaisantent pas trop avec ce genre de chose.

— Lui pense qu'on séquestre des randonneurs ici, c'est pire! Justement, je voudrais le cuisiner sur ses histoires de disparitions. Lorsqu'il m'en a parlé, j'étais un tantinet... euh, bourrée... J'ai très certainement tout gobé un peu trop vite. Je suis sûre qu'avec l'esprit clair, les incohérences dans ses explications me sauteront plus facilement aux oreilles.

— D'accord, d'accord. Enfin, honnêtement, si c'est bien un mythomane, je pense que tu perds ton temps.

— Heureusement que notre emploi du temps ne déborde pas, alors...

Elles quittèrent donc le bar, Nathalie boitant toujours sur sa canne, Maryam s'assurant qu'elle ne se casse pas la figure dans les escaliers.

À l'étage, elles croisèrent M'ame Jocelyne. La matrone avait toujours l'air maussade et transportait un gros paquet de draps dans ses bras. Elle leur adressa à peine un regard. Lorsque Nathalie et Maryam arrivèrent devant la porte de la chambre où séjournait Augustin, elles eurent la surprise de la trouver grande ouverte. Derrière, la chambre semblait vide, les affaires du jeune homme avaient disparu, et le matelas du lit était nu.

— Si elles cherchent l'autre fripouille, elles l'ont raté : il a foutu le camp. Il a payé sa piaule et a déguerpi sans demander son reste.

M'ame Jocelyne s'était retournée pour les informer de la situation. Elle ajouta avec un ricanement :

— Bon débarras...

Puis elle tourna les talons et descendit au rez-de-chaussée en emportant les draps du lit d'Augustin. Nathalie souffla à Maryam :

— Eh bien, je ne pensais pas qu'il était sérieux lorsqu'il m'a affirmé qu'il était prêt à repartir à la nage.

— À sa place, j'aurais peut-être fait pareil. Difficile de s'éterniser dans un endroit où tout le monde te déteste...

— Tant pis pour lui, fit Nathalie en levant les bras en l'air avec fatalisme.

Tandis que les deux camarades s'apprêtaient à rebrousser chemin, un bourdonnement résonna dans la chambre.

*Bzzzt-bzzzt.*

Les deux femmes échangèrent un regard circonspect.

— C'était quoi, ce bruit ?

Elles pénétrèrent dans la pièce. Tout était calme. Le ménage n'avait pas encore été fait, mais Nathalie était prête à parier que Jocelyne n'allait pas tarder à revenir avec un chariot de nettoyage.

*Bzzzt-bzzzt. Bzzzt-bzzzt.*

Cette fois, Nathalie localisa l'origine du bruit. Elle s'avança à l'intérieur, s'approcha du lit et décala la table de chevet du mur. Sur le sol, contre la plinthe, elle vit le téléphone d'Augustin, l'écran allumé d'une notification clignotante.

Visiblement, l'appareil venait d'attraper un inespéré filet de réseau. L'entête de l'appareil indiquait « E », accompagné d'une unique et fragile barre de réseau mobile. Après quelques secondes, le « E » s'effaça, remplacé par une croix, et la barre disparut également : le faible réseau capté était redevenu inaccessible. Pendant un court laps de temps, cependant, l'appareil avait reçu plusieurs SMS jusque là en attente, ce qui avait déclenché le vibreur.

— Attends une minute... Augustin serait parti sans son téléphone ? *Augustin ?*

— Il l'a peut-être juste oublié ? suggéra Maryam.

Le scepticisme de Nathalie donna soudain plus de coffre à la voix dans sa tête qui continuait de lui tonner que quelque chose n'allait pas. *Augustin est un jeune technocrate, c'est le*

*genre accroc à son joujou comme une moule à son rocher. Il l'aurait oublié ?*

Elle s'agenouilla pour récupérer le téléphone. L'écran était verrouillé par un code à quatre chiffres, et les notifications étaient masquées, elle ne put donc lire les messages reçus. Ce qui attira son attention, en revanche, ce fut ce qu'elle aperçut sous le lit, en se penchant. Une boule, lourde et gelée, lui tomba dans l'estomac. Il était clair, à présent, que Jocelyne avait menti : Augustin n'était pas simplement parti. En tout cas, pas de son plein gré.

Alarmée, elle extirpa deux objets d'en dessous du meuble, se releva et les agita sous le nez de Maryam :

— Il a oublié ses chaussures, aussi ?



# Chapitre 17

Depuis son arrivée, Nathalie n'avait jamais vu une telle ambiance au bar de l'auberge. Pourtant, la soirée de la veille avait été mémorable, et ce en dépit du fait qu'elle s'était achevée par la rencontre avec l'homme-alién et la chute dans la cave avec Augustin.

Ce soir-là, la présence de Babette eut un effet inattendu sur Jérôme : il donnait l'impression d'avoir abandonné toute couverture et d'assumer pleinement son identité de Jimmie Leaf. Non pas qu'il eût arrêté de boire, bien au contraire. Néanmoins, ce n'était plus son unique occupation. Le piano qui prenait la poussière contre le mur extérieur se voyait offert une seconde jeunesse par l'ex-rockstar qui, bien qu'étant connu pour ses talents de guitariste d'après Babette, n'avait pas à rougir de ses capacités au clavier. L'accordage de l'instrument laissait à désirer, mais la voix du rockeur était descendue de deux octaves depuis sa jeunesse, elle était caverneuse et zigzaguait sans cesse autour de la justesse sans jamais vraiment l'atteindre : il se dégagea, de fait, une certaine alchimie dans la dissonance entre l'instrument et l'instrumentiste.

C'était un véritable concert privé, et Nathalie imaginait sans mal que des hordes de fans auraient payé cher pour être à sa place. Babette jubilait et connaissait toutes les paroles par cœur. Scotchée au piano, elle hurlait de plaisir dès qu'elle

reconnaissait la chanson qu'entamait Jimmie – en général, au bout de la deuxième note. Les enfants étaient à nouveau de la partie, et s'ils n'avaient pas encore développé d'instinct pour le pogo, ils dansaient et sautillaient en riant avec toute la candeur de leur jeunesse, mimant avec une certaine ardeur l'énergie d'un stade en délire.

Même le Taulier semblait sensible à la musique jouée ce soir-là. L'œil humide, il tanguait au rythme des interprétations de Jimmie, assis sur un tabouret, les jambes écartées et le dos voûté, un verre de bière à la main. Contrairement à la veille, c'était à présent M'ame Jocelyne qui tenait le comptoir.

Pour finir, Maryam et Nathalie, descendues pour faire bonne figure, n'écoutaient que d'une oreille distraite le concert. Que ces braves gens fort sympathiques fussent plongés dans une communion spirituelle aussi attendrissante que mélodieuse ne changeait pas un détail glaçant : ils avaient fait quelque chose à Augustin. Quel sort lui avaient-ils réservé ? Nathalie n'aurait pu le dire, mais son hypothèse la plus optimiste était la séquestration pure et simple. Soudainement, le récit d'Augustin sur les disparitions inexplicables avaient regagné en crédibilité à ses yeux.

Les conclusions infructueuses de leur fouille du moulin semblaient à présent une raison assez légère d'abandonner tout soupçon. Augustin n'avait pas gaiement quitté l'auberge sans téléphone ni chaussures, cela n'avait aucun sens. Si lui avait disparu et que l'homme en fuite n'était *pas* un fêtard ayant trop forcé sur les substances, alors la possibilité que cet établissement fût le siège de sombres desseins se précisait.

Jimmie entama un nouveau morceau au piano. Le tempo était lent, sur des accords mineurs, c'était le début d'une ballade. Cette fois, Nathalie eut la nette impression de l'avoir déjà entendue. Après une introduction ponctuée par les



piaillements de Babette, le musicien déclama de sa voix grave :

— *If only you knew the reason why...*

Les paroles du couplet reprenaient exactement la phrase que Jérôme avait envoyée à Augustin lors de leur première altercation : c'était donc pour cela que cette réplique l'avait perturbée. Elle avait déjà entendu cette chanson à la radio, et la voix de Jimmie, même vieillie et aggravée, la lui avait rappelée, sans qu'elle ne puisse alors mettre exactement le doigt dessus.

*Augustin...*

De nouveau, Nathalie était tentée de fuir le plus tôt possible. Il n'y avait pas d'orage de soir-là, mais le vent rendait la pluie presque horizontale et frappait les fenêtres avec une violence telle qu'il dissuadait de s'aventurer dehors. Il était hors de question de traverser la forêt à pied dans ces conditions, mais elle avait bien l'intention de profiter du départ d'Emmanuel pour partir avec lui.

Elle se rendit d'ailleurs compte qu'elle n'avait plus recroisé l'électricien depuis l'épisode du moulin. Elle parcourut la pièce du regard, soudain alarmée. Il se faisait déjà tard. Se pouvait-il que...

— Dites... Taulier?

Elle avait tapoté sur l'épaule de l'homme qui fut tiré de ses rêveries et mit un temps à remarquer sa présence. Son visage était étonnamment peu renfrogné, à cet instant. *Paraît que la musique adoucit les mœurs, visiblement elle adoucit aussi les physiques de néandertalien...*

— Keskyia?

— Est-ce que vous sauriez où est Emmanuel?

— De qui... oh, l'gars de l'électricité? L'est parti, t't'à l'heure. N'avais pas besoin de lui, t't'façon. Pourquoi?

L'espoir de Nathalie s'était envolé en un clin d'œil. Elle sentit sa gorge se serrer et murmura d'un ton neutre :

— Pour rien...

Elle retourna s'asseoir auprès de Maryam. Quelle idiote... elle avait laissé se refermer sa porte de sortie. Une échappatoire inespérée qui s'était dissoute dans la nuit. Elle aurait pu se gifler. À quel moment était donc parti cet idiot? Maryam et elle avaient pratiquement campé au bar, cette après-midi-là, et jamais le technicien n'y était retourné. Elle aurait dû lui dire qu'elle voulait profiter du voyage, lui demander de la prévenir lorsqu'il comptait mettre les voiles... Elle se rappela alors qu'elle n'avait quasiment pas eu l'occasion de lui parler. La consolation était mince.

Alors qu'elle se rendait peu à peu compte qu'elle allait rester coincée ici encore un bout de temps, Jimmie, qui avait terminé sa ballade, sembla lire dans ses pensées et débuta une nouvelle chanson. Les accords qu'il arpégeait résonnaient dans la tête de Nathalie et lui étaient largement plus familiers que le reste du répertoire. Ce n'était pas une de ses propres chansons, et Nathalie reconnut le titre lorsque la voix du vieil homme s'éleva, gutturale :

— *On a dark desert highway... Cool wind in my hair...*

Elle échangea un regard avec Maryam qui avait de toute évidence ressenti la même chose qu'elle : si ça n'était pas une coïncidence, alors Jimmie avait un sens de l'humour particulièrement sadique en reprenant *Hotel California*, cette chanson qui parlait d'un hôtel dont on ne pouvait jamais partir...

Sentant la panique s'insinuer en elle, Nathalie se pencha et murmura à l'oreille de Maryam.

— Tu as les clefs de ta voiture sur toi?

— Toujours. Pourquoi?

— Parce que je pense qu’il est grand temps qu’on foute le camp d’ici.

— Hein? Maintenant? Et nos affaires?

— Rien à foutre. Je finirai pas mes jours dans un hôtel California, quand bien même se trouverait-il dans le trou du cul de la France. On s’tire de là. Et on ne revient pas sans une escouade de flics.

Le ton péremptoire de Nathalie sembla convaincre la jeune femme de ne pas protester. Elles se levèrent et se dirigèrent vers la porte. Évidemment, elles attirèrent les regards de toute l’assemblée, et Maryam dit avec un petit rire forcé :

— On va prendre l’air. Nathalie a encore trop forcé sur la bibine.

C’était un mensonge éhonté. Nul doute que M’ame Jocelyne, au moins, le savait. Nathalie avait bu à peine une bière, décidée désormais à garder l’esprit alerte en toute circonstance. Pour l’heure, elle se fichait bien d’être démasquée : elle avait l’intention d’être très bientôt loin d’ici.

Une fois dehors, la porte d’entrée refermée et le son du concert étouffé derrière, Maryam s’écria :

— Tu peux m’expliquer comment tu imagines partir? Le pont est toujours coupé! J’ai beaucoup d’affection pour ma voiture, tu le sais, mais je suis réaliste : jamais elle ne fera trois mètres sur un chemin de randonnée sans finir embourbée! Tu as dit toi-même que c’était une poubelle!

— Rien à foutre, répéta Nathalie. Tu m’entends, Maryam? Rien. À. Foutre. On va la mettre à l’épreuve ta poubelle, même s’il faut la pousser dans les côtes et lui accrocher des chaînes pour lui faire traverser les flaques de boue! J’mè casserai même à la nage s’il le faut, comme disait l’autre. On enlève des types? Qui se retrouvent en pleine crise de panique avec un masque issu d’un esprit malade sur la

pomme? Et maintenant l'autre grand alcoolo nous chante *Hotel California* pour nous narguer? Je me tire, Maryam. Ils ont eu Augustin, ils m'auront pas.

En d'autres circonstances, Nathalie se serait traitée de parano en s'entendant parler, mais elle avait dépassé le stade où elle se souciait de l'image qu'elle dégageait. C'était une question de survie, à présent. Maryam dissimulait mal son propre tiraillement : la peur de subir le même sort qu'Augustin se lisait sur son visage, mais l'éventualité de se retrouver coincée, en panne dans la forêt, sous le déluge et en pleine nuit, ne l'enchantait guère.

Elle finit par soupirer un :

— D'accord. Mais je persiste à penser que c'est une mauvaise idée.

— Quand il nous sera arrivé une tuile, tu auras droit à ton « je te l'avais bien dit ». Moi, je vais faire en sorte que cette tuile ne soit pas un aller-simple pour l'endroit où Augustin se trouve, que ce soit sous terre ou non.

Elles avaient marché d'un pas vif jusqu'au petit parking qui jouxtait l'auberge, là où Maryam avait garé son vieux tacot.

Soudain, Nathalie se figea. Ce qu'elle avait vu la glaça de l'intérieur. Là, à quelques places seulement de la voiture de Maryam, était garée la jeep d'Emmanuel. Le même Emmanuel dont le Taulier lui avait appris le soi-disant départ quelques minutes plus tôt.

— Oh non mais dites-moi que je rêve!

Cela faisait deux disparitions inexplicables en quelques heures. Deux de trop. Maryam était pâle et semblait sur le point de défaillir. Nathalie n'en menait pas large mais décida de faire taire le sentiment de panique qui montait à nouveau en elle. Elle posa la main sur la poignée de la portière côté

conducteur de la jeep. *On allumera un cierge pour Emmanuel plus tard.*

— Eh bien en tout cas, ça règle le problème du chemin de randonnée. En route!



## Chapitre 18

Il faisait nuit noire à présent. Seule la lumière du bar qui luisait à travers les étroites fenêtres permettait de distinguer le paysage. Le vent projetait les trombes d'eau sur les vitres et faisait tanguer la jeep. Par chance, les portières n'avaient pas été verrouillées et Nathalie et Maryam avaient pu s'introduire dans le véhicule. Solidement attachées, toujours déterminées, elles étaient prêtes à tailler la route. La délivrance était à portée de volant, le cauchemar presque terminé. Un détail, seulement, les retenait :

— Est-ce qu'à tout hasard, tu aurais vu des clefs quelque part ?

— Euh, je ne crois pas.

Le bruit du déluge sur la carlingue masqua le silence gênant qui s'ensuivit. Maryam ne put s'empêcher de le rompre de la seule manière qu'elle connaissait : par un petit morceau de savoir impromptu.

— Tu as remarqué qu'on disait « les clefs » de la voiture, au pluriel, alors qu'en général, il n'y en a qu'une ?

— Maryam...

— Oui ?

— Je m'en tamponne.

Un autre ange passa. Tellement d'anges étaient passés depuis que Nathalie avait atterri dans ce maudit endroit que

pour un peu, elle aurait pu se croire au paradis. Enfin, elle aurait pu... si elle ne soupçonnait pas l'auberge d'être l'antre de l'enfer.

Après un instant, et malgré les grognements de désapprobation de Nathalie, Maryam se sentit obligée d'aller au bout de son histoire :

— C'est parce qu'au début, tu vois, il y avait une clef différente pour les portières, pour le contact et même parfois pour le coffre. Du coup on a gardé l'habitude de dire « les clefs ». Marrant, non ?

— Fascinant. J'suis hyper contente que tu me racontes ça, maintenant, là, dans le contexte. Ça nous aide... TELLEMENT. À tout hasard, petite génie, les scouts ne t'auraient pas aussi appris à démarrer en faisant le coup des fils ?

— Euh... non, désolée. Au passage, pour ta gouverne : c'est les jeannettes pour les filles, pas les scouts.

Face au regard noir que lui lança Nathalie, Maryam comprit qu'elle avait intérêt à arrêter avec les anecdotes du *Trivial Pursuit*. Faute de meilleure idée, Nathalie ouvrit les pare-soleils. Dans les films, lorsque le héros ne perdait pas de temps à forcer le démarrage en contactant deux fils, il trouvait les clefs cachées là-haut. Elle-même n'avait jamais vu personne planquer des clefs ainsi, mais à situation désespérée... Bien entendu, aucune clef *ex machina* ne lui tomba dans les mains.

Brusquement, dans le rétroviseur, un mouvement attira son attention.

— Merde ! La porte de l'auberge ! Quelqu'un vient ! Planquons-nous !

Les deux fugitives se détachèrent et plongèrent entre les sièges : la jeep ne comportait que deux places à l'avant, tout le compartiment arrière ne servait qu'à transporter du matériel



pour le travail d'Emmanuel. Une sorte de bâche en plastique recouvrait une grosse boîte pleine de câbles : Nathalie s'en saisit et en couvrit Maryam ainsi qu'elle-même. À sa douleur à la cheville s'ajoutèrent quelques menus inconforts : elle avait une caisse à outils qui lui rentrait dans le dos et un multimètre sous la cuisse, mais la cachette allait faire l'affaire.

Au bout de quelques instants, la portière avant gauche s'ouvrit et quelqu'un monta. Nathalie n'aurait pu expliquer pourquoi – si c'était une odeur, la vague forme qu'elle devinait à travers la bâche ou une simple sensation – mais elle reconnut M'ame Jocelyne.

Une clef fut tournée dans le contact et le moteur de la jeep vrombit. Le véhicule accéléra légèrement. Il garda une vitesse basse pendant un temps relativement court et s'arrêta. Le bruit de la pluie sur la carlingue s'était tu, la jeep devait avoir été garée sous un abri.

On l'ouvrit à nouveau. Nathalie sentit le poids de Jocelyne quitter le véhicule, puis la portière se refermer. Lorsqu'un temps raisonnable se fut écoulé, elle rejeta la bâche en avant. Maryam et elle se relevèrent et, après avoir vérifié qu'il n'y avait plus personne aux alentours, elles sortirent prudemment de la jeep.

Elles se trouvaient dans une sorte de vieille grange reconvertie en garage. Deux autres voitures y étaient garées, probablement celles de Jocelyn et du Taulier. Ou peut-être de Jérôme, bien que Nathalie doutât que celui-ci fût jamais sous le seuil d'alcoolémie nécessaire à la conduite...

Cette grange était familière, et Nathalie devinait, à l'agencement de l'auberge, qu'elle était attenante à la cuisine qui jouxtait elle-même le bar. Elle suivit la musique, étouffée mais toujours audible.

- Qu'est-ce que tu fabriques ? s'enquit Maryam.
- Je vais récupérer ces foutues clefs !

— Hein?! Ça va pas la tête? T'as pété une bielle?

— C'est fort possible. Qu'est-ce que tu veux... ça doit être à force de te fréquenter, j'ai des poussées d'héroïsme. Allez!

Maryam bougonna à voix basse mais suivit Nathalie. Elles poussèrent doucement la porte de la cuisine en prenant soin de rester accroupies. Fort heureusement, la pièce était vide. Au fond, la salle du bar était visible par l'entrebâillement d'une seconde porte. La musique leur parvenait à un volume plus élevé, et en se glissant dans la cuisine, toujours pliées en deux, Nathalie et Maryam entendirent une bribe de conversation.

— ... les ai pas trouvées, elles sont p'têt parties faire un tour...

— Par c'temps-là? M'inquiète un peu, tout ça...

C'était au Taulier que M'ame Jocelyne faisait son rapport.

— En tout cas j'ai rentré la bagnole.

— Un peu tard pour ça, non?

— Dis donc, j't'ai pas entendu te fouler une guibole pour t'en occuper avant, vieux machin!

Un grommèlement leur indiqua que le Taulier se retenait de lancer une pique bien sentie puis des bruits de pas retentirent en s'intensifiant.

Nathalie eut juste le temps de s'allonger et de rouler sous un des plans de travail de la cuisine. Elle ne pouvait voir Maryam derrière elle mais croisait les doigts pour qu'elle eût fait de même. M'ame Jocelyne ouvrit la porte à la volée et entra d'un pas lourd dans la pièce. Sa façon de se déplacer signalait assez clairement l'humeur massacrant dans laquelle sa discussion avec le Taulier l'avait mise.

Se faisant aussi petite possible, Nathalie croisait les doigts pour que la matrone ne l'aperçoive pas. Elle-même ne pouvait voir le visage de l'autre depuis sa cachette, il y avait donc fort à parier qu'elle fût elle-même hors de vue.

En revanche, elle n'était pas à l'abri que M'ame Jocelyne se penche pour attraper quelque chose dans un des placards en bas.

La vieille passa juste devant le plan de travail et Nathalie vit qu'elle avait encore la clef de la jeep à la main. Son cerveau tournait à cent à l'heure et un accès de témérité dicté par l'adrénaline lui donna soudain l'idée d'un plan. Elle allait surgir hors de sa cachette, attraper une des casseroles posées sur la table, assommer M'ame Jocelyne d'un coup bien placé sur la nuque et récupérer la clef. *Maryam a raison, je suis devenue dingue.*

Au moment où elle allait mettre son plan à exécution, la voix du Taulier retentit depuis le bar :

— Joce!

— QUOI ENCORE ?!

Jocelyne avait hurlé avec tant de force que Nathalie en avait sursauté, se cognant au passage contre le bas du plan de travail. Le choc contre la paroi en inox fit un petit « gling » que ne remarqua pas M'ame Jocelyne, trop occupée à fulminer contre son compagnon.

— Au lieu d'causer, ramène voir le saucisson ! Et des noix d'cajou !

Quelque chose d'inespéré se passa alors : d'un mouvement rageur, Jocelyne attrapa l'un des longs saucissons artisanaux qui pendaient au mur, et, après avoir lancé violemment la clef sur la table, sortit de la pièce.

— IL VA VOIR OÙ JE VAIS LUI CARRER, SON...

Nathalie ne s'attarda pas pour savoir dans quel endroit le Taulier risquait de se voir carrer le saucisson – elle imaginait assez bien ce que Jocelyne avait en tête. Elle rampa de sous sa cachette, se releva et attrapa la clef. En jetant un œil à la porte du bar, que M'ame Jocelyne, dans sa fureur, avait mal refermée, elle aperçut le piano. Un verre de whisky était

posé sur le rebord, et Jimmie y jouait toujours son concert privé. À côté, Babette, accoudée à l'instrument, avait le regard rêveur. Regard rêveur qui, pour une raison inconnue, divagua jusqu'à la porte de la cuisine et se posa sur Nathalie.

Il y eut un instant de flottement, comme avant une catastrophe. Nathalie avait l'impression d'être le coyote de Bip-Bip, au moment où celui-ci reste les pieds dans le vide quelques secondes avant que la gravité ne le rattrape. Babette paraissait déconcertée mais restait mutique. Nathalie, dans une inspiration soudaine, mit le doigt devant la bouche en mimant un « chut ». L'autre haussa les sourcils un peu plus haut.

Que Babette eût capté ou non le message, ce n'était plus le moment de traîner. Nathalie se retourna, attrapa Maryam par l'épaule et s'écria :

— Faut se tirer, vite ! On est repérées !

Les deux femmes quittèrent la cuisine au pas de course – au *boitement* de course, dans le cas de Nathalie. Elles ne prirent pas la peine de vérifier si elles étaient suivies ou non : il y avait fort à parier que Babette ne tarderait pas à faire remarquer à l'assemblée que, tiens, c'était étrange, la dame de tout à l'heure lui avait fait coucou depuis les cuisines. Les fugitives avaient tout au plus quelques secondes d'avance.

Nathalie s'installa à la place du mort, laissant à Maryam le soin de conduire avec ses deux pieds valides.

— Allez, vite, démarre !

Les clefs dans le contact, la jeep se réveilla. Stressée, Maryam ne put réprimer un...

— *Fun fact* : tu sais d'où vient le mot « démarrer » ?

— J'EN AI ABSOLUMENT RIEN À CIRER, MAINTENANT BOUGE-MOI CETTE PUTAIN DE BAGNOLE ET FOUTONS LE CAMP D'ICI !

Écrasant la pédale d'accélération, Maryam fit une marche arrière qui emporta le véhicule à l'extérieur de la grange. Le déluge s'abattit instantanément sur les vitres, et elle actionna les essuie-glaces à la vitesse maximale. Puis elle enclencha la première vitesse et donna un violent coup de volant pour rejoindre le chemin de randonnée. Trompant toujours sa peur, elle énonça, surtout pour elle-même :

— En fait, ça vient des bateaux. C'est juste le contraire du mot « amarrer ». Quand tu arrives au port, tu « amarres », quand tu le quittes, tu « démarres », voilà.

Elle poussa un petit rire angoissé. Nathalie ne se fatigua pas à la rembarquer. Elle laissa retomber sa nuque sur le repose-tête et se passa la main sur le visage de soulagement.

Contre toute attente, elles étaient enfin parties.



# Chapitre 19

Il y avait quelque chose de grisant dans le fait, assez exceptionnel, de maîtriser la situation. Ou, tout du moins, d'en avoir la sensation. « Maîtriser » était sans doute un grand mot pour décrire la conduite hasardeuse de Maryam, cependant il était difficile de lui en vouloir : le chemin n'était à l'évidence pas prévu pour être emprunté par un véhicule, de nuit, et en pleine tempête.

De vagues souvenirs jaillissaient dans l'esprit de Nathalie en observant le paysage. Des semaines semblaient s'être écoulées depuis cette après-midi fatidique où elle avait parcouru ces bois, piégée par l'orage, à la recherche d'un abri. Tant de choses étaient arrivées en seulement deux jours... elle en avait la tête qui tournait. L'esprit embrumé par trop de choses à assimiler en trop peu de temps. Elle sentait déjà que, si d'aventure Maryam et elle parvenaient à s'échapper de cette forêt, toute cette histoire ressemblerait bien vite à un mauvais rêve.

Depuis le départ fracassant de l'auberge, les deux femmes ne s'étaient plus adressé la parole. Nathalie était perdue dans ses pensées et Maryam préférait se concentrer sur la route en évitant les nouvelles anecdotes. Afin de rompre ce silence qui commençait à la peser, elle mit en marche l'autoradio. Des hauts-parleurs de la jeep s'éleva une musique blues-rock qui convenait surprenamment bien à l'ambiance *roadtrip*. Sauf

qu'immédiatement, Nathalie eut un frisson. Cette voix... cette voix était si familière. Elle était moins rocailleuse que celle à laquelle elle était habituée, mais néanmoins identifiable entre mille.

— Dis-moi que c'est une blague ?

— T'inquiète, ça n'est pas une affreuse coïncidence... c'est juste un CD, pas la radio.

— Oh.

— J' imagine que Babette a tenu à écouter ça quand elle a fait le trajet avec Emmanuel... elle a dû oublier de reprendre le disque.

— Mmh... ça t'ennuie pas si on change ? Le dernier truc que j'ai envie d'entendre, là, maintenant, c'est la voix de Jimmie Leaf.

Maryam acquiesça d'un hochement de tête et Nathalie appuya sur le bouton d'éjection. Elle attrapa la galette qui avait glissé hors du mange-disque. C'était un vieux CD-R où quelqu'un avait griffonné au marqueur noir « Jimmie Leaf and the Spooky Anarchists – Live @ Pavillon de Paris 1976 ». Un enregistrement pirate, en toute logique.

— « The Spooky Anarchists »... Tu savais que c'était ça, le nom de son groupe ?

— Maintenant que tu me le dis, ça m'évoque vaguement quelque chose. Je ne suis pas très années soixante-dix, tu sais...

— Marrant... j'avais bêtement imaginé qu'il faisait partie des mouvements *peace and love* et *baba cool* de l'époque, pas qu'il traînait avec des « anarchistes effrayants ».

— C'est sans doute un nom ironique. Genre « Ben Harper and the Innocent Criminals ». En plus, *peace and love*, tout ça, c'est pas plutôt les années soixante ?

— Peut-être bien, oui...



Nathalie fouilla les nombreux rangements de la jeep pour trouver où ranger le CD. Elle trouva un boîtier vide dans le renforcement de sa portière. La pochette était celle d'une marque de CD-R assez populaire quinze ans plus tôt. Elle était retournée, une liste de titres inscrite au verso. Outre *If Only You Knew* et tout un tas d'autres chansons que Nathalie n'avait jamais entendues, il y avait là quelques pistes additionnelles qui attirèrent sa curiosité : *Interview #1*, #2 et #3.

— Maryam... ça t'ennuie si je remets le CD ?

Celle-ci lui jeta un regard interrogatif.

— Euh... non. C'est toi qui as voulu le virer. Qu'est-ce qu'il te prend ?

— Il me prend que, pour une fois, on va peut-être en apprendre un peu plus sur ce bon vieux Jimmie...

Elle inséra le disque dans la fente au-dessus de l'autoradio, et passa les pistes pour atteindre les interviews. Un jingle rétro d'une radio inconnue de Nathalie retentit dans la voiture. Elle monta le volume pour couvrir le bruit de la pluie et du moteur.

— *Jimmie Leaf, bonsoir !*

— *Bonsoir.*

— *Et bienvenue à Paris. Pour nos auditeurs qui ne vous connaîtraient pas, vous êtes le chanteur et guitariste du groupe « The Spooky Anarchists », vous êtes né en 1952 à Chicago...*

— La vache ! fit Nathalie. Il a moins de soixante-dix ans ! La drogue, ça vous ruine un physique...

— *... petit prodige de la musique, vous êtes élevé par votre oncle qui vous apprend le piano. Mais c'est la guitare qui va devenir votre véritable passion, et à seulement dix-huit ans, vous devenez disque d'or avec votre premier album New Dawn, un album controversé pour ses paroles jugées dangereuses par*

*certaines associations comme la American Christian Association for Family Values, mais on va y revenir. Jusqu'ici, j'ai bon ?*

— *C'est correct, Michel. Vous êtes bien informé !*

Le présentateur et son interviewé eurent un rire de convenance. Nathalie remarqua que Jimmie était alors moins à l'aise avec le français et avait encore un accent américain assez prononcé. Son débit était par contre largement plus élevé que celui de sa voix traînante actuelle. . .

— *Vous êtes en tournée en Europe jusqu'à la fin de l'année pour promouvoir votre nouvel album Guilty Conscience, vous venez de jouer deux soirs de suite à guichets fermés au Pavillon de Paris. Est-ce que la France occupe une place particulière pour vous ?*

La réponse fut si barbante que Nathalie fut tentée d'interrompre l'interview et d'écouter la radio à la place. Jimmie assura que, oh oui oh oui l'Europe c'était sympa comme tout, mais surtout la France, oh quel beau pays, le vin, la gastronomie, oh et les Françaises sont si *pretty*, et bla, bla, bla. De la vraie lèche de présentateur local, rien de vraiment renversant.

— *Alors en vous présentant, j'ai évoqué le fait que vos albums ne faisaient pas l'unanimité, surtout en ce qui concerne les paroles. Ce dernier ne fait pas exception : certaines manifestations de groupes de défense des valeurs américaines traditionnelles se sont tenues devant les salles où vous vous produisiez. Ça vous fait quel effet, ce genre de réaction ?*

— *Ça me donne encore plus envie de venir en France !*

Nouveaux rires de convenance. En tout cas, le lascar était doué pour se mettre les gens dans la poche. . . un cadore de la promo. Il poursuivit :

— *Okay, seriously. . . Je pense vous vous rendez pas compte, euh, comment les gens aux États-Unis sont, euh. . . comment on dit, uptight? Euh, les gens sont tendus par rapport à tout ce qui contre, euh, capitalisme. Là-bas c'est presque, euh, religion d'état.*

*Ici, je sais, vous avez Parti Communiste à vingt pourcents, Parti Socialiste à vingt pourcents... ça, inimaginable, chez nous. Chez nous, socialist, c'est presque déjà un gros mot.*

*— Haha, alors attention on va avoir un scoop! Est-ce que Jimmie Leaf serait secrètement fan de Georges Marchais?*

*— Oh là là... Mais c'est quoi ces questions?*

Nathalie avait presque honte, avec quarante ans de retard, pour la qualité de l'interview.

*— Haha, non je connais pas qui c'est. C'est le chef de les communists en France, c'est ça? Right. Non en fait je m'en fiche un peu des noms. Je pense c'est pas la bonne méthode de toujours chercher un chef. Pour moi, c'est le gens qui devraient s'organiser, sans toujours devoir, euh... kneel?*

*— S'agenouiller.*

*— Oui, s'agenouiller devant, euh, toujours quelqu'un. Avant, c'était les rois, maintenant c'est le bourgeoisie, voilà. Toujours quelqu'un à servir, pourquoi?*

*— Et d'ailleurs, vous vous réclamez bien plus de l'anarchisme que du communisme, c'est même dans le nom de votre groupe.*

*— Oui. Après le nom du groupe, c'était aussi provocation pour embêter les Republicans. Oooh, careful, spooky anarchists gonna steal your lands! Pour moi je dis anarchisme, c'est juste la vraie démocratie. La démocratie, c'est une euh... is a joke si une personne peut posséder la corporation qui a plus du pouvoir que millions de personnes.*

Nathalie était impressionnée. Jérôme ne lui avait jamais donné l'impression d'être en mesure de réfléchir profondément à quoi que ce soit. Difficile de croire que ce Jimmie, le jeune idéaliste qui exposait clairement ses convictions radicales sur une radio dans une langue qu'il maîtrisait encore moyennement, était la même personne.

*— Comment imagineriez-vous reprendre le pouvoir alors? Il faut déposséder les grands patrons, selon vous?*

— *Oui bien sûr.*

— *Mais comment on fait s'ils refusent? Est-ce que vous imaginez que ça puisse mener à des situations de violence?*

— *Mais oui, évidemment. Posséder une compagnie aujourd'hui, c'est comme posséder les hommes. C'est la violence première. On a le droit de répondre.*

— *Répondre, c'est forcément par la violence? On voit aussi émerger des mouvements pacifistes, des gens qui considèrent qu'on doit plutôt proposer une autre façon de faire.*

— *L'un n'empêche pas l'autre! Et il faut pas confondre, euh, le but et le moyen. And come on, vous êtes le pays de Robespierre, non?*

— *La vache, s'écria Maryam, c'était autre chose, les discussions politiques, à l'époque...*

— *Tu m'étonnes... t'imagines les stars de la télé citer Robespierre sur NRJ aujourd'hui? Eh, fais gaffe!*

La jeep avait fait une embardée. Alors que l'interview se poursuivait, le chemin de randonnée devenait de plus en plus difficile à suivre. La jeep faisait des bonds un peu plus brutaux à chaque racine, chaque flaque de boue. La visibilité était mauvaise, la végétation trop épaisse.

Dans les hauts-parleurs, Jimmie continuait de polémiquer.

— *Imagine, peut-être, un jour, on fait communauté autogérée. Bien. Amazing. Qu'est-ce qu'on fait si le bourgeois vient et il veut arrêter la communauté? Il veut imposer sa loi, il veut contrôler comme il contrôle toujours tout? Comment on défend?*

Un picotement parcourut la nuque de Nathalie. « Communauté autogérée »... est-ce que Jimmie pensait à une... auberge? Est-ce que c'était cela, l'objet de cet établissement? Est-ce qu'il avait déjà ce projet en tête? Babette avait évoqué d'autres endroits similaires, possédés par le même investisseur américain... se pouvait-il que...

— *Je ne sais pas, Jimmie, mais vous allez me le dire ? Comment vous géreriez les gens qui ne veulent pas de votre société ?*

— *Je parle pas de les gens qui veulent pas. J'ai pas de problème avec les gens qui ont autre idée. Tu as autre idée ? Très bien, so what ? Fais autre chose alors. Mais si tu veux imposer ton idée à moi, c'est un problème. Dans ce cas, tu as pas juste autre idée, tu te comportes comme ennemi.*

— *Et qu'est-ce que vous faites, alors, des « ennemis », comme vous dites ?*

Nathalie et Maryam ne purent entendre la réponse de la rockstar. La jeep fit une nouvelle embardée et quitta le chemin en dérapant dans la boue. Emportée par la vitesse, elle heurta quelques arbres sur les côtés, en rebondissant, et vint finir sa course en s'écrasant de plein fouet dans un poteau en béton.



## Chapitre 20

C'était la fête. Nathalie avait trop bu. Elle se sentait comateuse. Fatiguée. Elle avait envie de rentrer chez elle. Pourtant, c'était la fête. Il y avait des paillettes qui tombaient de partout. C'était forcément la fête. Elle avait trop bu. La tête qui tournait. Plus tellement sûre d'où elle était. Elle avait forcément trop bu.

Les yeux à demi-clos, elle voyait les paillettes tourner. Sur sa joue droite, la froideur de cet oreiller trop inconfortable. La qualité de la taie laissait à désirer, aussi. Vraiment vieillotte, cette auberge.

*Auberge ? Je suis toujours à l'auberge ?*

À côté d'elle, elle vit une jeune femme qui semblait dormir. La tête posée sur un oreiller similaire au sien. Des paillettes, encore des paillettes. Nathalie se redressa. Elle était assise à présent. Clignant des yeux, elle se rendit compte que l'oreiller ressemblait à s'y méprendre à un airbag. Il faudrait vraiment qu'elle parle aux gens de l'auberge de la qualité de la literie.

*Attends, non, réfléchis un peu... t'es plus à l'auberge. La jeep. L'accident.*

Le brouillard qui obscurcissait son esprit peinait à se dissiper. Elle était toujours dans la jeep. La jeune femme aussi. Maryam. Maryam dormait. Ou bien... la soudaine

idée morbide fit comme un électrochoc à Nathalie. Le brouillard s'était dissipé d'un coup et tout était clair.

— Maryam! MARYAM!

Elle secoua sa camarade comme un sac à patates. À son grand soulagement, celle-ci grogna et ouvrit doucement les yeux. Après un instant d'égarement, elle dit d'une voix lente et endormie qui rappelait celle de Jérôme :

— Tu sais qu'il faut pas secouer les victimes d'accident? Si j'ai un truc pété, tu peux aggraver les choses. . .

— En termes de gravité, je crois qu'on a déjà atteint un certain palier. La priorité, là, ce serait de foutre le camp.

— Maiheu. . . ça s'trouve, à cause de toi, maintenant j'suis para. . . tétra. . . machinplégique, là, je sais plus lequel.

La gorge de Nathalie se serra face à la froide lucidité de cette remarque, prononcée par une Maryam encore à moitié dans les vapes. Pourtant, ses inquiétudes immédiates à elle se portaient sur un tout autre problème : ce n'était pas des paillettes qui tombaient en cascade. C'était des étincelles. Un câble attaché au poteau électrique que la jeep avait heurté s'était détaché et voltigeait à chaque bourrasque, en projetant des jets d'étincelles dans tous les sens. Si le réservoir était percé – et, au vu de l'état du véhicule, Nathalie ne sous-estimait pas cette possibilité –, elles étaient à une étincelle mal placée de se retrouver carbonisées.

Nathalie se détacha et repoussa l'airbag autant qu'elle le pût. Elle tira la poignée de sa portière qui resta bloquée après avoir bougé de quelques centimètres. Elle s'allongea en travers, la tête sur les jambes de Maryam, et donna de grands coups dans la portière à l'aide de sa jambe valide. Au bout de quelques secousses, le passage s'ouvrit et Nathalie se jeta hors du véhicule. Elle trébucha et atterrit, face contre terre, le visage dans la boue. *Ça faisait longtemps, ça commençait presque à me manquer. . .*



Elle se remit debout, crachota un peu de gadoue et fit le tour de la jeep qui semblait avoir embrassé le poteau. Maryam était encore trop groggy pour comprendre l'urgence et bougeait lentement. Trop lentement. Bien entendu, sa portière aussi était bloquée.

— Protège ton visage ! lui cria Nathalie à travers la vitre.

À l'aide d'une grosse pierre qu'elle ramassa au sol, elle fracassa le carreau qui se désintégra en une myriade de petits bouts de verre qui se mélangèrent aux gouttes de pluie et aux étincelles. Dans un effort qui lui parut surhumain, Nathalie se pencha et extirpa Maryam du véhicule par l'ouverture. Toutes deux subirent de méchantes écorchures le long du corps, là où la vitre avait laissé des éclats de verre, mais Nathalie n'avait pas le temps de faire dans le détail.

Maryam tenait à peine debout et elle dut la traîner, tout en trainant sa propre jambe boiteuse, ce qui n'était pas une mince affaire. Bien vite, les deux femmes se retrouvèrent aussi trempées de boue que lors de leur sauvetage d'Augustin, la veille. *Dire qu'il y en a qui paient pour des bains de boue...*

BBAAAOUUUUUMM!

La boule de feu avait illuminé la forêt comme en plein jour. Le souffle projeta Nathalie et Maryam à terre, et le bruit de l'explosion fut si puissant que Nathalie crut un instant être devenue sourde. Le grand silence qu'elle entendait se transforma ensuite en acouphènes, le bruit de la pluie et de la jeep qui crépitait de flammes lui redevenant peu à peu audible.

*Bon Dieu... On est vivantes, c'est déjà ça.*

Maryam, à côté d'elle, essayait de se remettre debout avec difficulté. Manifestement, ses jambes fonctionnaient toujours, ce qui était un soulagement certain pour Nathalie.

Elles contemplèrent la scène un instant. La jeep flambait, et les projections de l'explosion avaient aussi enflammé quelques arbres aux alentours. Une intense chaleur se dégageait de l'ensemble. Le déluge empêchait l'incendie de se répandre, mais l'essence se consumait avec un gros panache de fumée noire. Les bois tremblaient d'une lumière rouge qui donnait à la scène des allures apocalyptiques.

Maryam, adossée à un arbre, dit d'une voix rauque :

— Merci . . .

— Pas de problème. Ça va toi ?

— J'ai connu mieux. Rien de grave, je pense.

Les deux femmes étaient en piteux état. Leurs vêtements étaient parcourus d'entailles, elles saignaient de dizaines de micro-coupures et avaient retrouvé leur maquillage de boue intégral. . . Malgré la chaleur de l'incendie, Maryam grelotait.

— Nathalie. . . qu'est-ce qu'on fait ?

— On avance. Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ? On ne va pas attendre de prendre racine.

— À pied dans les bois ? Sous la tempête ?

— On n'a pas le choix. On a roulé longtemps, j'ose espérer qu'on n'est plus très loin de la bordure de la forêt. . .

Elles se mirent en route en se soutenant mutuellement. Nathalie n'arrivait pas à croire que, deux jours après sa première traversée de la forêt, elle était de retour à la case départ. *Au moins, cette fois, il n'y a pas de tonnerre, c'est déjà ça. . .*

Cette fois-ci, Nathalie ne s'aventura pas à essayer de courir. C'était de toute façon peine perdue avec sa cheville, et avec Maryam qui n'en menait pas large non plus.

Après quelques minutes de marche, le rayonnement de l'incendie avait déjà presque disparu. Le déluge avait sans doute eu raison des flammes, et la forêt était assez dense pour cacher ce qui restait du brasier.

Si l'on mettait de côté la saucée et le chemin de boue, le trajet de Nathalie et Maryam se déroulait relativement bien. Lorsqu'elles furent toutes deux remises de l'émotion de l'accident qui avait failli leur coûter la vie, Nathalie repensa au disque dans la voiture et dit :

— Dommage qu'on n'ait pas entendu la fin de l'interview...

— Je t'avoue que je n'écoutais que d'une oreille... j'étais concentrée sur la route... et pas assez, visiblement... Ça m'avait l'air d'une bête logorrhée de vedette sulfureuse. Qu'est-ce que tu as entendu de si intéressant?

— Je ne suis pas sûre, mais je crois que *L'Auberge du Moulin Électrique* pourrait-être une communauté en circuit fermé dirigée par Jimmie...

— Dirigée? C'est pas un peu contradictoire pour un *spooky anarchist*?

— Qu'est-ce que j'en sais, moi... En tout cas, mon intuition, c'est que Jimmie veut garder cette auberge coupée du monde pour organiser sa petite utopie perso. La grande question, c'est : que fait-il des éventuelles personnes qui risqueraient de révéler l'opération au grand jour? Si ma théorie est juste, on a failli avoir la réponse...

Maryam parut réfléchir un instant. Elle fronçait les sourcils.

— Tu penses que l'auberge vit en autarcie? Ça me paraît difficile à croire. Pour commencer, elle est reliée au réseau électrique classique, on l'a bien vu... En plus, c'est un petit corps de ferme : je n'ai pas vu d'immenses champs ni de troupeaux d'animaux, je doute fort qu'il y ait de quoi assurer la subsistance des occupants à l'année. Et on parle juste de la nourriture, imagine pour tout le reste de la logistique...

— Babette a évoqué d'autres endroits du même... c'est peut-être un projet bien plus large qu'il n'y...

Tout à coup, Maryam sentit que Nathalie n'était plus à côté d'elle. Elle se retourna. Sa camarade s'était arrêtée, avec une soudaine illumination sur le visage.

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit Maryam.

— Je... je viens de réaliser quelque chose. Tu as raison, je n'ai vu aucun animal dans cette ferme.

Maryam la dévisageait, ne voyant pas bien où elle voulait en venir.

— Euh... non ? Et alors ?

— Alors, je suis peut-être folle, mais j'ai un souvenir assez net du Taulier dire « m'en vais nourrir les bêtes ».

— Mmh... tu crois ?

— Oui, j'en suis même sûre ! Tu étais là aussi, c'était le premier soir...

— Celui où tu avais trop bu ?

Nathalie croisa les bras en signe d'agacement. Elle se remit à avancer, en boitillant toujours, aux côtés de Maryam.

— C'est pas l'alcool qui parle. Je m'en souviens très bien. Il est sorti avec un plateau, y'avait plein de marmites dessus. Il a dit qu'il allait nourrir les bêtes, en reprochant à demi-mot à Jocelyne de ne pas l'avoir fait.

— C'est possible...

La jeune femme semblait creuser sa mémoire. Elle remarqua :

— Attends un peu... des marmites ? Pour nourrir des bêtes ?

— Ouais. Sur le moment, ça ne m'a pas choquée... Maintenant, avec le recul, et si on est d'accord sur le fait que cette auberge n'accueille pas le moindre animal...

— Alors l'hypothèse d'une tripotée de gens retenus prisonniers quelque part se précise ?

Nathalie ne répondit pas. Évidemment, c'était exactement à cela qu'elle pensait. Néanmoins, ce fut un autre détail qui attira son attention.

Le chemin de randonnée s'était fait plus visible, plus stable aussi. Au bout, un bâtiment se découpait dans la pénombre. Des lumières vacillantes, sans doute des bougies, éclairaient ses fenêtres en projetant une lueur fragile sur le chemin. C'était comme un long corps de ferme, avec un moulin dont les quatre grandes ailes tournaient, fouettées par la pluie.

*Non, ce n'est pas vrai... ce n'est pas possible...*

Les ailes du moulin semblaient virevolter autour de la tête de Nathalie. L'univers entier se mit à tourbillonner d'un même mouvement. Elle sentit ses jambes céder sous son poids et tomba à genoux dans la boue. La dernière once d'espoir qui subsistait en elle s'était envolée. La dure réalité lui éclata au visage : perdues dans la forêt, elles avaient tourné en rond. Elles étaient de retour à l'auberge.

C'était trop. C'était irréel. C'était comme une malédiction. Nathalie avait la tête qui tournait de plus en plus. Elle eut l'impression que son esprit se séparait de son corps : les sons s'atténuèrent autour d'elle, le bruit de la tempête devint comme assourdi ; un voile noir lui tomba devant les yeux, et elle s'évanouit.



# Partie 3





# Chapitre 21

C'était la fête. Nathalie avait trop bu. Elle se sentait comateuse. Fatiguée. Elle avait envie de rentrer chez elle. Pourtant, elle était déjà chez elle. Le lit était douillet, les draps chauds. Malgré le mal de crâne, elle se sentait bien, là. Elle était forcément chez elle.

En ouvrant les yeux, elle vit la lumière du matin dont les rayons, à travers les rideaux, faisaient briller la poussière en suspension. Au-dessus d'elle, un lustre vieillot était parcouru de toiles d'araignée. Ça n'était pas son appartement. C'était sa chambre. À l'auberge.

Elle se redressa d'un coup, le cœur battant soudain à plein régime. Ce n'était pas possible, elle ne pouvait pas être de retour dans cette foutue chambre! Les souvenirs de la dernière nuit lui revinrent progressivement en mémoire. La fuite en jeep, l'interview de Jimmie Leaf sur CD, puis l'accident, la marche... Maryam et elle étaient retombées sur l'auberge et... plus rien, le noir complet.

Comment avait-elle atterri dans ce lit? Ses plaies avaient été pansées et elle était vêtue de son pyjama habituel. Qui s'était donc occupé d'elle? Elle ressentit un malaise en imaginant un des hôtes la déshabiller...

Elle se leva et ouvrit les rideaux. La vue était si banale qu'elle ne s'y attarda pas : le temps était encore et

toujours désespérément maussade, et le ciel gris déversait inlassablement ses seaux d'eau.

Tout à coup, et même si, pour une fois, ce n'était pas ce tintamarre qui l'avait tirée du sommeil, les murs et le plancher se mirent à trembler de l'habituel bazar des enfants.

BROLOM-BROLOM-BROLOM!

Ce matin-là, en revanche, les deux monstres n'attendirent pas que Nathalie sorte de sa chambre et vinrent y tambouriner directement. Avant que Nathalie n'eût eu le temps de les inviter à entrer – ou, plus raisonnablement, de les envoyer paître –, Luka et Laura ouvrirent la porte qui n'avait pas été verrouillée.

— Hééé! Dites donc, les mioches, faut pas se gêner! J'aurais pu être à poil!

— *Mais vous êtes habillée, y'a pas d'quoi s'énerver!*

— J'm'énerve si je veux, bande de petits merdeux! Vous voyez, moi aussi je peux faire des rimes!

Elle ne savait pas si c'était pour tromper sa panique d'être à nouveau coincée dans cette auberge, mais Nathalie fut prise d'une furieuse envie de se passer les nerfs sur les deux gamins. Si cet endroit était une communauté en circuit fermé, ils n'avaient de toute évidence jamais eu personne pour leur apprendre les bonnes manières. Il était temps que ça change. En plus, si elle était déjà condamnée à ne jamais s'échapper d'ici, elle n'avait plus grand-chose à perdre.

— *Vous n'êtes pas très polie, on n'aime pas ça ici!*

— Pas polie, moi? C'est l'hôpital qui se fout de la charité! Vous trouvez ça poli, vous, de courir dans les couloirs en réveillant l'étage tous les matins! Ça vient me faire la leçon sur la politesse, après? Non mais je rêve! Ils sont où, vos parents? J'aurais deux mots à leur dire.

— *Not'papa est en haut, il fait un gros dodo! Pareil pour not'maman, elle dort depuis longtemps!*

Nathalie fut prise au dépourvu par cette réponse. Est-ce que les gamins avaient vraiment filé la métaphore pour expliquer qu'ils étaient orphelins? Ou est-ce que leurs parents dormaient *vraiment* quelque part, dans une autre chambre? Ou bien, tout simplement, racontaient-ils n'importe quoi pour le plaisir de chanter « nananananéreuh »?

Alors que Nathalie cherchait comment demander des précisions sans les brusquer, les deux enfants lui tirèrent soudain la langue en imitant des bruits de pet et en rigolant.

— Espèce de sales petits...

Elle attrapa une boîte de mouchoirs en carton qui traînait sur le petit bureau de la chambre, et l'envoya dans leur direction. Elle manqua sa cible et alla s'écraser sur le bord de la porte. En prenant leurs jambes à leur cou, Laura et Luka s'écrièrent :

— *Tu vises comme une patate ! Nous on se carapate !*

Gamins ou pas, Nathalie en avait assez de se faire marcher sur les pieds : elle allait leur apprendre à venir l'insulter de bon matin. Elle attrapa la canne que quelqu'un avait pris soin de laisser sur le bord de son lit et se lança à leur poursuite.

Elle traversa le couloir du deuxième étage en sautillant. Les enfants avaient déjà disparu dans la cage d'escalier où elle s'engouffra avec entêtement. Leurs « brolom-brolom » étaient accompagnés par le bruit lourd de ses propres pas. Si les autres habitants de l'auberge n'étaient pas encore éveillés avant cela, c'était maintenant chose faite.

Arrivée à mi-chemin entre le premier étage et le rez-de-chaussée, Nathalie finit par faire un faux pas. Sa cheville tenue en place par l'attelle manqua une marche, et elle rata la rambarde de sa main libre. Quelques douloureuses roulades plus tard, elle était allongée sur le palier, les bras et les jambes en croix. Victoire des enfants par K.O.

Elle resta un instant comme ça, étendue, à faire le point sur ses choix de vie. À quel moment avait-elle déconné, pour se retrouver dans des situations pareilles? Pour ajouter la touche finale à cet échec complet, quelqu'un vint soudain la toiser de toute sa hauteur. Elle voyait son visage à l'envers, mais reconnut le Taulier. Il la fixait avec son regard mauvais et grommela :

— N'a deux trois trucs à s'dire, m'semble.

Il lui tendit la main et l'aïda à se remettre debout. Elle s'était fait mal au dos et se dit que si ce n'était pas l'auberge qui la tuait, sa propre aptitude à s'esquinter serait suffisante pour finir le boulot. Elle s'assit sur un tabouret et massa ses côtes endolories. Quelques minutes plus tard, le Taulier vint s'asseoir à sa table avec deux tasses de café.

— Z'allez peut-être m'expliquer ce bazar?

C'était l'heure de jouer cartes sur table. Nathalie en avait assez de feindre l'ingénuité, de toute façon.

— Vu la situation, vous allez vraiment m'engueuler pour avoir coursé les deux petits chieurs?

— Les deux... quoi? Mais non, rien à carrer de ça. Vous parle de votre petite escapade d'hier soir. Z'avez bien foutu en l'air le réseau électrique, avec vos âneries.

Nathalie se rendit soudain compte que le courant était en effet à nouveau coupé. Elle n'entendait pas le ronronnement des frigos, et quelques bougies étaient allumées, même si la luminosité du jour suffisait à y voir à peu près clair.

— Foutiez quoi à piquer la voiture de Travers pour aller vous planter dans un pylône?

— La voiture de travers?

— Non, pas de traviolle. De Travers. Le type de l'électricité. Emmanuel Travers.

— Oh, vous voulez parler du mec que vous séquestrez?

— Pardon?

Le Taulier avait ouvert de grands yeux. *Eh oui mon pote, j'ai bien compris ce que vous fabriquiez!*

— Oui, c'est marrant, hein. Hier, vous me dites qu'il est soi-disant « parti ». Sur ce, je sors, et sur quoi je tombe? Paf! Sa jeep! Qui n'a pas bougé d'un pouce! Vous allez peut-être me dire qu'il est parti à pied?

— Parti, parti... *dans sa chambre*, voulais dire. L'était parti dans sa chambre, hier. Pas parti de l'auberge. L'a décidé de rester passer la nuit ici. Faisait trop mauvais pour prendre la route. Trop risqué. L'a un peu de jugeote, *lui* au moins.

Nathalie était estomaquée. Le Taulier allait-il vraiment nier tout en bloc? Même alors qu'elle lui mettait son gros pif dans ses mensonges?

— Non non, attendez... quand vous avez dit « parti », c'était clair que...

— L'avais invité à v'nir écouter Jérôme, mais l'a dit qu'il'était crevé. L'est parti se coucher tôt. Z'avez demandé où qu'il'était, bah l'était parti, parti s'coucher, voilà. Z'alliez pas aller le réveiller, t't'façon?

— Et pourquoi votre femme est-elle allée cacher la voiture, hein? Haha! Ouais, on était là, on a tout vu!

— Ma femme?

— Jocelyne.

— Pas ma femme.

— Pardon?

— Suis pas en couple avec M'ame Jocelyne. Collègue, c'est tout.

Ça, c'était une révélation à laquelle Nathalie ne s'était pas attendue. Certes, ça ne changeait quasiment rien à l'affaire, mais elle était bêtement partie du principe que les deux aubergistes étaient mari et femme.

— Bon, peu importe. Mais pourquoi donc votre *collègue* a-t-elle senti le besoin de planquer la jeep, si vous n'avez pas enlevé M. Travers ?

— Enlevé l'autre zig ? Mais z'êtes frappée, ma pauvre. L'a juste rentré la voiture à l'abri. Rapport à la tempête. Des tuiles qui tombent, des fois. Vaut mieux être prudent. Z'êtes pas au courant, visiblement. Et vous, z'aviez une bonne raison pour faucher une bagnole ?

C'était le pompon. Voilà qu'elle se retrouvait dans la position de l'accusée, à présent. Elle n'en croyait pas ses oreilles. Ce qu'il racontait n'avait aucun sens. Pourtant, il avait l'assurance d'un type droit dans ses pompes. Elle décida qu'au point où elle en était, elle ferait tout aussi bien d'être honnête.

— J'voulais foutre le camp de cette auberge de malheur. Je ne sais pas ce qui se trame ici, mais c'est pas net. Le type terrorisé qu'on a croisé l'autre soir...

Le Taulier allait protester mais Nathalie ne lui en laissa pas le temps :

— Oh, pitié, ne me ressortez pas votre histoire de *hippie* qui se serait perdu ! Je suis au courant pour votre jolie petite plantation, aussi ! Un peu beaucoup pour une consommation personnelle, non ? Celle de Jérôme, ou plutôt Jimmie ? L'ex-rockstar qui voudrait zigouiller ceux qui ne partagent pas sa petite utopie de pauvre millionnaire qui se fait mousser en se la jouant gauchiste énervé ? Oh, et puis on pourrait aussi parler d'Augustin, soi-disant « parti », lui aussi ? Sans ses chaussures ? Oh oui, le chemin de randonnée en chaussettes, je suis sûr que c'est l'éclate ! Ou alors, non... vous allez peut-être me dire que lui aussi, il est encore là, et qu'il était juste « parti » pisser, c'est ça ?

Le Taulier restait de marbre. On ne pouvait pas lui reprocher de céder facilement sous la pression... Il se bornait

à fixer Nathalie de son regard noir et profond, et à serrer sa tasse de café de toutes ses forces. En regardant ses paluches qui auraient pu l'assommer d'une chiquenaude, Nathalie déglutit mais ne se démonta pas.

— Tant qu'on y est, et puisqu'Emmanuel a soi-disant pris une chambre pour la nuit, qu'est-ce que vous diriez qu'on aille lui faire un petit coucou, hein ? Puisqu'il n'est pas séquestré ! Bien sûr, suis-je bête, Emmanuel *dort* simplement dans sa chambre !

— Euh, non, je suis là.

Le sursaut de Nathalie renversa une bonne partie de son café sur la table. Elle tourna la tête si vite qu'elle sentit presque une vertèbre se déboîter. *Ça y est. Je crois que je suis officiellement folle.*

En dépit de toute logique, Emmanuel, l'électricien, se tenait debout au bas des escaliers. Il n'avait apparemment entendu que la fin de la conversation et paraissait extrêmement surpris que Nathalie eût prononcé son nom et s'inquiétât de son sommeil.

Le Taulier, un sourire narquois sur le visage, se pencha en avant et murmura :

— Vous laissez le soin d'lui expliquer où est sa jeep...





## Chapitre 22

Dire que les choses ne se passaient pas exactement comme Nathalie l'aurait souhaité eût été un doux euphémisme. D'abord, sa fuite désastreuse en jeep avait manqué de la tuer et l'avait ramenée pile à son point de départ; ensuite, sa confrontation avec le Taulier s'était complètement retournée contre elle, la mettant dans une position défensive alors même qu'elle avait l'intention de rentrer dans le lard de son hôte; pour finir, elle s'était plantée du tout au tout sur Emmanuel qui était bel et bien vivant et libre de ses mouvements.

Elle aurait donné cher pour que Maryam soit présente pour la soutenir, mais celle-ci n'avait pas encore quitté sa chambre. Pour son malheur, Nathalie s'était donc retrouvée seule face à ce pauvre Emmanuel : seule pour lui expliquer qu'elle avait bêtement conjecturé son kidnapping; seule pour justifier le vol des clefs de sa jeep et la fuite inopinée avec le véhicule en question; seule enfin pour lui apprendre la destruction dudit véhicule suite à une toute petite collision avec un poteau électrique.

Elle devait bien admettre qu'elle s'était attendue à une réaction plus violente de la part d'Emmanuel que celle qu'il lui servit. De manière générale, le pauvre homme se trimbalait des yeux de chien battu et donnait l'impression de porter toute la misère du monde sur ses épaules. La nouvelle

de l'explosion de sa jeep ne suscita donc pas en lui une colère noire, mais plutôt quelque chose qui ressemblait à un désastreux accablement.

Choqué, déboussolé même, il était remonté dans sa chambre sans prévenir, laissant Nathalie avec ses remords et ses bras ballants sur le palier du bar. *Mince, j'aurais limite préféré qu'il me gueule dessus...*

L'idée de reconforter un bonhomme de quarante-cinq ans qui chialait après sa tuture comme un bambin après son doudou ne la tentait guère. C'était pourtant ce que le Taulier devait avoir en tête lorsqu'il lui souffla avec sarcasme :

— Si z'êtes disposée à faire amende honorable, l'est au premier. Dans l'ancienne chambre de l'Augustin.

La prononciation de ce nom par le Taulier donna à Nathalie la tentation de remettre le sujet de sa disparition à lui, d'Augustin, toujours inexplicquée, sur le tapis. Puis elle décida qu'il y aurait un temps pour chaque chose, et se fit violence pour remonter les escaliers, une expérience pénible dans son état. En même temps, monter dix fois ces escaliers aurait été moins gênant qu'affronter les yeux tristes de la victime de ses plans foireux. *Punaise, Maryam, c'est quand tu veux que tu te lèves... Après tout, c'est toi qui l'a envoyée dans le mur, sa saleté de bagnole.*

Cependant, Nathalie ne déchargea pas l'intégralité de sa culpabilité sur Maryam : celle-ci n'avait conduit que parce qu'elle-même n'était pas en état de le faire. En revanche, c'était bien Nathalie qui avait insisté pour que l'évasion éclair se fasse...

Arrivée au premier étage, elle clopina vers la porte de l'ancienne chambre d'Augustin et frappa doucement avec son index.

— M. Travers? Emmanuel? C'est moi, Nathalie. Allez, quoi, laissez-moi entrer! Je vous dis que je suis désolée. Je suis sûre qu'on peut s'arranger.

Elle s'imaginait déjà appeler son assurance pour lui expliquer le bazar... ça promettait d'être une conversation intéressante. *Je crois que je préfère limite lui rembourser sa caisse comptant, sur ce qui reste de mon Livret A...*

Lorsqu'Emmanuel lui ouvrit enfin la porte, il avait le front ridé comme une pomme flétrie. Avec sa calvitie et ses yeux de merlan frit, il lui évoquait un employé de bureau dépressif en plein plan de licenciement. Ne sachant comment aborder le sujet, elle tenta d'une petite voix :

— Vous y teniez beaucoup, à cette jeep, pas vrai?

Il l'observa un instant, puis s'écarta et lui fit signe d'entrer. *Voilà, c'est parti, je vais devoir cajoler un pauvre bout-de-chou à qui on a cassé son jouet... bon, okay, « on », c'est un peu moi, mais quand même.*

— Écoutez, dès que le réseau est revenu, j'appelle mon assurance.

— C'est gentil. Pour tout dire, c'est pas ça qui me tracasse.

— Oh.

— Non.

Il y eut un blanc. Nathalie était tentée de dire « bon bah tout va bien alors » et de prendre la tangente, mais elle était trop curieuse.

— C'est quoi, alors, qui vous tracasse?

— À votre avis? Vos histoires de disparitions, d'enlèvements, tout ça... vous étiez sérieuse?

*Oh, ça!*

À force de discuter du pourquoi et du comment du supposé complot avec Maryam, elle avait fini par oublier que, pour une personne normale, cela faisait beaucoup à

encaisser. Après tout, si cela détournait son attention de l'affaire de vol et dégradation de véhicule...

— Eh bien... oui. Vous voyez, votre chambre, juste avant que vous n'arriviez, elle était occupée par un type du nom d'Augustin. Disparu du jour au lendemain, soi-disant de son plein gré, mais sans ses chaussures et sans son téléphone. Alors d'accord, c'était pas un super camarade, plutôt un genre de sale con, mais merde, on l'avait quand même pas sauvé de la noyade pour qu'il se fasse dézinguer dans la foulée!

— Sauvé de la noyade?

— Euh, ouais. C'est une longue histoire. Vous devriez vous asseoir...

Emmanuel s'exécuta. Nathalie s'assit ses côtés sur le lit et se lança alors dans un récit aussi exhaustif que possible sur tout ce qu'elle avait vécu depuis la nuit où elle s'était égarée dans la forêt; tout ce qu'elle avait appris; tout ce qu'elle soupçonnait. Le visage de l'électricien en passa par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Lorsqu'elle termina son histoire par son réveil de retour dans sa chambre ce matin-même, elle était presque aussi épuisée que si elle l'avait revécue en direct. Emmanuel avait l'air également chamboulé. Enfin, plus chamboulé que d'habitude, en tout cas...

— Je sais, ça fait beaucoup à avaler d'un coup. De toute évidence, je me suis trompée à votre sujet. Vous avez vraiment simplement passé la nuit ici?

— Eh bien oui...

— Encore une fois, je suis vraiment désolée pour votre voiture...

— Honnêtement, c'est pas juste la voiture. Si j'avais su ce qui m'attendait, je n'aurais pas accepté la mission...

habituellement, ce n'est pas moi qui suis affecté à cette zone. Je dépanne un collègue malade.

— Oui... d'ailleurs, c'est une chose qui m'a étonnée : l'auberge n'a pas l'air d'avoir d'existence officielle, mais elle est tout de même raccordée au réseau électrique national ? Avec un contrat en bonne et due forme, j'imagine ?

— J'ai pas le détail en tête, mais a priori, oui.

— Votre collègue qui s'occupe normalement de cette zone... c'est quel genre ?

Emmanuel se tourna vers elle, légèrement offensé par ce qu'elle sous-entendait :

— Le genre à prendre part à une association criminelle, vous voulez dire ? J'crois pas non.

— Pourtant, si quelqu'un vient relever les compteurs tous les six mois, c'est quand même une grosse faille de sécurité pour leur petite organisation, vous ne trouvez pas ? Je me dis que le plus simple, ce serait d'avoir un complice... Votre collègue, pardon mais... est-ce qu'à tout hasard, ce serait pas le genre un peu politisé ? Tendance gauchiste ? Syndiqué et tout le tralala ?

— Et alors ? C'est un crime, ça ?

— Vous voyez ce que je veux dire... fâché contre le système, des envies de tout foutre en l'air, peut-être tenté par des utopies un peu radicales... .

— Si vous allez par là, je connais un paquet de monde qui aurait le profil... mince, même moi en fait, d'une certaine manière.

*Et moi aussi...* pensa soudain Nathalie. Après tout, n'avait-elle pas déjà envoyé bouler son travail et sa petite vie rangée ? Avec une furieuse envie de changer radicalement de mode de vie ? Certes, avant cela, elle n'était pas syndiquée, mais peu de gens l'étaient dans son milieu, de toute manière. En d'autres circonstances, n'aurait-elle pas trouvé l'interview

de Jimmie Leaf pleine de bon sens ? N'aurait-elle pas voulu y croire, elle aussi ? Peut-être... y participer ?

*Pas si ça implique de s'asseoir sur les droits humains, non.*

Elle se tint ainsi, pensive, un certain temps. Emmanuel, qui devait réfléchir à la même chose, ne troubla pas le silence pendant plusieurs secondes. Au bout d'un moment, après un léger soupir, il demanda :

— Qu'est-ce que vous comptez faire, maintenant ?

— Eh bien, mon plan original, comme vous vous en doutez, était de me tirer d'ici avant de subir le même sort qu'Augustin et les autres. Votre jeep en a déjà fait les frais... Je n'ai pas de meilleure idée pour l'instant. Si le temps reste calme, je traverserai cette foutue forêt à pied, et tant pis pour ma cheville.

— En admettant que vous y arriviez, vous ferez quoi, ensuite ?

— Ensuite ?

— Ben oui. Une fois tirée d'affaire, sachant tout ce que vous imaginez qu'il se trame par ici...

La question était étrange mais Nathalie répondit simplement :

— Eh bien, j'imagine que j'irai voir les flics. J'ai pas de preuves, mais la situation me semble assez suspecte pour que ce soit justifié. En plus, je suis sûre qu'il suffira que je parle de la plantation de cannabis pour faire rappliquer le GIGN directement...

— Vous êtes sûre de vous ?

— C'est-à-dire que je peux difficilement faire comme si rien ne s'était passé, par vrai ?

— Ah, fit Emmanuel.

Il se comportait soudain de manière très étrange et Nathalie avait un mauvais pressentiment. L'électricien se

leva, se dirigea vers la porte de la chambre et, après l'avoir ouverte, appela dans le couloir avec résignation :

— Taulier ? C'est bien ce qu'on craignait. . .

Une sensation d'horreur envahit Nathalie lorsque le vieux barman au physique de boxeur fit son apparition. Il jeta un œil dans sa direction. Toujours assise sur le lit, elle était trop sidérée pour faire le moindre mouvement. Le grommèlement du Taulier lui parvint comme à travers une bulle, comme dans un mauvais rêve :

— Mince. . . Z'auriez mieux fait d'la boucler, m'dame. Vais d'voir vous garder là pour l'instant.

Après avoir lancé à Nathalie un regard désolé, Emmanuel quitta la pièce avec le Taulier et la porte se referma. Le bruit d'une clef qu'on tourne dans la serrure indiqua à Nathalie qu'elle était enfermée.

Elle s'était véritablement plantée du tout au tout sur Emmanuel. . . il n'était pas une victime, mais il n'était pas non plus un visiteur lambda. Il était un complice, et il l'avait bien bernée. En définitive, ce qu'elle craignait avait fini par arriver : les masques étaient tombés, et elle était maintenant prisonnière de l'auberge pour de bon.





## Chapitre 23

Allongée sur le lit, Nathalie évaluait ses options en fixant le plafond. Elles n'étaient pas bien nombreuses, et peu engageantes pour la plupart. Tambouriner à la porte en hurlant était tentant, bien que l'intérêt, au-delà du défouloir, fût sans doute limité. Les chances de réveiller Maryam, un étage plus haut, étaient minces, celle-ci ayant déjà prouvé la lourdeur de son sommeil. *De toute façon, s'ils ont deux ronds de bon sens, ils l'ont déjà enfermée elle aussi.*

Une autre aide potentielle était Babette, qui logeait à l'étage où Nathalie était retenue. Néanmoins, l'impliquer revenait à coup sûr à la faire enfermer elle aussi, et Nathalie ne pouvait décentement participer à l'infortune de quelqu'un d'autre.

Non, elle était seule, c'était indiscutable. Toute la question était de savoir pour combien de temps : elle ignorait à quelle sauce elle allait être mangée, mais il était clair qu'ils n'allaient pas la laisser moisir dans cette chambre *ad vitam æternam*. S'ils disposaient, comme elle l'avait maintes fois supposé auparavant, de geôles un peu plus sophistiquées, elle n'allait sans doute pas tarder à les rejoindre.

C'était pour cette raison qu'elle se creusait les méninges : ses meilleures chances de s'évader, c'était dans l'immédiat, tant qu'elle n'était pas encore *trop* privée de ses mouvements.

Défoncer la porte était exclu : quelqu'un montait forcément la garde, et même dans l'hypothèse inverse, le boucan qu'elle ferait ne manquerait pas d'ameuter les hôtes. Passer par la fenêtre ? C'était sans doute la meilleure solution. Le premier étage n'était pas si haut. Suffisamment, toutefois, pour que ses chances d'atterrir indemne soient mauvaises. Avec une cheville déjà handicapée, autant dire qu'elle ne quitterait sa prison que pour se retrouver en incapacité physique de fuir dans la foulée.

Par acquit de conscience, elle avait même fait le tour des bouches d'aération de la chambre et de la salle de bain, pour voir si, à tout hasard, elle ne pourrait pas se la jouer Tom Cruise dans *Mission : Impossible*. Peine perdue. Il n'y avait même pas la moindre VMC, alors ne parlons pas de conduits suffisamment larges pour y accueillir un être humain. . .

Dernière option, et non des moindres : trouver un objet contondant digne de ce nom, attendre qu'un de ses geôliers vienne la chercher, et lui asséner un bon gros coup sur le coin de la trogne. Elle avait assez de frustration accumulée pour dévisser quelques mâchoires. Restait le problème du nombre : elle était seule, ils étaient au moins quatre. Le Taulier, Jocelyne, Jérôme et maintenant Emmanuel. Pour ce qu'elle en savait, les gamins Luka et Laura faisaient peut-être même partie du complot. *C'est pas grave, je suis prête à leurs péter les dents à eux deux aussi, ça me dérange pas. Ça me fera limite plaisir.*

Elle se mit donc à fouiller la chambre de fond en comble, le plus discrètement possible pour ne pas attirer l'attention. En ouvrant le tiroir de la table de chevet, Maryam tomba sur un téléphone portable. Après avoir allumé l'écran, elle reconnut celui d'Augustin. Maryam et elle l'avaient elles-mêmes rangé là lorsqu'elles l'avaient trouvé la veille. Verrouillé, sans réseau, il ne lui était pas d'un grand secours.

Les placards étaient vides et, maintenant qu'elle y pensait, elle n'avait pas non plus vu la moindre valise. Il était évident, à présent, qu'Emmanuel n'avait pas passé la nuit ici. *J'imagine qu'il a sa propre chambre permanente...*

La meilleure « arme » à sa disposition était un gros fauteuil. Il était suffisamment lourd pour assommer quelqu'un d'un seul coup... mais sans doute *un peu trop* lourd pour être soulevé et manié assez rapidement.

Elle se rallongea sur le lit, pas beaucoup plus avancée. Machinalement, elle attrapa à nouveau le téléphone d'Augustin et joua avec les touches. Qu'aurait-elle donné pour pouvoir le déverrouiller...

*Attends une minute... Cet Augustin n'avait pas spécialement l'air dégourdi et c'est un code à quatre chiffres...*

Prise d'une soudaine inspiration, elle fit plusieurs tentatives pour deviner le mot de passe. Après les « 0000 » et « 1234 » de rigueur, elle passa aux années de naissance. Augustin devait avoir un peu plus de la trentaine, elle essaya donc « 1989 », puis « 1988 », etc.

Au bout de cinq essais, le téléphone indiqua qu'elle devait attendre trente secondes avant de réessayer. *Tant pis, j'ai tout mon temps...*

Après avoir continué sa remontée dans le temps, elle dut réprimer un cri de joie en voyant le téléphone se déverrouiller sur « 1983 ». En un clin d'œil, elle était de nouveau debout. Elle levait frénétiquement son téléphone aux quatre coins de la chambre, dans la salle de bain, par la fenêtre... elle cherchait le réseau avec l'ardeur des férus de détecteurs de métaux qui cherchent de l'or sur une plage.

Quelques minutes plus tard, elle dut se rendre à l'évidence : il n'y avait pas la moindre trace de réseau dans ce bled. Pourtant, lorsqu'elle avait trouvé le téléphone la veille, il venait de recevoir des SMS. Dans une dernière tentative

désespérée, elle se jeta donc au sol et tint le téléphone à côté de la table de nuit, là où il se trouvait alors.

Alors qu'elle restait là, immobile, à fixer le symbole qui affichait son sempiternel « X » et sa jauge vide, elle remarqua une icône sur l'écran d'accueil. C'était un raccourci vers un document, « Coupures presse.pdf ».

Elle se redressa sur ses genoux et l'ouvrit. Le cœur battant, elle vit alors s'afficher une nouvelle pièce du puzzle : le document contenait des versions numérisées de coupures de journaux locaux. Ces coupures résumaient, à chaque fois, les disparitions dont avait parlé Augustin.

En s'asseyant sur le bord du lit, Nathalie eut une pensée pour lui. *Désolée de ne pas t'avoir cru, sale con... où que tu sois.*

N'ayant rien de plus constructif à faire, elle parcourut les articles. Ils étaient classés dans l'ordre chronologique. Le tout premier avait huit ans.

#### *RANDONNEURS DISPARUS : LES RECHERCHES PATINENT*

*Les recherches sont toujours en cours, mais l'espoir de retrouver les Von Klugsman, cette famille de randonneurs portée disparue dans la Forêt du Folpiquet, s'amenuise de jour en jour.*

*Jean-Pierre et Monique Von Klugsman avaient profité des vacances d'été pour organiser un circuit champêtre avec leur petite fille de tout juste un an. La singularité d'emmener une si jeune enfant avait d'ailleurs attiré l'attention du journal régional de France 3 qui leur avait consacré un petit sujet de reportage sans prétention, comme cela se fait beaucoup à cette période estivale. Ahmed Nachar, le journaliste à l'origine de ce sujet, avait pris rendez-vous pour les retrouver après leur périple. Inquiet de ne pas les voir revenir, il a fini par donner l'alerte et par signaler la disparition auprès de la gendarmerie locale.*

*Plusieurs jours de fouille intensive dans la Forêt du Folpiquet n'auront pas permis de retrouver la famille, et les experts*

*s'accordent à dire que les chances de les retrouver vivants sont à présent quasi-nulles. Christine Dubonnet, l'inspectrice en charge de l'affaire, déclare :*

*« La Forêt du Folpiquet est dense et peu aménagée. Les chemins de randonnée y sont peu visibles et difficilement praticables. La réception téléphonique y est inexistante, ce qui rend impossible l'appel des secours en cas de problème. Nous pourrions ratisser le terrain pendant des semaines sans y retrouver qui que ce soit. Sauf le respect que je dois à cette famille dont je déplore la disparition, il y a là une forme d'inconscience à s'aventurer par ici sans un minimum de préparation, et avec un bébé de surcroît ! »*

Nathalie pensa avec amertume qu'elle aurait été inspirée de lire cet article *avant* son départ. Personne n'avait pris la peine de la prévenir de la dangerosité de cette forêt. Ceci étant dit, elle-même n'avait pas pris la peine de demander quoi que ce soit à grand-monde. . .

*Au-delà de la détresse profonde dans laquelle cette disparition n'aura pas manqué de plonger les proches des disparus, l'hypothétique décès de Jean-Pierre Von Klugsman pose la question de sa succession à la tête de VKT, grand groupe de travaux publics chargé notamment de la mise en œuvre du futur contournement de l'autoroute. . .*

Le reste de l'article avait été coupé par le scanner. Nathalie fit défiler le PDF de son pouce droit et continua sa lecture. L'article suivant avait été publié deux ans plus tard.

#### **PAPI TROQUELLE : TOUJOURS PAS DE NOUVELLES**

*L'inquiétude grandit à Saint-Martin-du-Folpiquet, où l'absence de René « Papi » Troquelle, une célébrité locale, a été remarquée.*

*Papi Troquelle, que l'on connaît surtout à Saint-Martin comme le patron du bistrot du village « Au Troquet Troquelle », a disparu sans laisser de traces depuis maintenant une semaine. Les habitants ont été surpris de voir le rideau de fer baissé mais ont d'abord supposé que « Papi » avait pris une journée de congé sans prévenir.*

*« Il est ouvert six jours sur sept, nous confie Chantal, une habituée. Ça ne nous aurait pas choqués qu'il se repose un peu ! Mais là, une semaine, non, il nous aurait prévenus... »*

*D'abord sceptique, la gendarmerie prend désormais l'affaire au sérieux : la disparition a depuis été signalée par plusieurs établissements aux alentours. En effet, et bien que cela soit peu connu des habitants de Saint-Martin, René Troquelle avait depuis plusieurs années investi dans de nombreux débits de boissons similaires au sein de plusieurs villages du département, et les gérait en bon père de famille. C'est Gaspard, barman au « Bistrotuelle » de Laneuveville-Folpique, un des établissements de Papi, qui nous en parle :*

*« Papi, c'est la vieille école. Il sait ce que c'est que tenir un bar de village. Il a fait beaucoup pour redynamiser la région. Aux dernières nouvelles, il devait s'absenter un jour ou deux pour visiter un établissement dans le coin, un nouvel endroit dans lequel il souhaitait investir... Cela fait déjà une semaine maintenant, sans un coup de fil, ça ne lui ressemble pas ! »*

À nouveau, l'article était coupé, mais Nathalie ne se faisait pas trop d'illusions sur le « nouvel endroit » dans lequel ce Papi voulait investir... Est-ce que les hôtes de cette auberge éliminaient réellement n'importe quelle personne un peu trop curieuse ?

En défilant sur l'article suivant, elle se demanda soudain de quel genre d'article bénéficierait Augustin. On vanterait sans doute ses talents de jeune cadre dynamique... Si sa voiture finissait par être retrouvée dans la rivière, la noyade serait immanquablement retenue comme explication évidente.

*Et moi ?* pensa-t-elle soudain. *Est-ce qu'un agent de police ira déclarer que j'aurais mieux fait de rester le cul sur ma chaise de bureau comme une gentille informaticienne sans histoire ? Qui ira faire mon éloge pour justifier qu'on investisse du temps dans les*

*recherches ? Pour commencer, quel éloge pourrait-on bien faire de moi ?*

Passablement déprimée par sa propre incapacité à répondre à ces questions, elle les chassa de son esprit, porta à nouveau son attention sur le téléphone et poursuivit sa lecture...





## Chapitre 24

Une bonne partie de la journée s'était écoulée sans que Nathalie ne s'en aperçoive. Elle avait lu et relu chaque article, analysé chaque phrase, chaque témoignage. Les disparus ne partageaient quasiment aucun lien... à part celui d'avoir, à un moment ou à un autre, croisé la route de l'auberge. Ce n'était jamais explicite, bien entendu, l'existence de l'auberge restant inconnue du grand public.

Il n'était pas difficile de conclure que chaque personne qui mettait en danger le secret de l'auberge finissait tôt ou tard par en payer le prix. La toute dernière disparition, survenue quelques mois plus tôt, était celle de Christine Dubonnet, l'inspectrice qui avait été en charge de la toute première affaire ainsi que de plusieurs autres depuis. Une fouineuse un peu trop opiniâtre, avait conclu Nathalie.

Si cet impressionnant et morbide dossier de presse corroborait les dires d'Augustin, elle n'en était pas beaucoup plus avancée pour autant. Les heures passaient et elle n'avait toujours pas la moindre esquisse de début d'embryon de plan. Elle en venait à imaginer des stratégies improbables, comme de se cacher sous le lit pour mimer sa disparition et profiter de la confusion de son geôlier pour lui sectionner les tendons d'Achille. À l'aide de quel ustensile ? *À coup de dents s'il le faut, bordel !*

Alors que le jour déclinait, le bruit d'une clef qu'on tournait dans la serrure résonna enfin dans la pièce. Nathalie se redressa sur son lit et leva les bras dans une position de catcheuse prête à se défendre. Seulement, avant même que la porte ne fût ouverte, elle avait baissé sa garde en pensant : *à quoi bon ?* Elle n'avait rien. Pas d'arme, pas de plan, pas d'idée géniale.

À sa grande surprise, ce ne fut ni le Taulier ni M'ame Jocelyne qui pénétrèrent dans la pièce, mais Jérôme. Il resta un instant sur le palier en la dévisageant à travers ses grosses lunettes noires.

— Tu vas me sauter à la gorge ?

— C'est pas l'envie qui me manque.

Lorsqu'il comprit que Nathalie ne faisait que fanfaronner, il entra. Il tirait derrière lui un plateau similaire à celui que le Taulier avait emporté pour soi-disant « nourrir les bêtes ». En revanche, le contenu était beaucoup plus appétissant : une salade composée en entrée, une belle assiette de gnocchis au pesto – le tout, maison, bien sûr – et une tarte au citron meringuée en dessert. Le tout accompagné d'une pinte de bière à la robe ambrée scintillante.

— J'ai droit au traitement de prisonnière de luxe ? Ou alors c'est le dernier repas du condamné, et vous allez me butter dans la foulée ? Pendaïson en place publique ? Bandeau sur les yeux et peloton d'exécution ? Oh, non, tiens : un grand bûcher pour que Laura et Luka puissent danser autour en chantant « nananananéreuh » ?

— Môme, tu crois pas que tu en fais un peu trop, dans le mélodrame ?

— Alors mon petit vieux : entre les histoires de disparitions sordides que je viens de lire, le fait que toi et tes potes me reteniez prisonnière, et mon ignorance totale de

vos intentions à mon égard... je vais me permettre un accès ou deux de mélodrame, si ça te défrise pas.

— *Fair enough.*

Il plaça le plateau sur le lit, alla fermer la porte et revint s'asseoir en face d'elle.

— Mange donc, ils se sont surpassés sur le menu. Je t'assure que personne n'a l'intention de te dézinguer. Ou de te faire le moindre mal, pour ce que ça vaut.

— Tu m'excuseras si je ne te crois pas sur parole?

Néanmoins, Nathalie mourrait de faim et ne put s'empêcher plus longtemps de se jeter sur la nourriture. Après tout, s'ils avaient vraiment envie de se débarrasser d'elle, ils avaient des moyens plus simples à leur disposition que d'empoisonner un repas gastronomique. En plus, dans l'hypothèse où Jérôme la baratait et où ils comptaient *réellement* la tuer dans un futur proche, autant en profiter avant d'en finir.

— Alors? fit Jérôme.

— Alors quoi? C'est vachement bon, et?

— Je pensais que tu aurais quelques questions.

— Des caisses pleines. Sauf qu'encore une fois, je suis pas hyper-disposée à gober tout ce que tu vas me répondre.

— *Try me.*

— D'accord. Où est Augustin?

Jérôme poussa un de ses éclats de rires caractéristiques, ceux qui tonnaient à mi-chemin entre une toux et un aboiement.

— Heurk heurk heurk! De toutes les questions possibles, c'est celle-ci qui te vient en premier? Le sort de l'autre peigne-cul?

— Réponds à ma question.

— Tu me crois si je te dis qu'il est vivant et en bonne santé?

— Absolument pas.

— Et si j'ajoute, en plus, qu'il nage actuellement en plein bonheur ?

— Fous-toi bien de ma gueule.

— Bon, ben je vois qu'on avance.

— Où est Maryam ?

— Dans sa chambre.

— Libre d'en sortir ?

— Parfaitement.

— Vous n'avez pas peur qu'elle se demande où je suis passée ?

— On gère.

— Je me doute.

— Voilà.

— Génial.

Les yeux de Nathalie lançaient des éclairs. Jérôme restait de marbre, à encaisser sa colère. Il était manifeste qu'il s'y était préparé, ce qui ne fit qu'ajouter à l'irritation de Nathalie.

— Donc tout est bien ficelé, hein ? Petite communauté autogérée machin-chose ? Tu mènes tout ce beau monde à la baguette ?

— Pas vraiment, non. Je ne sais pas si tu es familière avec le terme « autogéré », mais en général, ça indique que personne ne mène personne à la baguette.

— Comme c'est touchant. C'est donc ça, le fin mot de l'histoire ? Après toutes ces années à te la jouer révolutionnaire à la petite semaine sur les radios du monde entier, tu as finalement réussi à joindre l'action à la parole ?

— On n'a jamais vraiment « réussi ». Peu importe, d'ailleurs, c'est le chemin qui compte, la direction. Ceci étant dit, pour répondre à ta question : ça fait trente ans qu'on travaille à faire de cette auberge un lieu où l'on peut vivre différemment. Ne plus travailler pour fructifier un capital

mais pour participer au bien de la communauté; ne plus courir après le profit et l'accumulation qui détruit les corps et la nature; ne plus se faire dicter notre mode de vie par les bourgeois.

— C'est joli comme tout, t'as bien appris ton texte. Du coup, les grosses bourgeoises comme moi, vous en faites quoi?

Nouveau rire de Jérôme. Ce n'était pas de la moquerie de sa part, il était réellement amusé. Nathalie s'étonnait, par ailleurs, de le voir s'exprimer avec autant de clarté. Il n'avait pas retrouvé le débit de paroles de sa jeunesse, mais il compensait par une maîtrise du français et une sorte de parfaite sérénité. *Il a l'air sobre aussi, c'est presque surprenant...*

— Voyons, Nathalie... sans t'offenser, tu n'as rien d'une bourgeoise. Je ne parle pas de ta culture, de ton style, ni même de ta richesse. Je parle de ta place dans les rapports de production. De ce point de vue, *excuse my marxism*, mais tu es une simple prolétaire.

— Si tu voyais mes derniers bulletins de salaire et mon compte en banque, tu ne dirais pas ça.

— Mais si, justement! « Salaire »! Andouille! Le bourgeois ne vit pas de son salaire, il vit de ses rentes! *Fucking hell*, on n'vous apprend plus rien à l'école? Tu crois qu'un bourgeois compte sur les deniers de son travail, péniblement mis de côté sur son livret A, pour s'offrir une expédition comme la tienne? Un bourgeois compte sur le travail *des autres* pour organiser sa propre oisiveté. Tu es une prolétaire Nathalie, peut-être une *glorified* prolétaire, sans doute pas la moins bien lotie des prolétaires, mais tu es du même côté du capital qu'un ouvrier au SMIC : si tu arrêtes de travailler, tu seras vite en incapacité d'assurer ta propre subsistance. Tu crois qu'un bourgeois, un vrai, a ce genre d'inquiétude?

— Tu veux dire, le genre de grand bourgeois qui continuerait à toucher un pognon monstrueux de ses ventes d’albums alors qu’il n’a rien enregistré depuis trente ans ?

Un grand sourire s’afficha sur le visage de Jérôme.

— Dans le mille.

— Tu la vis bien, la contradiction ?

— Je me débrouille. Déjà, mes rentes – je reconnais que ce sont des rentes – impliquent assez peu d’exploitation, ce sont surtout des mômes qui choisissent d’acheter mes disques au lieu de les pirater. En termes d’impact négatif, je trouve que j’ai pas trop à rougir. Et puis surtout, ces rentes, c’est ce qui a financé en partie cette auberge.

— Donc ton petit projet anticapitaliste dépend, au final, des revenus du capital ?

Il poussa un soupir.

— Je n’ai jamais dit que nous étions une société parfaite et exempte de contradictions. Toi et moi sommes venus au monde dans une société capitaliste hégémonique : si nous voulons en sortir, nous sommes obligés de partir de cette réalité, et de faire avec, au moins pour un temps. Tu crois qu’il existe des endroits neutres où l’on peut simplement s’installer en demandant gentiment aux bourgeois de nous laisser organiser notre société alternative en paix ? C’est pour ça que mon argent est *nécessaire* à la survie de cette auberge.

— Ainsi qu’à celle des autres ?

Cette fois, Jérôme eut l’air sincèrement surpris.

— Hééé, on est mieux informée que ce que je croyais ! On a fait ses petites recherches ?

— J’ai aucun mérite, c’est Babette, votre *fan-girl*, qui m’en a parlé.

— Oh, elle.

Nathalie faillit pouffer en voyant la gêne de l'ex-rockstar. Visiblement, toutes ces années d'ermitage ne l'avaient pas rendu plus à l'aise avec la courtoisie.

— Eh bien, oui, tu as raison. On peut difficilement s'extraire du système capitaliste à trois clamps dans une ferme, pas vrai? Alors on a vu plus gros : un réseau d'auberges, disséminées un peu partout, qui s'auto-organisent, qui échangent... qui font leur petite division du travail non-capitaliste à une échelle moyenne, à mi-chemin entre une ZAD parfaitement autonome et un pays entier interdépendant.

Nathalie avait presque terminé son repas, elle dégustait l'excellente tarte au citron meringuée. Jérôme la montra du doigt et dit :

— Des citrons de *L'Auberge du Soleil*, sur la Côte d'Azur ; et du sucre de betteraves de *L'Auberge de la Grande Plaine* en Picardie. Pareil pour les patates des gnocchis. La trappiste, c'est un autre établissement en Belgique – on n'est pas fermés sur les frontières, tu t'en doutes. Bref, c'est pas encore totalement l'autarcie, mais on s'en approche petit à petit. De nouvelles auberges grossissent la liste chaque année, chacune apportant son nouveau lot de compétences, sa nouvelle spécialité. Toujours avec une organisation tournée vers l'autogestion, la démocratie, le bien-être des travailleurs et travailleuses.

— Arrête ton char, je vais chialer tellement c'est beau. Une vraie petite multinationale en pleine expansion ? Et donc, ici, à l'auberge des déglings, c'est quoi votre spécialité, votre cœur de compétences ?

Jérôme retira ses lunettes. À jeun, il avait un regard inmanquablement plus pétillant. Avec une moue amusée, il souffla :

— *I don't think you're ready for that.*





# Chapitre 25

Quand on se trouve suspendue au premier étage d'une auberge-prison, les jambes dans le vide fouettées par la pluie battante, on panique, c'est humain. Nathalie n'était pas du genre à perdre son sang-froid facilement mais, là, d'un coup, elle commençait à se demander si elle n'avait pas été un chouïa trop téméraire.

La nuit était tombée et, décidant qu'il était hors de question qu'elle la passe enfermée, Nathalie avait finalement décidé de quitter sa chambre, quoi qu'il en coûte. Aucune meilleure solution que celle de passer par la fenêtre ne lui était venue à l'esprit, c'est donc ce qu'elle avait fait.

Évidemment, afin de se préserver de toute blessure supplémentaire, elle avait eu une idée de génie : balancer le matelas du lit par la fenêtre. Ce qui n'avait d'ailleurs pas été une mince affaire, s'agissant d'un matelas deux places et d'une fenêtre dont les dimensions évoquaient plutôt une meurtrière de château-fort. À force de pliages, de contorsions et d'acharnement, elle avait fini par réussir à envoyer le vieux matelas à ressorts dans le vide. Il était tombé dans la gadoue en faisant un gros « splash ». Il formait une zone d'atterrissage précaire, mais néanmoins assez bien positionnée.

N'écoutant que son courage, elle s'était enveloppée dans la couette et les draps, avec pour objectif de ralentir sa chute

en augmentant la prise au vent. Alors qu'elle ne se tenait plus à l'embrasure que par une main, le vide noir en dessous d'elle, l'averse qui déjà trempait sa couette, elle s'en voulut de ne pas avoir écouté son bon sens au lieu de son courage.

*Bon, ben à moins de dormir à même le sommier, c'est un peu tard pour changer d'avis...*

Ses doigts se détendirent, elle se sentit basculer et fut précipitée vers le sol. Un seul étage la séparait du rez-de-chaussée. Pendant le court instant que dura sa chute, ce ne fut pas sa vie qui défila devant ses yeux mais simplement la fin de sa conversation avec Jérôme, quelques heures plus tôt.

— Pas d'autre question ? lui avait-il demandé.

— À partir du moment où tu ne veux pas me répondre sur les disparitions inexplicables, sur Augustin ou sur les activités secrètes de cette auberge, je ne vois pas bien ce que tu pourrais me dire d'intéressant. À moins que tu ne veuilles me dédicacer un bâillon de prisonnier ?

— Je te laisse finir ton repas.

Il avait été sur le point de s'en aller quand Nathalie lui avait lancé :

— Si, une dernière question, quand même, et pas des moindres. Qu'est-ce que vous comptez faire de moi, au juste ?

Il s'était retourné avec un air embêté sur le visage.

— C'est en cours de discussion. T'es toujours décidée à nous balancer aux flics ?

— Si je te dis non, tu me croiras ?

Pour toute réponse, il avait ri.

— Sans déconner, Jérôme, vous comptez me garder combien de temps, enfermée ici ?

— J'peux pas encore te dire. On fait au plus vite. C'est le problème avec les organisations autogérées : on passe toujours des plombes à discuter de tout, surtout pour les

décisions qui ne font pas consensus. Ça inclut la question de ton sort.

— Sympa. Dans une optique de démocratie ouverte, d’horizontalité et tout le tintouin, tu trouverais pas ça chouette de m’inclure dans le débat? Vu que je suis tout de même un poil concernée, hein.

— Au risque de te surprendre, je ne suis pas hostile à l’idée. De ton côté, tu serais prête à t’intégrer à notre organisation? On fonctionne par cooptation, et on est toujours à la recherche de nouveaux membres. Tu serais une bonne recrue.

— Tu te fous encore de moi?

— Pas du tout. J’ai cru comprendre que tu cherchais à changer de vie; à quitter le système égoïste qui prospère sur les *burn-out* généralisés et la destruction de l’environnement; à travailler pour le bien de la communauté, et pas pour le profit de quelques trous de balle encravatés; à trouver un sens à ta vie. On peut t’offrir ça, ici, tu sais.

— C’est hyper-tendant. Vraiment. Sauf que l’enlèvement, la séquestration, voire la torture et le meurtre, pour ce que j’en sais... si c’est ça, le prix à payer pour ta *vie idéale*, je te remercie mais c’est non. C’est un *deal breaker*, comme tu le dirais.

— Je comprends. J’espère que tu changeras d’avis... quand tu sauras tout... quand tu seras prête...

Nathalie fut tirée de ses pensées en heurtant violemment le sol. L’épaisseur du matelas ainsi que des différentes couches dont elle s’était drapée amortirent la collision. Elle avait réussi à tenir sa cheville en l’air et était tombée sur le dos. Elle était sonnée, avait mal un peu partout, mais elle était indemne. Son évasion était un succès, le premier depuis longtemps.

Allongée là, sur un matelas boueux, trempée par la pluie battante, elle réfléchissait encore à la proposition de Jérôme. En vérité, elle devait bien admettre qu'en temps normal, elle aurait rêvé d'intégrer une communauté comme celle de l'auberge. Elle n'avait aucune compétence en agriculture ou même en jardinage, elle n'avait donc jamais *sérieusement* envisagé l'idée de partir « élever des chèvres à la campagne », comme disaient souvent les ingés lorsqu'ils craquaient et envoyaient bouler leur boulot.

Certes, Jérôme, le Taulier ou M'ame Jocelyne n'étaient pas exactement le genre de personne qu'elle avait l'habitude de fréquenter, mais après tout c'était une occasion de changer d'entourage. En plus, même si le temps déplorable ne permettait pas d'en profiter pleinement, elle savait que la campagne ici était magnifique. Quant à l'auberge elle-même, elle était vieillotte, mais à plusieurs reprises, elle s'y était sentie bien, en paix, à sa place.

Seulement voilà... il y avait eu les disparitions décrites dans les journaux; il y avait eu celle d'Augustin; il y avait eu l'homme en fuite, terrifié; il y avait eu sa propre séquestration. Tous les idéaux du monde ne pouvaient justifier le genre de sévices qu'elle devinait à travers ces différents incidents.

*Alors y'a plus qu'à se tirer d'ici vite fait, ma grande, pas le choix.*

Lorsqu'elle se redressa enfin, elle était trempée jusqu'aux os. Elle l'avait été tant de fois ces derniers temps qu'elle ne s'en rendit presque pas compte. L'averse était devenue une partie d'elle-même. À présent qu'elle était libre de ses mouvements et bien décidée à ne plus se laisser emprisonner sans rien dire, les habitants de cette auberge allaient découvrir la version tempétueuse de Nathalie.

Sortir de sa chambre n'était qu'une première étape. Nécessaire, certes, mais pas suffisante. Pour être hors de danger, elle aurait dû mettre le plus de distance possible entre elle et l'auberge. Un détail, toutefois, la retenait.

*Je ne peux pas laisser Maryam ici.*

Elle leva les yeux vers le bâtiment. Au deuxième étage, elle distinguait plusieurs fenêtres éclairées, mais elle n'arrivait pas à déterminer laquelle correspondait à la chambre de sa camarade. Le courant avait été rétabli dans la journée, elle ignorait comment. Est-ce qu'Emmanuel, l'électricien complice, était parti réparer le poteau électrique tout seul? Ou était-ce l'énergie électrique du moulin qui alimentait l'auberge? Ou, bêtement, utilisaient-ils un générateur de secours? Groupe électrogène, ou autre?

Pour l'heure, c'était le cadet de ses soucis. Libre depuis seulement quelques minutes, elle était sur le point de retourner se jeter dans la gueule du loup, pour une raison bêtement altruiste. *Je devrais vraiment être plus égoïste, ça me simplifierait la vie...*

Elle contourna le bâtiment en prenant soin de regarder dans toutes les directions pour s'assurer de ne pas être vue. La nuit était profonde et il n'y avait personne d'autre à l'extérieur. Après avoir rapidement examiné l'intérieur, elle entra s'abriter sous la grange où avait été garée la jeep d'Emmanuel. L'endroit était plongé dans la pénombre, seule la porte entrebâillée de la cuisine projetait un rai de lumière et permettait d'y voir quelque chose.

Nathalie se faufila entre les voitures. Elle avait déjà volé des clefs par ici, elle était prête à le refaire : toute la question était de savoir où elles étaient rangées. De toute manière, elle devait d'abord secourir Maryam.

Des bruits de vaisselle indiquaient une présence dans la cuisine. Nathalie s'approcha en toute discrétion et jeta un

œil par l'entrebâillement : c'était M'ame Jocelyne qui était en train de vider des assiettes sales dans un sac poubelle posé à même le sol. En regardant autour d'elle, Nathalie prit soudain conscience que la grange abritait également des conteneurs à ordures. Elle percuta juste assez tôt pour déguerpir du passage avant que Jocelyne ne vienne sortir la poubelle.

Elle sautilla en hâte vers un recoin, derrière un des conteneurs à recyclage. Jocelyne passa à un mètre d'elle sans la voir. Elle entrouvrit le conteneur gris en face, fit tourner le sac poubelle plein autour de son épaule et l'envoya faire une pirouette à l'intérieur. Le conteneur trembla sous l'impact, et Jocelyne, après avoir laissé retomber le capot, retourna à sa cuisine.

À nouveau seule, Nathalie remarqua alors une seconde porte, un peu plus loin dans l'obscurité. Était-ce un passage inespéré vers les étages, un escalier secondaire qui lui éviterait de devoir passer par le bar pour atteindre la chambre de Maryam ?

Elle marcha jusqu'à la porte mais fut déçue de découvrir qu'il ne s'agissait en réalité que d'un vulgaire placard. Seulement, en l'ouvrant, la découverte qu'elle y fit lui provoqua presque un sursaut : là, posés nonchalamment contre le mur du fond, une demi-douzaine de fusils de chasse étaient entreposés. Sur les étagères, des paquets de munitions prenaient la poussière.

Nathalie essaya de toutes ses forces de ne pas penser à la possibilité que ces fusils n'eussent pas servi qu'à chasser des animaux sauvages... L'occasion était trop belle. Certes, elle n'avait aucune idée de comment on maniait un fusil ; elle n'en avait d'ailleurs jamais tenu un de sa vie. Néanmoins, là, subitement, l'idée ne lui parut pas si saugrenue. Dans sa

situation, on n'évacuait plus aussi facilement le recours à la violence.

Elle se saisit d'un des fusils. L'arme était plus lourde qu'elle ne s'y était attendue. C'était idiot, mais elle se sentit soudain puissante. En se retournant vers la cuisine, elle ne put empêcher son esprit de penser, avec une voix qui ressemblait tout à coup étrangement à celle de Sylvester Stallone : *maintenant, ça va chier.*





## Chapitre 26

Des notes de piano s'échappaient de la salle du bar. Jérôme était de retour et, d'après les voix que Nathalie entendait, il n'était pas seul. Alors que Jocelyne avait regagné son comptoir, elle s'était tapie dans la cuisine. Cramponnée à son fusil, elle essayait de se faire une idée claire de ses propres intentions. *J'entre dans le bar ; je mets quelqu'un en joue ; j'explique calmement que c'est pas le moment de jouer au malin ; je monte jusqu'au deuxième étage pour récupérer Maryam ; on descend et on se casse.*

La grande question était : otage ou pas otage ? Si Nathalie montait seule, elle se doutait bien que les hôtes profiteraient de son absence pour lui préparer un petit comité d'accueil, une fois l'effet de surprise estompé. En même temps, son inexpérience au maniement d'une arme n'était rien à côté de sa totale ignorance quant à la gestion d'une personne retenue en otage... *Peu importe, j'improviserai...*

En prenant son courage et son fusil à deux mains, Nathalie franchit le seuil du bar et analysa rapidement la scène. Jérôme jouait du piano en chantant, son sempiternel verre de whisky posé sur l'instrument, indifférent au reste du monde ; attablés ensemble, Emmanuel et le Taulier étaient plongés dans une discussion animée ; sur le côté, M'ame Jocelyne était accoudée derrière son comptoir, la tête posée nonchalamment sur sa main. Étrangement, pendant une

poignée de seconde, personne ne sembla prendre conscience de l'arrivée d'une femme passablement énervée et armée.

Nathalie leva son fusil et le pointa sur la table du Taulier et d'Emmanuel. Elle se sentit légèrement idiote en lançant à la cantonade le premier cliché qui lui vint à l'esprit :

— Haut les mains !

Elle se serait presque attendue à voir les enfants débarquer en renchérissant : « peau de lapin, la maîtresse en maillot de bain ». En temps normal, on aurait sans doute pouffé de sa balourdise, mais on prend toujours au sérieux une personne tenant maladroitement un outil capable de vous arracher la tête en une pression de doigt.

La musique s'arrêta. Nathalie vit Jérôme tourner doucement la tête dans sa direction ; Emmanuel et le Taulier la dévisageaient avec surprise ; M'ame Jocelyne, en revanche, ne perdit pas une seconde. D'un mouvement brusque, elle plongea les deux mains sous le comptoir et en extirpa un autre fusil. Nathalie n'était pas une experte, mais il ressemblait à un fusil à pompe un tantinet plus dangereux que le sien. Par réflexe, elle pointa son propre fusil sur M'ame Jocelyne qui lui rendit la politesse.

Il y eut un silence de mort. Les deux femmes se tenaient debout à trois mètres de distance, chacune dans le viseur de l'autre. À son grand étonnement, Nathalie entendit alors de nouvelles notes émaner du piano. Trois petites notes aiguës qui tournaient en boucle, inquiétantes, diffuses. Rejointes, d'un coup, par une longue note grave plaquée par la main gauche de Jérôme, en octave par le pouce et l'auriculaire.

Nathalie reconnut alors le thème de « Il était une fois dans l'Ouest », d'Ennio Morricone. La vieille rockstar avait un sens de l'humour tout à fait particulier. Sens de l'humour qui ne sembla pas vraiment du goût du Taulier, qui avait pleinement conscience de la gravité de la situation :

— Jérôme. . .

— La ferme ! coupa Nathalie. Bouclez-la, tous ! Si vous me laissez passer sans faire de geste brusque, tout se passera bien.

M'ame Jocelyne lui lança d'un ton acide :

— Elle parle comme si elle était la seule à tenir un fusil. Elle a l'impression de maîtriser la situation ?

Imperturbable, Jérôme continuait d'interpréter la bande son idéale pour un duel de saloon. Préférant écouter, encore une fois, son courage plutôt que son bon sens, Nathalie esquissa quelques pas en direction des escaliers.

— Et elle va où comme ça ?

C'était sans doute une façon de tromper sa propre peur, mais Nathalie se sentit soudain d'humeur taquine :

— Au deuxième étage : paraît qu'on y donne des cours de langue, vous voulez pas venir ? Ce serait l'occasion d'apprendre les conjugaisons à la deuxième personne. Tiens, d'ailleurs le Taulier pourrait venir aussi ! Il va tomber de sa chaise, en découvrant les pronoms !

Du coin de l'œil, elle vit le Taulier échanger un regard avec Emmanuel. Les perspectives étaient mauvaises pour Nathalie : elle était seule contre quatre, et son fusil avait cessé de lui offrir un avantage dès lors que M'ame Jocelyne avait pointé le sien. Que pouvait-elle donc faire ? Tirer, abattre Jocelyne sans autre forme de procès ? En espérant que celle-ci n'appuie pas sur la gâchette dans un spasme incontrôlé ? Et ensuite, quoi ? Aller chercher la police, après ça ? Ou même, simplement, *vivre* après ça ? Nathalie n'était pas une tueuse. Un fait qui semblait parfaitement clair pour Jocelyne.

— Elle fait des phrases, la petite maligne, mais est-ce qu'elle a pensé à charger son fusil avant de venir jouer les Chuck Norris ?

Elle mettait le doigt sur un point important : Nathalie étant une parfaite novice, elle n'avait même pas *tenté* d'ouvrir le fusil pour le charger. Elle avait vaguement espéré que l'arme soit déjà prête à servir ; surtout, elle avait espéré que la menace suffirait et qu'elle n'aurait jamais besoin d'appuyer sur la gâchette.

— Vous tenez vraiment à en avoir le cœur net ?

C'était de l'esbroufe, et Nathalie sentait qu'elle ne trompait personne. Jamais elle ne tirerait. Elle se sentit soudain incroyablement stupide d'avoir tenté ce coup d'éclat. On ne se la joue pas héroïne de film d'action américain alors qu'on est une petite informaticienne en vacances à la campagne.

Nathalie était sur le point de baisser les bras lorsque des pas se firent entendre dans l'escalier. Jérôme poursuivait sa musique de fond tandis que les quatre autres s'observaient mutuellement, à tour de rôle, paniqués. Il fallait prendre une décision, et vite.

Au moment où Babette passa le seuil du bar, Jocelyne et Nathalie baissèrent leurs armes d'un même mouvement et les dissimulèrent derrière le comptoir. La journaliste lança d'un ton jovial :

— Bonsoir tout le monde ! Eh bien, c'est ambiance western, ici ? Oh, Nathalie, vous avez fait un bain de boue toute habillée ?

Jocelyne et Nathalie se jetèrent un regard en coin sans répondre. L'accord tacite était clair : Babette était en dehors de tout ça. Nathalie aurait pu l'avertir, mais elle l'aurait alors condamnée à être elle aussi une proie des hôtes ; Jocelyne aurait pu tomber les masques, mais elle ne voulait sans doute pas avoir à gérer une deuxième prisonnière... voire une troisième, en comptant Maryam.

Babette vint s'asseoir à la table à côté de celle du Taulier et d'Emmanuel. Devant l'absence totale de réponse à ses salutations, elle poursuivit :

— Ou alors c'est carrément l'ambiance lourdingue? Qu'est-ce qui se passe, quelqu'un est mort? Pourquoi Jimmie nous joue une marche funèbre?

— S'appelle Jérôme, maintenant, grommela le Taulier. En plus, la musique, pas une marche. . .

Babette le coupa en riant :

— Bien sûr que je connais « L'Homme à l'harmonica », je suis journaliste musicale, je vous le rappelle! C'est thématique, c'est ça? Western spaghetti, c'est un rapport avec le menu du soir?

Jocelyne, toujours sur le qui-vive, hésita un instant. C'était en effet l'heure du dîner. Elle finit par dire, calmement :

— Ouais, c'est spaghetti ce soir. Elle en veut?

— C'est pas de refus!

Avec un dernier regard en coin lancé à Nathalie, Jocelyne posa doucement son arme contre le comptoir et se dirigea vers la cuisine. Arrivée à son niveau, elle empoigna le fusil que Nathalie tenait toujours à l'abri des regards. Celle-ci ne lâcha pas l'arme et, pendant un temps, les deux femmes se fixèrent, leurs visages à quelques centimètres l'un de l'autre. Puis, après quelques secondes de ce duel de regard, Nathalie desserra son emprise et Jocelyne disparut dans la cuisine en emportant son fusil.

Jérôme avait recommencé à chanter ses compositions et Nathalie, l'air de rien, vint s'asseoir à la table de Babette. Le repas se déroula comme si rien ne s'était passé, chaque convive jouant son rôle à la perfection. Bien qu'il lui offrît un peu de chaleur bienvenue, Nathalie mangea son plat de pâtes sans plaisir, sachant pertinemment qu'il existait un risque non-négligeable que Jocelyne y eût versé quelque chose :

poison, somnifère ou drogue... *Ou un simple crachat pour m'apprendre à la menacer...*

De toute manière, elle n'avait pas le choix si elle ne voulait pas attirer la suspicion de Babette. Celle-ci passa le repas à chanter les louanges de Jimmie Leaf, comme d'habitude. Nathalie n'apprit rien de renversant, les anecdotes concernant surtout les frasques *sex, drugs and rock'n'roll* du musicien.

Au moment du dessert, en reconnaissant une nouvelle chanson, Babette s'écria :

— Oh, elle est géniaaaale, celle-là! Attendez, je vais chercher mon portable, il faut absolument que je l'enregistre!

Saisissant l'occasion, Nathalie lança :

— Je monte avec vous! Je dois aussi aller chercher quelque chose.

Elle s'engouffra sur les talons de Babette, dans la cage d'escalier, en lançant un regard de défi aux autres convives qui la regardèrent partir sans rien dire. Coller au train de Babette était son assurance-vie, car elle savait qu'ils n'oseraient rien tenter devant elle. Au premier étage, la journaliste lui dit :

— J'arrive, ma chambre est tout au fond.

— La mienne est au deuxième, je monte.

Il n'y avait plus de temps à perdre, à présent. Ça n'était sans doute qu'une question de minutes avant que les conspirateurs au rez-de-chaussée ne trouvent une façon de la neutraliser à nouveau. Elle courut vers la chambre de Maryam et y tambourina :

— Maryam! Maryam! Tu es là-dedans? Tu m'entends!

Aucune réponse. Nathalie posa l'oreille contre le battant. Il n'y avait pas le moindre bruit. En posant la main sur la poignée, elle se rendit compte que la porte n'était pas verrouillée. Elle l'ouvrit et vit que la lumière était éteinte. Elle

poussa l'interrupteur : comme elle s'y était attendue, la pièce était vide.

Elle réfléchit un instant. Elle-même n'avait pas été enfermée dans sa propre chambre mais dans celle d'Augustin. Évidemment, cela avait sans doute été un concours de circonstances puisque c'était là qu'elle avait discuté avec Emmanuel. Se pouvait-il que Maryam fût retenue ailleurs ? *Peu importe, si je dois défoncer chaque porte de cette putain d'auberge pour la trouver, je le ferai !*

Alors qu'elle allait fouiller la chambre où elle avait passé ses premières nuits, elle sursauta en apercevant les enfants, Laura et Luka, au bout du couloir. Contrairement à leurs habitudes, ils s'étaient approchés sans faire le moindre bruit. Avant même qu'elle ne posât la question, ils répondirent en chantonnant :

— *Vous cherchez votre amie, mais elle n'est pas ici ! Depuis le p'tit matin, Maryam est au moulin !*





## Chapitre 27

Quand on se trouve suspendue au deuxième étage d'une auberge-prison, les jambes dans le vide fouettées par la pluie battante, on panique, c'est humain. Lorsque cela fait la deuxième fois dans la même soirée que ce genre de mésaventure vous arrive, la panique fait une petite place à l'agacement. *En même temps, cette fois, tu l'as un peu cherché...*

La révélation des deux enfants avait laissé Nathalie stupéfaite au milieu du couloir. Quelle était la probabilité que Luka et Laura lui mentissent effrontément? Pour une raison qu'elle avait du mal à définir, elle voulait les croire. En admettant que les enfants soient des habitants permanents de l'auberge – et elle était de plus en plus prête à l'imaginer –, il était difficile de se les figurer en « conspirateurs »...

Au moulin, avaient-ils dit. Maryam était au moulin. Là où le mystère avait commencé. Là où Nathalie avait vu, trois jours plus tôt, une étrange lueur bleutée. La première des nombreuses énigmes que l'auberge lui avait posées. Ce simple générateur électrique de secours ne servait-il qu'à dissimuler des plants de cannabis? Ou cachait-il autre chose? Une prison pour randonneurs égarés, par exemple?

Les enfants avaient filé sans demander leur reste, et sans laisser le temps à Nathalie de demander plus de précisions. Elle avait été sur le point de les poursuivre dans les escaliers lorsqu'elle avait entendu quelqu'un monter. Rapidement,

elle était arrivée à la conclusion que ça ne pouvait pas être Babette, qui serait immanquablement redescendue écouter Jérôme une fois son téléphone trouvé. Jérôme qui, bien sûr, continuait son récital au bar. Restaient donc Jocelyne, le Taulier ou Emmanuel. Potentiellement armés d'un fusil à pompe.

Nathalie avait donc décidé de faire ce pour quoi elle avait développé un certain talent : fuir. La chambre de Maryam, toujours ouverte, était juste au-dessus de celle d'Augustin d'où elle s'était évadée un peu plus tôt. En se penchant par la fenêtre, elle avait distingué le matelas qui trempait toujours dans la boue, deux étages plus bas. *Eh merde, c'est reparti...*

Elle avait lancé tout ce qu'elle avait pu trouver sur le lit de Maryam : coussins, couette, draps, oreillers. Elle n'avait pas eu le temps, cette fois, de passer un quart d'heure à se contorsionner pour y passer le matelas, il avait donc fallu qu'elle se contente de ce rembourrage précaire.

Elle était donc à nouveau accrochée à une fenêtre de l'auberge, et elle n'en menait pas large. La première chute s'était *relativement* bien terminée, mais elle avait à présent un étage de plus à parcourir. Afin de réduire au maximum la hauteur dont elle allait tomber, elle avait tenté de se laisser glisser le long du tuyau d'évacuation de la gouttière qui longeait la fenêtre de la chambre.

Ce n'est qu'après qu'elle fût descendue d'un petit mètre qu'un grincement lui fit remarquer avec sarcasme que les accroches au mur n'avaient pas été prévues pour soutenir le poids d'une femme adulte. Le tuyau se détacha avec fracas, en emportant des morceaux de plâtre et de pierres avec lui. Nathalie sentit le sol se rapprocher à vitesse grand V. *Y'a rien qui veut défiler sous mes yeux cette fois? Tant pis, alors.*

Le matelas amortit sa chute pour la deuxième fois de la soirée, avec le même succès. Un morceau du tuyau, en

revanche, mécontent d'avoir été ainsi maltraité, se vengea en rebondissant sur le visage de Nathalie.

BLIING!

— Aïeuh!

Elle se remit immédiatement debout. Aucune blessure à déplorer au niveau du torse et des membres. En revanche, un filet de sang chaud lui coula sur la joue et elle comprit que le tuyau lui avait ouvert l'arcade sourcilière.

Ne prenant pas le temps de s'apitoyer sur son sort, elle quitta les lieux avant que la personne qui était montée au deuxième n'eût le temps de l'apercevoir en se penchant par la fenêtre. Elle contourna à nouveau la grange attenante à la cuisine, et se baissa pour marcher le long du mur d'entrée de l'auberge sans être vue à travers les fenêtres du bar. Le piano et le chant de Jérôme lui parvenaient étouffés par l'isolation du bâtiment.

Elle ne prit pas le risque de vérifier quelles personnes se trouvaient encore à l'intérieur : un peu plus loin, de l'autre côté de la cour, le moulin se dressait fièrement devant elle. Ses ailes tournaient encore à plein régime, entraînées par les rafales de vent qui faisaient tourbillonner les gouttes de pluie.

Dehors, boitant sur sa cheville endolorie, trempée de pluie et de boue, le visage ensanglanté, Nathalie avait la sensation d'être Bruce Willis à la fin d'un film d'action. Elle se remémora alors sa piètre performance avec le fusil et se dit qu'elle avait très certainement plutôt une piteuse allure... Elle fila vers le moulin en tentant de rester hors des carrés de lumière projetés par les fenêtres du bar. Les gamins n'étaient peut-être pas directement membres du complot, mais il n'y avait aucune raison pour qu'ils n'informassent pas les hôtes que Nathalie se rendait au moulin.

Elle ouvrit la porte, toujours déverrouillée, et s'avança dans la pièce du rez-de-chaussée. Le même bric-à-brac qu'elle avait pu observer lors de sa première visite occupait toujours l'espace : des étagères, des appareils électriques, et ces gros câbles sur lesquels on manquait de trébucher à chaque pas.

— Maryam ? Maryam, tu es là ?

Pas de réponse. Un important bruit de fond emplissait la pièce : celui du vent et de la pluie contre les vitres, mêlé aux crissements du mécanisme du moulin et au ronronnement de l'installation électrique. L'étage supérieur étant, a priori, occupé par les plants de cannabis, Nathalie supposa que l'hypothétique prison se situait au sous-sol et descendit donc les escaliers qui y menaient.

— Maryam ?

Elle poussa l'interrupteur sur le côté et découvrit alors une simple cave comme l'auberge semblait en posséder un certain nombre. Il n'y avait là rien d'intéressant : des sacs, sans doute de farine ou peut-être d'autres types de victuailles, et des étagères poussiéreuses, vides. D'une très grosse armoire électrique s'échappaient des dizaines de câbles. Certains semblaient partir sous terre, d'autres montaient aux étages supérieurs.

En y regardant de plus près, Nathalie remarqua, au fond de la pièce, plusieurs cartons et emballages qui jonchaient le sol. Elle s'en approcha et fut surprise d'y lire des marques de matériel informatique : elle n'avait pas souvenir d'avoir vu le moindre ordinateur dans l'auberge. Ou la moindre trace de technologie, d'ailleurs... Même l'inévitable poste de télévision présent dans n'importe quelle chambre d'hôtel manquait à l'appel. Alors pourquoi, ici, trouvait-elle ces emballages pour des unités centrales, des moniteurs et de

choses encore plus sophistiquées comme des onduleurs et circuits de refroidissement ?

*En tout cas, Maryam n'est pas là. C'est plus le moment de s'occuper des mystères de cette saleté d'auberge...*

Ayant fait chou blanc au sous-sol, il ne lui restait plus que l'étage à fouiller. Peut-être y avait-il plus d'un étage, en l'occurrence, le moulin étant d'une hauteur impressionnante vu de l'extérieur. Elle quitta donc le sous-sol et remonta l'escalier.

Rien n'aurait pu la préparer à ce qu'elle découvrit à l'étage du moulin. Après avoir promptement traversé le rez-de-chaussée, arrivée en haut, elle se figea soudain. Elle s'était attendue à trouver des pots de terre alignés les uns à côté des autres, le volume entier de l'étage occupé par une forêt de chanvre. C'était un tout autre spectacle qui s'offrait à elle.

Il y avait bien, çà et là, quelques plants de cannabis qui poussaient sous des néons blafards. Cependant, le reste de la pièce était occupé par un appareillage bien plus inquiétant.

Au centre, disposé tout autour de l'axe de rotation, trônaient un réseau d'ordinateurs qui formaient une immense console avec plusieurs écrans, claviers, et leviers de contrôle. Les écrans affichaient des informations que Nathalie ne prit pas la peine de lire, car elle était bien trop préoccupée par l'autre partie de l'appareillage...

Organisés de manière concentrique et faisant tous face à la console, il y avait là une douzaine de lits d'hôpital. Avec horreur, elle remarqua bien vite que la plupart étaient occupés par des patients qui semblaient dormir. Sur le lit le plus proche, Nathalie reconnut...

— Augustin ! Augustin, réveille-toi !

Elle se jeta sur lui en le secouant. Il poussa un grognement. *Il est vivant !* Sur son visage, il portait un casque. Le même qui masquait l'homme en fuite, lorsque Maryam et Nathalie

étaient tombées dessus l'avant-veille. Avec l'obscurité, et dans le contexte du moment, elle n'avait pas identifié l'appareil, mais elle reconnut cette fois immédiatement qu'il s'agissait d'un casque de réalité virtuelle. Il était solidement attaché.

Des électrodes étaient disposées tout autour du crâne d'Augustin, et le tout était relié par un fatras de fils électriques à la console centrale. Les fameux fils qu'elle avait pris pour une étrange coiffure extraterrestre sur l'homme en fuite... Au bout du lit, un petit écriteau indiquait « Augustin Champenois » avec une liste d'informations : âge, origine, profession, etc.

Nathalie fit le tour de la pièce. Chaque lit occupé était muni du même dispositif : casque de réalité virtuelle, électrodes et informations diverses. Elle mit un temps à le reconnaître, mais elle réalisa que l'homme en fuite était un des « patients ». L'écriteau indiquait « Jean-Pierre Von Klugsman ». Un nom qui lui était maintenant tout à fait familier : c'était celui du tout premier des disparus... piégé ici depuis huit années. Sa femme était à côté. Chaque nom la renvoyait à un des articles de journaux qu'elle avait lus sur le portable d'Augustin...

C'était bel et bien une prison, mais elle s'était trompée sur une chose : ce n'était pas une geôle sombre et insalubre ; c'était plutôt un laboratoire géant où l'on gardait des êtres humains sous une sorte de contrôle cérébral. Elle eut un frisson. Les plants de cannabis étaient un leurre. Les lumières qu'elle avait aperçues lors de l'orage venaient des écrans de contrôle, qui à eux seuls éclairaient la pièce d'une lueur bleutée. Mais alors, pourquoi Maryam...

Comme un écho à ses propres interrogations, une voix retentit soudain derrière elle.

— J'imagines qu'à présent, tu as compris l'essentiel.

Avec le cœur battant à tout rompre, Nathalie se retourna en sachant pertinemment qui elle allait découvrir. Maryam, bien libre de ses mouvements, se tenait là, à demi-dissimulée dans l'ombre, et lui souriait.





## Chapitre 28

Nathalie fixa Maryam de longues secondes, sans rien dire. C'était la dernière pièce du puzzle, celle qui rendait tout le reste cohérent. Elle-même n'était jamais montée à l'étage du moulin ; elle avait fait confiance à Maryam, elle l'avait crue lorsqu'elle lui avait assuré qu'il n'y avait que des plants de cannabis, là-haut. Maryam, la traîtresse, la fausse amie, était avec eux depuis le début. Petit à petit, à mesure qu'elle rassemblait les éléments dans sa tête, Nathalie se faisait une image plus claire de la situation.

À chacun de ses soupçons, Maryam avait pu prévenir les autres ; à chaque escapade, l'empêcher de s'enfuir ; à chaque fois qu'elle s'était approchée de la vérité, Maryam l'avait amenée sur une fausse piste. Elle avait bien joué son rôle, en mimant ses propres craintes, angoisses et surprises. À jouer les randonneuses ingénues pour se lier avec elle.

— Écoute, Nathalie, je . . .

— La ferme ! La ferme ! Si tu crois que je vais t'écouter ! Espèce de . . . Ah, tu m'as bien menée en bateau, hein ? Tu t'es bien foutue de moi ! Vous êtes tous de mèche, pas vrai ?

Est-ce que Maryam était allée jusqu'à provoquer l'accident en jeep – qui avait failli la tuer ! – pour éviter que Nathalie ne réussît à s'enfuir ? Est-ce qu'elle avait orienté leurs pas pour les renvoyer à l'auberge ensuite ? Tout était envisageable, désormais. Lorsque Nathalie était tombée

dans la cave avec Augustin, Maryam avait sans doute aidé les autres à remettre la main sur l'homme en fuite et à le ramener ici. . .

— Dire que je m'inquiétais pour toi ! Que je pensais qu'ils t'avaient capturée ! Alors que tu complotais avec eux, dans mon dos, pendant tout ce temps !

— Non, Nathalie, j'essayais de plaider ta cause ! J'étais persuadée que si l'on te disait la vérité, tu adhérerais à notre cause et tu nous rejoindrais !

— Quoi ? !

— Jérôme pensait que tu n'étais pas prête, mais moi j'ai assez passé de temps avec toi, je t'ai assez parlé pour savoir que toi aussi, tu en as assez de vivre dans un monde égoïste, organisé pour la compétition de tous contre tous ; toi aussi, tu cherches un mieux, un ailleurs ; toi aussi, tu aurais ta place parmi nous ; toi aussi. . .

— SÉQUESTRER DES GENS NE FERA JAMAIS PARTIE DE MES IDÉAUX !

— Nathalie, écoute-moi. . .

— Non, c'est toi qui vas m'écouter ! Vous vous la jouez idéalistes, là, genre gentils rêveurs, mais vous ne valez pas mieux que les *bourgeois* que vous tancez à longueur de journée ! Face au désaccord, vous n'envisagez que la contrainte, pour faire taire toute voix discordante ! Et vous avez le culot de vous attribuer le beau rôle, de vous présenter comme les gentils de l'histoire !

— Calme-toi, je t'en prie, et épargne-moi la psychologie de comptoir : il n'y a pas d'histoire de méchants ou de gentils, il y a simplement des rapports de force avec lesquels nous devons compos. . .

— LÂCHE-MOI AVEC TON VOCABULAIRE MILITANT DE MERDE !

— Très bien. Tu veux des mots simples? Voilà des mots simples : nous voulons vivre différemment et certaines personnes souhaitent nous en empêcher en détruisant ce que nous avons construit. À partir de là, ce n'est plus une histoire de désaccord, de sympathique mésentente dont on peut se sortir en débattant sagement autour d'une table; c'est une question de survie.

— La fin justifie les moyens, c'est ça?

— Non, pas exactement. Je dis simplement qu'il n'y a pas toujours de juste milieu, de solution consensuelle : l'abolition de l'esclavage n'a pas été un compromis entre maîtres et esclaves. C'est une victoire qui a été arrachée, et il y a eu des perdants. Il y aura toujours des perdants lorsqu'un rapport de domination est défait. Nous ne pouvons pas négocier avec des gens dont le but est de nous détruire. Nous devons simplement trouver la façon de nous défendre qui soit à la fois la plus efficace et la plus en accord avec nos valeurs.

Nathalie força un rire moqueur en continuant à lancer un regard assassin à Maryam.

— Vos valeurs? Vos valeurs? C'est ça, vos valeurs? Cet antre de Frankenstein où vous retenez tous ces gens en leur lavant le cerveau?

— Tu te trompes du tout au tout.

— Oh, bien sûr! Mais tu vas m'expliquer tout ça et, comme par magie, je vais devenir convaincue?

— C'est ce que je crois, oui.

— Bon courage.

Nathalie s'adossa à la console. Il y eut quelques instants de silence, et lorsque Maryam comprit que Nathalie comptait la laisser parler sans lui hurler dessus, elle se détendit quelque peu et s'approcha.

— D'accord, je vais tout te raconter. Pas de zone d'ombre, rien. La vérité, entière et sans filtre.

Elle prit une grande inspiration et commença son récit, avec une diction calme et fluide :

— Tout a commencé dans les années 70. Jérôme était alors, tu le sais, une grande star du rock connue sous le nom de Jimmie Leaf. Jeune idéaliste anarchiste étasunien, il a été, pendant toute sa carrière, un témoin particulièrement marqué de la radicalisation du capitalisme : d’abord par le laboratoire du néolibéralisme mis en place au Chili en 73 par le coup d’État de Pinochet, soutenu par la CIA, contre le socialiste Salvador Allende.

— Merci pour le cours d’histoire, professeur.

Maryam poursuivit sans relever le sarcasme :

— Ensuite, dans les années 80, par la politique néolibérale de Ronald Reagan dans son pays, ou de Thatcher de ce côté de l’Atlantique. Je ne te fais pas l’outrage de te rappeler les faits d’armes de *tonton*, notre social-traitre à nous pendant ces années-là. Lorsque le bloc communiste s’effondre, Jimmie – qui n’a par ailleurs jamais porté les régimes communistes de l’URSS dans son cœur – comprend qu’une période d’hégémonie capitaliste se prépare, et que le pire est à venir. C’est à ce moment qu’il décide de mettre fin à sa carrière pour se concentrer sur le plan qu’il a méthodiquement préparé pendant toutes ces années.

— Son fameux réseau d’auberges...

— Exactement. Il décide de le faire en France pour tout un tas de raisons : d’abord bien sûr, parce que le pays lui est sympathique. L’hégémonie capitaliste y est moins forte, ses habitants et habitantes y ont une culture du service public, se souviennent du Conseil National de la Résistance, d’Ambroise Croizat, etc. Bref, un terreau sans doute plus fertile pour un modèle alternatif. Ensuite, il y trouve un certain nombre de corps de ferme à l’abandon qui

correspondent tout à fait à ses attentes. Mais surtout, il vient par amour.

— Sa fameuse liaison avec une Française ?

— Avec *un* Français. Même Babette ignorait ce détail, pas vrai ? C'est le genre de chose qui s'assumait moins, à l'époque. Il avait rencontré son amant pendant une de ses tournées en France. Un type un peu plus jeune que lui, qui était agent de sécurité pendant ses concerts. Il l'avait engagé à plein temps par la suite, ce qui leur permettait d'être toujours ensemble sans attirer le moindre soupçon. Faut dire qu'avec le physique de caïd du bonhomme, personne ne se serait permis des insultes homophobes à son sujet. . .

— Qu'est devenu cet amant ? C'est un des types allongés là, j'imagine ? Séquestré lui aussi ?

— Pas du tout. Il a été aux côtés de Jérôme pendant toutes ces années. Il est toujours là, d'ailleurs, même s'ils ne sont maintenant que bons amis.

L'information mit un temps fou à se composer dans le cerveau de Nathalie. Quand enfin elle comprit, elle s'exclama :

— Le Taulier ? ! Jérôme a été l'amant du Taulier ? !

— Eh oui ! Tu ne l'aurais pas deviné, pas vrai ?

— Et Jocelyne dans tout ça ?

— Jocelyne ? Oh, c'était juste une fan de Jimmie Leaf. Le noyau dur des fans a constitué une bonne partie des gens qui ont peuplé les autres auberges, au moins au début. Elle et le Taulier sont comme chien et chat, mais je sais que malgré leurs engueulades, ils s'aiment beaucoup. Comme un frère et une sœur, bien sûr.

— Et Emmanuel, alors ? Encore un autre fan ?

— Emmanuel ? Non, non, Emmanuel n'est pas avec nous ! Enfin, pas depuis longtemps. Il a découvert cette pièce lorsque toi et moi avons quitté le moulin. Comme toi, il

a d'abord été horrifié. Puis le Taulier a eu une longue discussion avec lui. Après une nuit de réflexion, il était acquis à notre cause. Comme son collègue qui s'occupait du réseau électrique de l'auberge avant lui. Je suis sûre que toi aussi, si tu m'écoutes...

La remarque raviva la colère de Nathalie qui s'était quelque peu atténuée pendant le récit de Maryam.

— Parce que tu penses toujours sincèrement que je vais adhérer à tout ça ?

— Tu ne connais que le début de l'histoire, mais on arrive à la partie intéressante...

Elle extirpa un téléphone de la poche intérieure de sa veste. Nathalie eut un mouvement de recul.

— Qu'est-ce que tu vas me jouer là ? Un signal pour m'hypnotiser et me transformer en zombie ? Une app pour me lobotomiser à distance ?

— Non... c'est juste la suite de l'interview de Jimmie Leaf. Tu sais, celle qu'on écoutait dans la jeep avant l'accident ?

— Qu'est-ce que tu veux que ça m'f...

Maryam n'attendit pas la fin de cette répartie. Elle appuya sur l'écran de son téléphone et la voix de Jimmie retentit.

— \_\_Si tu veux imposer ton idée à moi, c'est un problème. Dans ce cas, tu as pas juste autre idée, tu te comportes comme ennemi.\_

— *Et qu'est-ce que vous faites, alors, des « ennemis », comme vous dites ?*

— *Qu'est-ce qu'on fait des ennemis, ça c'est la bonne question, hein ? On peut accepter que la violence est pas contournable et vouloir quand même rester des êtres humains, euh, decent. Le capitalisme tue, alors on pourrait se dire, okay je vais tuer le capitalisme, tuer le bourgeois moi aussi. Sauf que je suis pas tueur, moi ; le bourgeois est pas mon modèle, euh, de moralité. Je pense tout*

*le monde a droit à sa vie, à sa vie correcte, euh, et au bonheur, oui. Même le bourgeois. Alors je sais pas. C'est compliqué. Parce que le bourgeois il est heureux d'exploiter, d'avoir l'argent de l'exploitation.*

— *L'exploitation.*

— *L'exploitation, oui. Alors très bien : si on arrive à l'occuper, à lui faire croire qu'il est le chef de tout le Terre, qu'il a gagné, alors peut-être il nous laisse tranquilles ? Même si c'est mirage.*

— *Si je comprends bien, vous voudriez organiser un simulacre autour des membres de la bourgeoisie pour leur faire croire qu'ils sont toujours aux commandes même si ça n'est pas le cas ?*

— *Oui, comme ça nous on est heureux, et le bourgeois il est heureux aussi. Moi je veux que le bonheur du bourgeois, tu sais.*

Le présentateur et Jimmie rirent de bon cœur.

— *Ça paraît assez fou ! Comment vous imagineriez faire ça ?*

— *Peut-être aujourd'hui c'est fou. Je pense, tu sais j'aime beaucoup Philip K. Dick, c'est auteur qui parle beaucoup de simulacres. J'ai lu un livre de lui, The Three Stigmata of Palmer Eldritch. C'est science-fiction, d'accord, mais ça parle de drogue qui permet à les gens de faire hallucination collective dans un alternative reality\_, euh, un monde idéal pour eux. Peut-être il faudrait ça. On n'a pas encore technologie pour ça mais... \_*

Maryam appuya sur l'écran et le son s'interrompit. D'une intonation théâtrale, elle conclut alors :

— *Mais maintenant, on l'a, cette technologie !*

Elle leva les bras, triomphalement, vers l'appareillage qui occupait tout l'étage du moulin :

— *Je te présente la machine à rêves !*





## Chapitre 29

Maryam délirait. Il n'y avait pas d'autre explication possible. Aucune personne saine d'esprit ne pouvait prononcer l'expression « machine à rêves » sans ironie. Jimmie Leaf avait parlé de science-fiction dans son interview, en 1976, et le futur n'était pas encore là! Ou bien l'était-il? Les casques de réalité virtuelle et les électrodes semblaient narguer Nathalie. La possibilité d'une machine à rêves lui paraissait tellement absurde.

— Maryam... dis-moi que tu plaisantes.

— Pas du tout.

— Ce n'est pas possible. On ne peut pas...

— Tu serais surprise de ce que la recherche scientifique peut accomplir lorsqu'on lui en donne les moyens, le temps, l'énergie. Cette après-midi, tu as posé à Jérôme une question fort intéressante : quelle est la spécialité de cette auberge? Au sein de la division du travail non-capitaliste organisée dans ce grand réseau d'auberges autogérées... quel est notre travail, à nous, ici, au *Moulin Électrique*? Eh bien, le voilà : nous gérons la machine à rêves; nous organisons notre mécanisme de défense, cette défense qui permet notre survie tout en restant en accord avec nos valeurs de dignité humaine.

Nathalie continuait de frissonner dès lors qu'elle entendait Maryam prononcer le mot « valeurs ». Elle lui rétorqua sèchement :

— Tu peux utiliser des grands mots, je ne vois rien de digne ici.

— Je veux bien reconnaître que le dispositif est un peu... extravagant. Mais on a rarement vu des prisonniers aussi bien traités, je peux te le garantir.

— Donc tu assumes le côté « prison » ?

— L'heure n'est plus aux euphémismes, pas vrai ?

— J' imagine que non.

— Tu vois, lorsque Jérôme et ses fans ont commencé à organiser leur réseau d'auberges, il est vite apparu que pas mal de gens risquaient de faire capoter l'expérience et qu'il faudrait les... gérer. Tu l'as bien compris, le meurtre et la violence physique ont toujours été exclus. Certaines personnes ont accepté de garder le secret, et d'autres ont été grassement payées pour cela, oui. Jérôme a aligné les pots-de-vin sans broncher. Au bout d'un moment, malheureusement, il n'a pas eu d'autre choix que de garder certaines personnes sous clef...

— *Pas eu le choix!* Bien sûr! Pauvre Jérôme, c'est ça ?

— Il n'en est pas fier, et je ne suis pas en train de t'expliquer que c'est une solution pleinement satisfaisante. Seulement voilà : lorsque Jean-Pierre Von Klugsman a juré que l'auberge serait rasée pour y faire passer le contournement de l'autoroute qui allait engendrer un bénéfique record pour son entreprise, Jérôme a été mis au pied du mur. Oui, il a séquestré Von Klugsman et sa femme. Ça a été la décision la plus difficile de sa vie, et il s'est juré de trouver une meilleure solution à l'avenir.

— Et le bébé, dans tout ça ? Les Von Klugsman avaient une petite fille, je l'ai lu.

— Le Taulier et Jocelyne ont élevé Laura comme leur propre fille. Puis, lorsque Mme Von Klugsman a accouché de Luka, ils ont fait de même avec lui.

— Vous avez arraché deux gamins à leurs parents? Et vous vous en vantez?

— Pas « vous », « eux ». Moi? Je n'étais pas encore là. Non pas que je me dédouane de la responsabilité pour autant : à leur place, j'aurais fait de même. Oh, quant aux gamins, ils viennent ici quand ils en ont envie, pour rendre visite à leurs géniteurs – tu m'excuseras de considérer Jocelyne et le Taulier comme leurs véritables parents, à présent. Ils en ont rarement envie, d'ailleurs, je suis navrée de te l'apprendre.

La chansonnette des petits tournait dans l'esprit de Nathalie. « Not'papa est en haut, il fait un gros dodo! Pareil pour not'maman, elle dort depuis longtemps! »

Devant son silence, Maryam poursuivit :

— Les années passant, Jérôme a été mis au pied du mur à plusieurs autres reprises, mais si tu as lu les articles de presse, j'imagine que tu as déjà compris l'essentiel : Papi Troquelle et sa lubie de racheter l'auberge pour en faire un bar à touristes; l'inspectrice Dubonnet, trop décidée à nous faire tous enfermer pour regarder ailleurs ou accepter de l'argent...

— Elle aurait peut-être dû le faire, non? Vous enfermer? Vous ne vous êtes pas gênés pour enfermer qui bon vous semble, vous.

— En effet. C'est là que j'interviens. Il y a trois ans de ça, je dois faire un stage de fin d'études. Sauf que je suis écœurée du milieu où j'évolue, gangrené par les petits connards aux dents longues... du genre d'Augustin. Tout pue le fric, la science est devenue un énième outil de profit au service d'une petite minorité et aux dépens de l'intérêt général. Je n'ai pas la moindre envie d'y prendre part. Je suis prête

à tout laisser tomber, lorsque je tombe sur cette annonce un peu particulière : ça parle d'une autre façon de vivre, d'un cadre de travail libéré de la contrainte capitaliste, d'un monde à changer... Bien sûr, c'est de l'auberge que vient cette annonce.

Maryam avait des étoiles dans les yeux. Elle poursuivit :

— Je viens, je commence ce « stage ». Ils essaient de maquiller la vérité autant que possible, mais je pige assez vite sur quoi je travaille : un environnement virtuel pour occuper ces ennemis trop dangereux pour être relâchés. Une réalité calibrée sur leurs désirs les plus fous, sur leurs propres paradis artificiels à chacun d'eux. À présent, ils vivent heureux, dans leurs rêves : Von Klugsman et sa femme ont fait fructifier leur empire de travaux publics et sont milliardaires ; Dubonnet a reçu les honneurs de la police pour sa défense acharnée de l'ordre bourgeois ; Papi Troquelle possède tous les établissements du coin et vit grassement de ses rentes ; Augustin a gravi les échelons et est un manager vorace acclamé par sa hiérarchie.

Avec fierté, elle ajouta :

— En échange de leur liberté, nous leur offrons une vie idéale sur mesure. C'est moi qui ai mis en place l'interface neurologique et la simulation générée automatiquement. Celle qui fait de leur réalité une oasis de paix dont ils n'auraient jamais pu rêver dans le monde réel.

— Une oasis de paix ? Lorsqu'on a croisé Von Klugsman, l'autre jour, il avait plutôt l'air échappé de l'enfer !

— Ah oui, ça... Ça n'a rien à voir avec la simulation. Lorsque la foudre est tombée, le courant s'est coupé. Le générateur de secours du moulin a pris le relai mais le transfo du casque de Von Klugsman a grillé... Dans le noir, en plein orage, il a paniqué et il est sorti en courant. Tout ce qu'il voulait, c'était « rentrer chez lui »... Chez lui : dans son rêve.

Il faut que tu comprennes que passé un certain temps, ils ne sont plus captifs : ils *veulent* rester dans la simulation.

Comme pour faire une démonstration, Maryam s'approcha de Von Klugsman et détacha délicatement le casque qui lui enveloppait le visage. Celui-ci se mit immédiatement à gémir :

— Non, non, non ! Remettez-moi ça ! Je veux rester chez moi !

Elle le laissa rattacher le casque de lui-même. En un éclair, le visage de l'homme avait retrouvé une douce sérénité. Maryam se retourna vers Nathalie.

— Je reconnais qu'éthiquement, c'est discutable, au minimum. Pourtant, c'est le meilleur compromis que nous ayons trouvé. La seule configuration dans laquelle tout le monde trouve son compte : nous pouvons continuer à vivre heureux comme nous l'entendons, et ces bourgeois peuvent vivre heureux dans leurs petits paradis sans plus exploiter personne, sans plus nuire à la planète non plus. Pas de catastrophe ; pas de sang ; pas de drame.

Nathalie s'approcha d'Augustin. Il avait un sourire béat sur le visage. Elle lui passa la main sur le bras et il frémit légèrement.

— Et leurs proches, alors ? murmura-t-elle. Tu ne penses pas que c'est un drame, de gérer la disparition d'un être cher ? De ne jamais même savoir ce qui est arrivé ?

— Si, tu as raison. Je reconnais que c'est un de nos angles morts. Après, l'expérience vaut ce qu'elle vaut, mais nous avons constaté que les personnes les plus... « opiniâtres », les plus décidées à mettre en péril notre auberge, même face à un gros chèque... eh bien, ces personnes étaient souvent les moins entourées, les plus isolées. Celles qui, en définitive, n'avaient rien à perdre. Toutes ces personnes que tu vois là n'ont pas d'attaches, ou si peu. Oh bien sûr,

quelqu'un comme Von Klugsman ne manque pas d'avoir une tripotée d'héritiers qui se tirent la bourre. Sauf qu'ils sont plus occupés à le faire déclarer mort pour pouvoir toucher l'héritage en question qu'à le pleurer.

La colère de Nathalie s'atténuait. Elle s'en voulut presque de ne pas être plus enragée que cela. Ce que Maryam décrivait était scandaleux ! Vicieux ! Immoral ! Et pourtant . . .

*Pourtant, la seule chose qui m'empêchait d'adhérer à ce grand projet de monde alternatif était l'hypothèse qu'on tuait ou qu'on maltraitait des gens pour le défendre . . . Si ça n'est pas le cas . . .*

Il fallait qu'elle se pose, il fallait qu'elle réfléchisse. Tout cela était trop. Trop gros, trop aveuglant, trop puissant . . . Elle ne savait plus où elle en était. Elle n'avait jamais apprécié Augustin, et pourtant, méritait-il de vivre sa vie dans un mensonge, piégé à jamais derrière un écran ? *De vivre sa meilleure vie ?* C'est sans doute ce que Maryam lui aurait dit. De quelle alternative disposaient-ils ? Le laisser repartir et mener à bien son foutu projet de centre commercial ? Une verrue de plus dans le paysage, une nouvelle zone industrielle dégueulasse pour uniformiser la campagne dans une grande foire de surconsommation généralisée ?

Si « les bourgeois », comme on disait ici, étaient incapables de vivre et laisser vivre, quel niveau de violence était alors acceptable pour s'en protéger ? Si un niveau aussi minimal que celui-ci ne l'était pas, la défaite n'était-elle pas assurée ?

Comme si Maryam lisait dans ses pensées, elle reprit, avec un ton plus dur :

— Nathalie, regarde un peu la réalité en face. Le fait est que nous sommes incroyablement magnanimes. Ces gens-là nous feraient mille fois pire s'ils en avaient l'occasion, avec des dés pipés en leur faveur depuis longtemps. D'ailleurs, qu'est-ce que tu crois que cette bourgeoisie nous réserve, à nous, au commun des mortels, aux pauvres,

aux *sans-dents*? Le « métavers », qu'ils appellent ça : un monde artificiel contrôlé par eux et totalement dédié à leur profit. Un simulacre tout entier concentré sur la publicité et la frustration permanente, pour nous faire sagement consommer en vase clos. Pendant qu'eux continuent de détruire les conditions de la vie sur Terre, dans le monde bien réel où les moins chanceux crèveront de l'enfer que le changement climatique aura apporté.

Maryam leva les bras en contemplant l'énorme machine à rêves.

— Eh bien nous avons retourné l'idée contre eux : à nous le monde, le vrai, à eux le métavers, à eux le paradis artificiel où ils ne pourront plus nous nuire. Reconnais donc que nous sommes plus charitables qu'eux, puisque nous allons jusqu'à leur offrir un bonheur absolu, artificiel certes, mais sans contrepartie... d'aucuns seraient plus impitoyables.

Il y eut un temps, un moment où Nathalie se vit peser le pour et le contre, lutter entre deux voix qui hurlaient dans son esprit. Le débat intérieur était ardu, elle en avait la tête qui tournait. Pourtant, au fond d'elle, elle savait qu'elle avait déjà pris sa décision. Tout était clair à présent.

En acceptant cet état de fait, elle sentit toute sa rage s'envoler, presque contre son gré. Elle poussa un soupir, comme si ses épaules étaient soudain libérées d'un poids, et Maryam lui tendit la main. Après une éternité qui ne dura sans doute pas plus de quelques secondes, Nathalie fit un pas vers elle. La traîtresse ressemblait de nouveau à une amie, et elles descendirent ensemble les escaliers.

Avant de quitter le moulin, Nathalie se rappela toutefois un dernier mystère :

— Hé! Au fait, et ces plants de cannabis, alors? C'était juste une couverture?

Maryam eut un petit rire.

— Oh, eh bien... oui et non. Disons que quitte à organiser une société plus humaine et plus tranquille, Jérôme s'est dit que ça ne ferait pas désordre d'y passer du bon temps... à sa manière.



## Chapitre 30

Le dicton disait que la nuit portait conseil. Nathalie ne savait pas exactement à quoi elle s'attendait, en se réveillant le lendemain matin. À avoir changé d'avis? Ce n'était pas le cas. Elle avait mis longtemps à s'endormir, l'esprit chargé de mille questions, de doutes, d'objections contre sa propre décision. On ne choisit pas de rejoindre une organisation criminelle sans être un tout petit peu tourmentée par sa conscience... Même en étant convaincue du bien fondé de cette organisation. Et si cette nuit de sommeil avait servi à quelque chose, c'était à rendre Nathalie irrémédiablement convaincue.

Le matin, elle avait pris son petit déjeuner dans le calme. Même les enfants avaient eu la délicatesse de mettre leurs « brolom-brolom » en sourdine. Le Taulier lui avait servi son café avec un sourire encourageant. C'était si rare de sa part qu'elle en avait été étrangement touchée. Il ne lui avait posé aucune question ni fait aucune remarque. Le silence avait été apaisant et avait permis à Nathalie de poursuivre ses propres réflexions.

Cela avait été Babette qui avait brisé cette tranquillité. Pour un peu, Nathalie l'aurait presque oubliée. Babette, la dernière personne de l'auberge à tout ignorer de l'immense machination qui se jouait là.

— Bonjour, bonjour ! Dites, vous avez vu ça ? Quelqu'un a balancé son matelas par la fenêtre ! Ils sont zinzins, dans cette auberge, non ?

Nathalie avait réprimé un rire. *T'as pas idée...*

La journaliste avait été guillerette, comme à son habitude. Qu'allait-il lui arriver ? Son cas risquait de poser problème : il était hors de question qu'elle rameute des hordes de journalistes et de fans de Jimmie Leaf à l'auberge. Ferait-elle partie de celles et ceux qui quittaient l'auberge avec une jolie enveloppe en échange de leur silence ? Ou bien un paradis artificiel sur mesure l'attendait-il chaudement à l'intérieur du moulin ?

*Son paradis, ce serait quoi ? Vivre avec Jimmie Leaf et l'écouter chanter tous les soirs ? Autant qu'elle emménage ici...*

En effet, Nathalie avait l'intuition que Babette rejoindrait la troupe des rares personnes ayant décidé de rester et de participer à la vie de l'auberge... comme elle ce jour-là, comme Maryam avant elle.

Une fois son petit déjeuner englouti et les banalités d'usage échangées avec Babette, Nathalie avait eu envie d'aller se promener, pour s'éloigner un peu de l'auberge et faire le point. Après toutes ces longues journées d'orage, le temps s'était enfin décidé à s'adoucir. Les températures restaient fraîches, et le soleil peinait à pointer le bout de son nez entre les épais nuages qui drapaient encore le ciel. Pourtant, le plus grave était passé, déjà loin.

La forêt, encore gadouilleuse, n'était pas des plus sûres pour sa cheville convalescente, et Maryam avait tenu à l'accompagner. Nathalie n'avait pas protesté. Elle avait dormi libre et savait que tout danger était écarté. La veille au soir, Jocelyne avait recousu son arcade sourcilière, sans même chercher à se venger pour la literie fichue en l'air par la boue... ou pour le duel au fusil. Il faudrait sans doute

encore un peu de temps à Nathalie pour refaire entièrement confiance à Maryam, mais l'amitié qu'elle avait pour elle commençait déjà à guérir.

Avec un mélange d'émotions qu'elle avait du mal à discerner, elle sentait qu'elle faisait désormais partie de la famille, qu'elle était une membre à part entière de *L'Auberge du Moulin Électrique*. Parmi toutes ces émotions, parfois contradictoires, elle nota avec surprise de la joie, ainsi qu'une certaine paix. Oui, elle se sentait à sa place, ici. Comme si cette aventure avait été le point d'arrivée du changement de vie auquel elle avait aspiré en claquant la porte de son boulot aliénant, la conclusion d'un parcours qui l'avait menée ici et maintenant. Bien sûr, elle restait une incorrigible cartésienne et ne croyait pas au destin : elle pensait simplement que, parfois, lorsque l'on se laisse porter, on peut arriver à une destination inattendue et pourtant totalement adéquate.

Après une bonne heure de marche, Maryam et elle avaient atteint la bordure de la forêt. Pour la première fois depuis ce qui semblait être un siècle, elle contemplait à nouveau le « monde extérieur ». La route nationale passait juste là, et derrière s'étendaient des champs à perte de vue, piqués par des rangées d'éoliennes immobiles dans l'atmosphère sans vent. À l'horizon, on devinait les clochers de quelques villages endormis. Elle avait attendu une porte de sortie depuis des jours et, maintenant qu'elle était à sa portée, elle ne voulait plus partir.

— Tu sais, fit Maryam en brisant enfin le silence, une des raisons qui m'ont poussée à te faire confiance et à chercher à te rallier à notre cause, lorsque tu es arrivée... une des raisons plus *égoïstes*, disons... c'est que nous aurions bien besoin d'une informaticienne.

— Oh ?

— Oui... tu vois, je gère tout ce qui est interface neurologique et compagnie... mais pour ce qui est de la maintenance de la machine à rêves, je galère un peu.

— Fais-moi rêver... ça tourne sous un Windows du siècle dernier ?

— Ah non, non, ça va te plaire, on est sur du Linux.

— Aaaaah...

— Ubuntu sept point dix.

— SEPT POINT DIX?!

Maryam éclata de rire devant l'air scandalisé de Nathalie.

— Je m'attendais à cette réaction.

— Maryam, quand cette version est sortie, tu devais être en cinquième ! J'arrive même pas à croire que des casques de réalité virtuelle aussi récents fonctionnent là-dessus !

— Disons qu'on a fait avec les moyens du bord, à tous les niveaux... et ça pêche un peu, côté informatique.

— Tu m'étonnes ! Heureusement que je suis arrivée ! C'était un coup à faire capoter toute votre organisation !

— *Notre* organisation ! La tienne aussi, à présent !

Elles rirent à nouveau. En se baladant à travers le champ d'éoliennes, elles passèrent plusieurs heures à discuter. De tout et de rien, de l'avenir, celui de l'auberge, et celui des *autres* auberges que Nathalie avait bien l'intention de visiter un jour ou l'autre. C'était agréable d'avoir des objectifs, un horizon, quelque chose qui la dépassait et la motivait à la fois. Pour la première fois de sa vie, elle avait la sensation d'être utile, de participer à un dessein qui en valait la peine.

Malgré tout, un petit pincement, qui l'avait déjà tourmenté cette nuit, vint apporter un bémol à cet enthousiasme. Elle en fit part à sa camarade.

— Ce qui me chagrine, c'est que votre... *notre* petite organisation alternative ne profite finalement qu'à quelques privilégiés. Toi, moi et une poignée d'autres personnes. Nous

pouvons bien organiser notre havre de paix à petite échelle, mais ce n'est que l'écume des choses. Le mouvement de fond reste le même, et le système mortifère que toi et moi, nous connaissons bien, il continuera à tout broyer sur son passage. Le reste du commun des mortels, comme tu dis, n'a pas d'autre choix que de subir l'exploitation et la destruction de ses conditions de vie.

— Eh oui, mais Rome ne s'est pas faite en un jour. En plus, personne n'a dit que nous comptions nous arrêter à quelques auberges...

— Admettons. Sauf qu'empêcher deux trois Augustin de venir fourrer leur nez dans une poignée d'auberges, c'est une chose; reprendre le pouvoir à une haute bourgeoisie qui s'est surarmée et radicalisée dans le but précis de le garder jalousement, ce pouvoir, c'en est une autre.

— Tu as parfaitement raison. Ce qui me chagrine, moi, c'est que tu te figures que nous n'y ayons jamais pensé, et que nous n'ayons aucun plan. Pardon, Nathalie, tu es plus âgée que moi, mais de notre point de vue, tu es encore une bleusaille.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Pour commencer, regarde autour de toi.

Nathalie s'exécuta. Elle ne comprenait pas exactement ce qu'elle était censée voir. Les champs étaient jolis, les villages aussi. Le soleil, qui perçait enfin les nuages, projetait les longues ombres des éoliennes, alignées bien proprement en rangées. Maryam, avec un sourire, lui dit :

— Tu sais, une éolienne, ça n'est jamais qu'un gros moulin. Comme tu le vois, il y en a un sacré paquet, ici... De quoi produire plus de courant que notre vieux moulin à nous, tu t'en doutes.

Nathalie la regarda un instant, sans comprendre. Toujours souriante, Maryam ajouta :

— Plus de courant... plus de places... pour des gens plus importants...

Le déclic se fit dans l'esprit de Nathalie. C'était dingue. C'était, encore une fois, trop gros, trop grand. Et pourtant...

Maryam, inflexible, poursuivit :

— Nous avons construit une auberge dans la tempête, pour nous réfugier et nous protéger des gens qui veulent nous détruire. Tu as mis le doigt sur un point important : que faire alors lorsqu'une bien plus grosse tempête menace l'humanité entière? Que faire lorsque les personnes qui ont les commandes pour lutter contre cette tempête ne font que l'alimenter? Que faire quand ceux qui prétendent nous protéger nous précipitent en fait vers l'abîme qui menace de nous détruire? Quelle auberge voulons-nous construire pour nous protéger de cette tempête-là? D'un système économique de prédation qui asséchera la dernière rivière, coupera le dernier arbre, brûlera le dernier litre de pétrole si cela permet de dégager un centime de profit supplémentaire?

N'y tenant plus, Nathalie se mit à courir, en boitant, vers la porte de l'éolienne. Comme elle s'y attendait, celle-ci n'était pas verrouillée. Elle l'ouvrit à la volée.

Là, à l'intérieur de ce moulin moderne, un tableau familial se dévoila. Plusieurs lits étaient installés en cercle; des casques de réalité virtuelle étaient rangés sur un panneau de contrôle au centre; accroché au bout de chaque lit, un petit écriteau indiquait les noms des futurs patients et patientes... Nathalie reconnut le nom du Premier Ministre... du Président de la République... de patrons de multinationales... de membres éminents de la haute bourgeoisie qui avaient la main-mise sur ce pays ainsi que d'autres... Elle savait que, dans chaque éolienne de ce

champ, un dispositif similaire était prêt, avec d'autres noms d'autres personnes de pouvoir.

*L'Auberge du Moulin Électrique* n'était qu'un prototype. Une preuve de concept. Un test de pacotille. Nathalie réalisait maintenant que l'échelle à laquelle les hôtes de l'auberge destinaient cette entreprise dépassait tout ce qu'elle avait pu imaginer.

— Nom de Dieu...

— La tempête arrive, Nathalie. Elle est même déjà là, à bien des égards. Lorsqu'elle se déchaînera, elle frappera fort, et elle frappera partout. Il n'y aura pas de négociation possible avec celles et ceux qui prospèrent par elle. Bientôt, nous serons à un tournant, et il faudra choisir si nous voulons voir notre auberge commune être détruite au bénéfice de quelques-uns, ou si nous acceptons le fait que les instigateurs du désastre doivent être neutralisés.

Nathalie se retourna vers Maryam. Celle-ci avait un sourire triste, un de ces sourires qu'on affiche pour conjurer le sort, pour garder de la dignité face à la catastrophe. Le vent se levait à nouveau, et un doux vrombissement envahit l'éolienne. Maryam leva les yeux vers le plafond, mais ce n'était pas le moulin électrique qu'elle voyait. À travers le générateur qui, déjà, avait recommencé à alimenter la machine à rêves, elle contemplait l'immensité de la tâche qui les attendait.

— Oui, la tempête arrive, répéta-t-elle. Et lorsqu'elle sera là, nous serons prêts.





# Table des matières

Chapitre 1	.....	3
Chapitre 2	.....	9
Chapitre 3	.....	17
Chapitre 4	.....	25
Chapitre 5	.....	33
Chapitre 6	.....	41
Chapitre 7	.....	49
Chapitre 8	.....	57
Chapitre 9	.....	65
Chapitre 10	.....	73
Chapitre 11	.....	83
Chapitre 12	.....	89
Chapitre 13	.....	97
Chapitre 14	.....	105
Chapitre 15	.....	113
Chapitre 16	.....	121
Chapitre 17	.....	129
Chapitre 18	.....	137

<b>Chapitre 19</b>	.....	<b>145</b>
<b>Chapitre 20</b>	.....	<b>153</b>
<b>Chapitre 21</b>	.....	<b>163</b>
<b>Chapitre 22</b>	.....	<b>171</b>
<b>Chapitre 23</b>	.....	<b>179</b>
<b>Chapitre 24</b>	.....	<b>187</b>
<b>Chapitre 25</b>	.....	<b>195</b>
<b>Chapitre 26</b>	.....	<b>203</b>
<b>Chapitre 27</b>	.....	<b>211</b>
<b>Chapitre 28</b>	.....	<b>219</b>
<b>Chapitre 29</b>	.....	<b>227</b>
<b>Chapitre 30</b>	.....	<b>235</b>